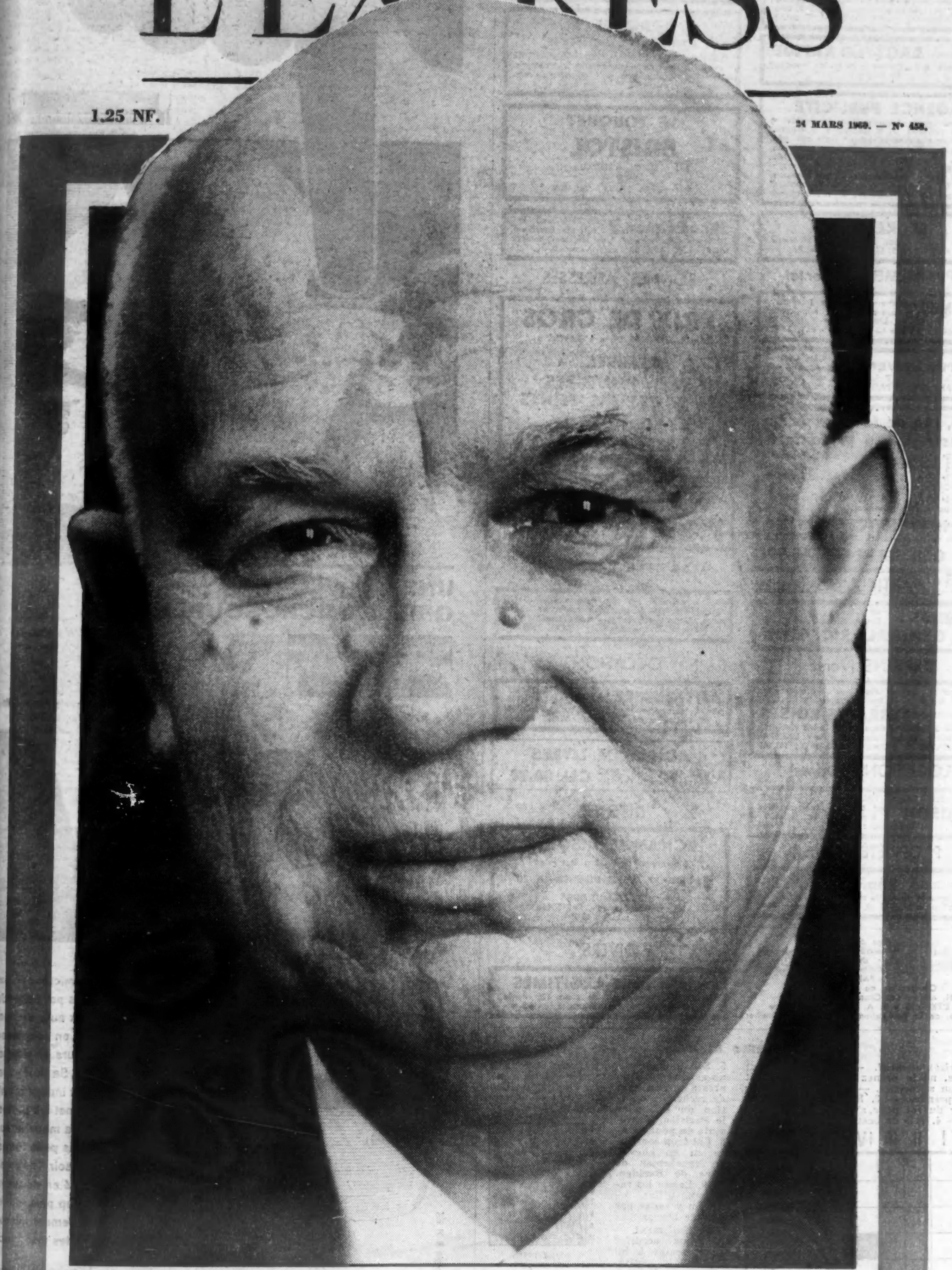
NUMÉRO SPÉCIAL

L'EXPRESS

1.25 NF. 24 MARS 1960. — N° 458.



(Pic.)

LE PREMIER SOVIETIQUE A PARIS

« La personnalité du chef actuel de l'U.R.S.S., discernant qu'à l'échelon suprême des responsabilités le service rendu à l'Homme, à sa condition, à sa paix, est le réalisme le plus réaliste, la politique la plus politique, joue un rôle déterminant dans le début d'une nouvelle orientation. »

(CHARLES DE GAULLE, novembre 1959.)

B 6 ★★★★★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Agé céderai pour une part de bénéfices à jeune couple bons courtiers sans connaissances spéciales Chambre meublée et commerce. MERLE, 5, allée Camille-Desmoulins - LIVRY-GARGAN (S.-et-O.).

Recherchons **DACTYLO RAPIDE**
Se présenter à « L'Express », 29, rue de Marignan (3e étage)

AGENCE PUBLICITE
rech. pour poste Adjointe Directeur Marketing Chef de publicité, J. F. secrétaire, st.-dactylo, ayant caractéristiques suivantes : riche cult. gén. intérêt pour sociologie et psychologie appliquée, gr. act., init., connaiss. math. niveau Mathélem, tr. bon anglais. Diplômes corresp. non nécess. si connaiss. réelles. Expérience publ. non nécess. si grande faculté assimil. Envoyer C. V. manuscrit en ind. préf. n° 5733 L'Express, 29, r. Marignan-8e

SECRETAIRE
bilingue français-allem. Sit. d'avenir. Mi-temps. Ecrire CHOCO-PARIS, 55, quai de Seine, Paris-19e

APPARTEMENTS (Vente)

TERNES Appartement 5 pièces, 2 chambres de bonne, garages, tout confort. LIBRE
DORMION, 17, rue La Trémoille - ÉLY. 24-82

Pr. rue Université Côté Orsay Rez-de-ch. élég. et ensoleillé. Living, 2 ch., 2 bains, dég. (140 m2) Exclus. ANJ.35-84. J. PASTEYER, 7, r. d'Aguesseau

120, rue de la Tour, imm. constr. 3 à 6 p. confort
17e 3e étage, 6 pièces, 180 m2, tout confort. 2 chambres de bonne.
15e 7e étage, 5 pièces, 100 m2, tout confort. Chambre de bonne.
13e 6e étage, tout confort, studio, cuisine, bains. Prix intéressant.
Porte SAINT-CLOUD 3 pièces 72 m2.
5e étage sans ascenseur ch. Maz S. A. 47.000 NF.
LA GENERALE RIC. 45-99

HOTELS PARTICULIERS (Vente)

SABLONS 14 pièces, grand confort, jardin, dépend. 400.000 NF
LA GENERALE RIC. 45-99

TERRAINS (Vente)

Sur colline boisée avec vue exceptionnelle, région Gambais, 58 km. autoroute de l'OUEST,
MAGNIFIQUES **TERRAINS BOISES**
de 7.000 à 15.000 m2 depuis 4 NF (toute viabilité)
I. DOBOIN, 103, bd Malesherbes, Paris, LAB.97.41
J. DUSSAUSSOY, à Bazainville (S.-et-O.) Tél. 41

LOCATIONS (Offres)

A LOUER, juillet, VALLEE DE CHEVREUSE,
MAISON tout confort, rez-de-chaussée 6 pièces, jardin, bains.
Téléphone : 928-47-03

PROPRIÉTÉS (Achat)

JE CHERCHE **Région MANTES**
fermette ou petite maison avec jardin.
Ecr. L'Express n° 5738 29, rue de Marignan, Paris

Tirage des I.P.E.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

VACANCES

SUISSE SEJOUR REPOS SEJOUR SKI Tout confort
250 NF voyage compris
ENFANTS 8 à 13 ans 13 à 17 ans
LOISIRS ET PLEIN AIR - Kellermann 09.08

PAQUES
à SUPER-CHATEL (Haute-Savoie)
NEIGE et SOLEIL à 1.647 m. L'ESCALE BLANCHE 2 étoiles A, plus de soucis, pension tout compris. Remontées mécaniques à vol., 245 NF par sem.
Téléphonez à WAGram 87-43

LE TOUQUET
BRISTOL
BAR - HOTEL - RESTAURANT
★★★ A
Réouverture 2 avril - Tél. 800

Ski à Pâques Morzine (Hte-Sav.). Enf. de 8 à 16 ans. Encadrem. professeur enseignement. 385 NF tout compris SPORT et VOYAGE, 50, r. Gay-Lussac. DAN. 72.55

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS
AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »
REMISES
20 % PEINTURES
30 % PAPIERS PEINTS
MAGALIA
27, boulevard de la Chapelle - PARIS
Métro : CHAPELLE - NOR. 54-40

FONDS DE COMMERCE

VENDS DIRECTEMENT
Magasin de DISQUES plein centre
Ecrire L'Express n° 4713, 29, r. de Marignan-8e

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

ACHAT DE LIVRES
AUX BOUQUINS LEPIC 29, rue Véron - Paris-18e **CLI. 00-79**

DISQUES

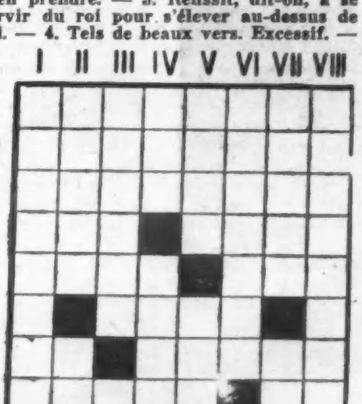
ECHANGE DISQUES
3 contre un neuf - Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DISQUES NEUFS
DISQUES-MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37

DIVERS

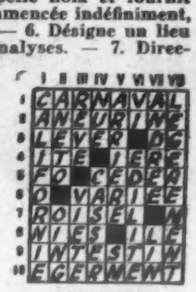
MARIAGES LEGITIMES
Niveau élevé et situat. de choix (26e année)
DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

Problème n° 232

Horizontalement. — 1. En marchant dessus, ne la prenez pas pour un petit poisson silencieux. — 2. Pris, qui espère bien prendre. — 3. Réussit, dit-on, à se servir du roi pour s'élever au-dessus de lui. — 4. Tels de beaux vers. Excessif. — 5. Son amande s'appelle noix et fournit un astringent. Recommencée indéfiniment, près d'un cimetière. — 6. Désigne un lieu de recherche ou d'analyses. — 7. Direction du ski, pour le Parisien. Représente un pontife. — 8. Eut trop confiance en un cheval. Le cauchemar de l'âne de Buridan. — 9. Laisse les rameaux utiles. — 10. On y range pas mal de choses.



Verticalement. — I. Vous perdriez votre temps à lui prêcher le végétarisme. — II. Fait moins souffrir, lorsqu'il est partagé. Dans le nom d'une aigrette lumineuse que voient parfois les marins. — III. Dépend de Péronne. Travaille pour les mendiants. — IV. Voulut et satisfit sa volonté. Reculent, même en cas de victoire. — V. L'une d'elles fut très froide. Soit le trou, soit le bouchon. — VI. Roi de Salamine, dont le fils perdit la raison. S'ajoute au radical. — VII. Conseil meurtrier à un familier (deux mots). Il en est une où l'on fait beaucoup d'additions. — VIII. Visible, manifeste.



SOLUTION DU N° 231

L'Anglais...
... tel qu'on doit le parler

(Magnum.)

PARTICULARISME LOCAL...
Honni soit qui mal y pense !

SAMEDI 19 *mars, midi.* — Drame familial... Mme Dubois est « catastrophée », son fils, Jean-Paul encore plus : note 6 sur 20 à la dernière composition d'anglais, place, 30e sur 39. Sans commentaire !

Mais M. Dubois fait précisément des commentaires : ne vient-il pas de lire dans son quotidien les résultats d'une récente enquête effectuée auprès de 1.000 « cadres supérieurs » de la fonction publique, de l'industrie, du commerce et des professions libérales ?

La dite enquête tient en une seule question : « Quel est, à votre avis, le plus gros handicap dans la vie professionnelle à notre époque ? »

On s'attendait à une infinie variété de réponses. Or, 77 % des interviewés ont répondu : « ne pas parler couramment au moins une langue étrangère ». Parmi les exemples donnés au cours de l'enquête, voici les deux plus inattendus :

— un pharmacien ne peut pas faire une thèse de doctorat s'il est incapable de lire dans le texte les travaux de ses confrères étrangers ;

— les ingénieurs qui ont construit « Caravelle », le plus célèbre avion français, ont dû coter leurs plans en « inches » et en « pouces » pour que l'appareil soit compétitif aux U.S.A.

Mme Dubois est silencieuse, M. Dubois sombre, Jean-Paul très mal à l'aise.

Mais les Dubois sont des gens intelligents et préfèrent construire plutôt que se lamenter : le déjeuner se transforme en conseil de famille : Jean-Paul a en effet 12 ans, il passera en 4e l'an prochain. S'il doit opter pour une seconde langue vivante, quels seront ses résultats étant donné les notes qu'il obtient déjà pour la première ?

Le cas Jean-Paul

— *Bon,* tranche M. Dubois qui est homme d'action, *ta mère ira voir ton professeur d'anglais pour lui demander des leçons particulières.*

Triste mine de Jean-Paul qui voit déjà ses jeudis sacrifiés à un avenir encore bien lointain. Heureusement, les professeurs ont du bon. Celui qui est à la base des ennuis de Jean-Paul n'y va pas par quatre chemins :

— *Pas question de leçons particulières dans le cas particulier de votre fils, chère Madame. Envoyez-le en Angleterre aux grandes vacances. Il y trouvera ce que les meilleurs professeurs du monde ne peuvent lui donner : le contact humain, indispensable complément de l'enseignement. Car notre enseignement, Madame, est surtout la base, le « background » comme disent justement les Anglais. C'est sur place que commence à germer ce que nous avons semé.*

Le professeur avait raison. Les meilleurs élèves en langues sont actuellement ceux qui chaque année font un séjour dans le pays dont ils étudient la langue au lycée ou au collège. Ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux. Avant-guerre, un seul lycéen français sur cinquante (même pas un par classe !) partait pour l'Angleterre (encore moins pour l'Espagne ou pour l'Allemagne) pendant les vacances. Actuellement, un élève sur dix a effectué au moins un séjour de trois semaines sur place pendant sa scolarité. Chaque été, les groupes de jeunes représentent 25 % des passages par air et par mer entre la France et l'Angleterre. Les résultats scolaires s'en ressentent, en bien. Ils seraient encore meilleurs si les parents, qui sont si difficiles sur l'organisation de leurs propres vacances, se préoccupaient davantage de la façon dont se passera le séjour de leur enfant à l'étranger.

L'inconnu dans la maison

Car il restait à savoir dans quelles conditions Jean-Paul partirait. Le problème était à la fois de l'intéresser à la vie anglaise et de le faire parler anglais, il ne s'agissait pas de le mettre dans un collège où il retrouverait un grand nombre de petits Français.

La solution s'imposa : trouver une famille anglaise qui voulût bien recevoir Jean-Paul.

Mais au moment où Mme Dubois croyait le problème résolu, commença pour elle une sorte de calvaire. Où et comment, trouver la famille idéale ? Chaque matin, Mme Dubois achetait le « Guardian » ou le « Daily Express » et, à l'heure du café, M. Dubois déchiffrait les petites annonces pour voir si par hasard... L'après-midi se passait à découper les annonces publicitaires des organismes deséjours à l'étranger, à leur téléphoner pour demander des renseignements et à prendre des rendez-vous pour obtenir des précisions.

Ayant ainsi parcouru une bonne centaine de kilomètres dans Paris en huit jours, et après avoir réuni quelques kilos de dépliants prometteurs, Mme Dubois se décida enfin à faire ce que font tous les parents intelligents. Elle prit conscience que le problème ne serait pas résolu parce que son fils aurait passé la frontière, qu'il y avait certaines précautions à prendre pour que le séjour de Jean-Paul soit efficace, et surtout un certain nombre de gaffes monumentales à éviter. En fait, si l'on n'y prenait pas garde, Jean-Paul courait trois grands risques :

— jouer « l'inconnu dans la maison » : il pouvait tomber dans un milieu trop différent du sien ; dans une famille sans enfant de son âge ; chez des gens qui le tiendraient à l'écart, le considérant comme un simple moyen de boucler le budget ;

— d'abuser de sa liberté toute neuve : coupé du milieu familial, comment se comporterait-il ?

— de ne pas prononcer un mot d'anglais : Mme Dubois se laissa dire que certains « paying guests » rentraient en France sans avoir appris un seul mot nouveau. S'étant retrouvés à plusieurs Français dans la même famille, ils n'avaient jamais parlé autre chose que leur propre langue maternelle !

Des parents de rechange

Tout compte fait, ce qui importait d'abord c'était donc de trouver une organisation sérieuse qui aurait pensé le problème en véritable éducateur et non en « marchand d'adresses ». Seule une telle organisation pourrait fournir à Jean-Paul de véritables « parents de rechange », chargés non seulement de l'héberger en Angleterre mais de le faire participer à la vie de leur pays et de lui faire découvrir « de l'intérieur » les petits secrets de leur langage.

Mme Dubois trouva l'organisation de ses rêves dans un immeuble fort bourgeois du 8e arrondissement. La Home & Travel Association (son nom est anglais, mais elle organise aussi des séjours en Espagne et en Allemagne) est née de l'expérience de quelques jeunes universitaires dynamiques, Français de formation anglaise. Effarés, à juste titre, par la façon dont les enfants étaient la plupart du temps propulsés à l'étranger sans aucun souci éducatif réel, ils décidèrent de faire quelque chose. Ils élaborèrent leur propre méthode, laquelle tient en quelques mots : « apporter le contact humain ».

A un écolier de 6e, il faut trois mois pour apprendre les formules anglaises de politesse élémentaire. Isolé en milieu anglais, quarante-huit heures lui suffiront pour les assimiler parfaitement. En deux repas à la table d'une famille anglaise, il apprendra un nombre considérable de mots. Pour jouer (et tricher) avec son petit camarade anglais, il sera bien obligé de se jeter à l'eau (façon de parler) sinon il s'ennuiera à mourir. Mais faites confiance aux enfants. Rares sont ceux qui ne jouent pas le jeu, quand le jeu est amusant. Les statistiques montrent que les cas de « mésentente profonde » entre un enfant et sa famille d'accueil ne dépassent pas 2 pour 1.000.

La règle du jeu H.T.A.

Encore faut-il, pour jouer, connaître la règle du jeu. Le H.T.A. vous la livre bien volontiers : il n'a pas de secret de famille. Il dispose simplement d'une organisation parfaite et d'un souci certain d'efficacité. Et si vous en voulez la preuve, imaginez que vous remplaciez pour quelques instants les organisateurs du H.T.A. Ce n'est pas si commode :

1) Choisissez les familles : attention, en Grande-Bretagne, comme en Espagne ou en Allemagne, elles doivent appartenir à un bon milieu : ni trop riche, ni trop modeste ; ni trop snob ni trop vulgaire ; évolué et capable de jouer un rôle éducatif. Naturellement, n'oubliez pas la moralité ! Ces familles, vous les trouverez grâce aux correspondants que vous avez su choisir sur place, qui sont eux-mêmes des éducateurs et qui, grâce à leurs relations professionnelles, établiront pour vous un véritable réseau H.T.A. ;

2) Signez avec elles un « contrat moral » : assurer le gîte et la table ne suffit pas. Vos familles doivent accepter des responsabilités pédagogiques et culturelles ; exercices pratiques de conversation, contact direct et permanent avec le milieu anglais.

3) Acceptez de vous charger de quelques milliers d'enfants ; soyez modeste, une organisation qui veut être efficace ne peut en accepter plus d'un millier sur chaque territoire. Et n'oubliez pas : le principe de « l'isolement » est capital. Pas plus d'un jeune Français par famille.

4) Donnez-leur de vraies vacances : ils partent pour un séjour éducatif, non pour une nouvelle école. Commencez donc par les faire voyager en avion, c'est passionnant pour les petits — et les grands — et prévoyez sur place des excursions, des visites, accompagnées par vos responsables en titre. Seule obligation scolaire à prévoir : une heure de rédaction libre par jour dans la langue du pays (excellente occasion pour tenir son journal, n'est-ce pas Jean-Paul ?) ;

5) Donnez vous-même des nouvelles de l'enfant à ses parents, vous savez bien que les enfants écrivent peu quand ils s'amusent beaucoup ;

6) N'hésitez pas à rapatrier un « blouson noir » : si la famille qui reçoit a des obligations, celle qui envoie en a aussi : exiger de l'enfant qu'il se conduise en « honnête homme » ;

7) Enfin, si tout cela vous paraît une rude tâche, consolez-vous, vous serez payé de vos peines !

Mais d'autres sont prêts — et organisés — pour les prendre à leur compte : un enfant confié au Home & Travel Association « gagne » son temps et épargne le vôtre !

Bonnes vacances, Jean-Paul ! Vacances intelligentes : vacances à l'étranger. Et même pour Pâques il n'est pas trop tard...

Cette page spéciale d'annonces est présentée par Home and Travel Association, 32, rue Washington, Paris-8e, BAL. 32-95 et 96-24.

EN PAGES 32-33

La Soviétique, la Française et les hommes

par Françoise GIROUD

Le Mur des Fédérés

Si je m'en réfère à ce qu'écrit la presse, le gouvernement français s'est refusé à ce que M. Krouchtchev pût, comme il en avait exprimé le désir, se rendre au Mur des Fédérés, à France-U.R.S.S., à la Bourse du Travail, etc.

Mais si, comme cela est désirable, le général de Gaulle se rend bientôt à Moscou, se verra-t-il empêché de se rendre à un office religieux dans l'église française ?

Personnellement, je souhaite et je pense que cela lui sera permis.

Si ce sont des préoccupations de sécurité qui ont conduit le gouvernement français aux mesures d'interdiction, faut-il donc admettre que pour un chef d'Etat étranger la sécurité est plus librement et effectivement assurée à Moscou qu'à Paris ?

GASTON CHAUMERON,
Saint-Cyr-l'Ecole (S.-et-O.).

Le plan Sauvy

Je pense comme vous qu'il est urgent d'ouvrir ce deuxième front et de secouer cette indifférence, et j'espère que le plan Sauvy paraîtra suffisamment rapidement pour créer ce mouvement d'opinion, progressiste ou autre, qui incitera le citoyen français à s'intéresser à nouveau à la vie politique de son pays.

F. SERUSCLAT,
Saint-Fons.

D'une foucade princière

Nous vous aimions, général de Gaulle, et nous vous passions vos louvoyages et vos manières parce que nous savions que la tâche dont nous vous avions chargé, celle de remonter le courant de malheur auquel notre pays s'abandonnait, demandait beaucoup d'adresse, de ruse : il vous fallait les coudées franches. Bon. Nous pensions, avec quelque apparence, que vous nous meniez à la meilleure paix possible, que vous seul étiez capable de négocier une paix viable, assortie des meilleures conditions que la France pût espérer. Et, de fait, nous avancions : à la godille, peut-être, un coup à droite, un coup à gauche, mais nous avancions...

Brusquement, d'une foucade princière, vous nous replongez dans le cauchemar, vous saccagez l'espoir que votre action suscitait, vous anéantissez l'effort patient et difficile qui tendait à décristalliser les conditions honteuses qui avaient permis et entretenu la révolution algérienne (dont nous sommes pleinement coupables, ne l'oublions pas)...

Or, la guerre atroce et gluante ne peut accoucher que de monstres, ces figures justement que vous étiez le seul à pouvoir conjurer : la sécession de l'Algérie, la guerre civile, la sclérose fasciste, l'abaissement sans doute définitif de la nation française. Pour ça, nous n'avions pas besoin de vous : nous allions tout seuls de catastrophe en catastrophe, emportés que nous sommes par une fatalité interne qui a pour nom sénescence politique.

Parlons clair et net à notre tour : mon général, nous vous avons appelé et donné tous les pouvoirs pour que vous fassiez la paix, la meilleure paix possible, et pas pour autre chose, sachez-le bien.

B. T.,
Bruxelles.

J'ai 17 ans

J'ai 17 ans et suis en classe de sciences expérimentales où je suis six heures de philosophie par semaine.

Après six mois d'enseignement philosophique et après trois ans de lectures continuelles, je m'estime suffisamment formé pour savoir juger la qualité d'un film et en contrôler l'impression reçue. Aussi, je trouve intolérable de ne pouvoir, malgré tous mes efforts, voir le film de Jean-Luc Godard, « A bout de souffle », qui présente, pour tout le monde, un intérêt artistique supérieur et absolument indiscutable.

Après avoir essuyé un refus de la part des trois premières caissières des établisements où est projeté ce film, je ne désespère pas d'être admis dans le dernier.

BERNARD DUPAIGNE,
Boulogne-sur-Seine.

Orson Welles et Shylock

Etant absent de Paris, c'est avec un certain retard que je vous écris en réponse à l'article d'Orson Welles, publié dans votre journal et intitulé « Peut-on jouer Shylock ? ».

Je réponds d'avance oui, sans la moindre prétention de me comparer à l'illustre comédien, à cette « vedette » comme Welles se nomme lui-même, qui, sous prétexte que des vandales ont souillé les murs de la synagogue de Cologne et qu'un nazisme renaissant existe en Allemagne, se refuse à jouer « Le Marchand de Venise » de Shakespeare, considérant sans doute la pièce — et, par ce fait, son auteur — comme antisémite.

Bien que comédien professionnel, et peut-être à cause de cela, je n'aime pas parler de moi, mais en l'espèce, les circonstances m'y obligent...

Pour ma part, je peux dire que j'ai joué plus de deux cents fois le rôle de Shylock, en France et à l'étranger.

A ma sortie du Conservatoire, j'ai débuté au Théâtre national de l'Odéon dans Shylock, le 2 décembre 1921. Un groupe d'Israélites est venu me féliciter, estimant que je rendais le personnage sympathique...

Je suis sincèrement convaincu que Shakespeare avait ainsi conçu ce rôle. D'ailleurs, le texte intégral correspond à cette conception intuitive.

Après la défaite de 1940, je voulus jouer « Le Marchand de Venise » à Clermont-Ferrand, mais « des gens de Vichy » me « conseillèrent » d'abandonner ce projet : ils avaient appris que mon Shylock était sympathique...

MICHEL KOVATCHÉVITCH,
Paris.

Un mauvais argument

« Les écoles publiques, qu'on vient pourtant de doubler, sont archi-pleines, dit M. le curé de Romilly, alors ?... »

Alors ? Monsieur le curé, mais avec une toute petite partie des milliards que le gouvernement va dispenser à l'enseignement libre, on pourrait, par exemple, construire à Romilly les classes publiques qui vous manquent. Depuis quinze ans, le budget de l'Education nationale est « rogné » avec ardeur pour en arriver à vous donner ce mauvais argument qui ne trompe personne.

Quant aux maîtres qui ne gagnent que 250 NF par mois, ce que je déplore, peut-être avez-vous entendu parler de la nationalisation de l'enseignement : à diplôme égal, on proposait salaire égal ? Et puis, que sont devenus les crédits débloqués par une certaine loi Barangé ?

J. THÉVENIN,
Chassin (Jura).

Défense de Mgr Théas

Ne vous étonnez pas que ce soit un « fidèle » de Mgr Théas — resté ferme dans la foi — qui réponde à Bernard Lafosse, dont l'âme de chrétien est « profondément scandalisée »...

Je n'ai jamais compris que Mgr Théas ait voulu condamner la détente internationale — pas plus qu'en d'autres temps, le cardinal Ottaviani. Il a voulu simplement rappeler la réalité des persécutions dont souffrent les chrétiens. N'en faisons donc pas une affaire de « droite » ou de « gauche ». La pensée de l'Eglise sur la paix des nations a été maintes fois exprimée depuis 1939, dans les radiomessages de Noël, où les papes n'ont cessé d'en appeler non seulement aux chefs d'Etat, mais encore à la conscience des masses populaires. Aujourd'hui donc, elle reste favorable à tout ce qui peut contribuer à établir cette paix...

J. L.,
Tarbes.

L'Algérie et la Savoie

A propos de la lettre de M. Gabriel Chaudet (« L'Express » du 10-3-60), j'aimerais exprimer le malaise que me cause toujours le parallèle établi volontiers par Alger entre l'Algérie et la Savoie.

Les Savoyards sont-ils donc devenus Français après une guerre de conquête ? Ont-ils été soumis à la France et traités en vaincus ? A-t-on quelquefois parlé de pacification à leur sujet ? Ont-ils des us et coutumes, une religion, qui aient pu constituer un obstacle à leur « intégration » à la France ? Ont-ils conservé, à cause de ces coutumes, de cette religion — et malgré la présence française (avec, aussi, l'assentiment de la France) — des écoles où leur langue et leur culture propres continuent d'être enseignées ? Pour déclarer la Savoie « française », avons-nous dû nier 1.000 kilomètres d'eau ?

Si cette comparaison m'a toujours exaspérée, c'est que je suis moi-même née en Kabylie, que des femmes kabyles ont promené, attaché à leur dos, le bébé que j'étais, m'ont donné avec un morceau de galette, un peu de leur cœur. Parce que j'ai vécu durant mes vingt premières années, dans la vallée de la Soummam, au pied de belles montagnes roses et bleues, des étés inoubliables. Parce que je n'ai quitté l'Algérie — à regret — qu'en 1946.

MADELEINE SCHAEPELYNCK, née MILLAN,
Paris.

Je n'y crois plus

Je ne renouvelle pas mon abonnement. « L'Express » donne de très beaux articles, c'est entendu ; mais j'ai 84 ans passés et dois restreindre mes lectures. Et, surtout, si les idées politiques du journal me sont sympathiques, la direction du mouvement qui l'anime est contraire à ma conviction profonde : je ne crois pas aux vertus de la civilisation industrielle. En parlant à des gens très cultivés, surtout à des docteurs spécialisés que le souci de ma santé m'a fait consulter, j'ai constaté avec plaisir que je n'étais pas seul sur terre à penser ainsi.

J. REBOUL,
Aubignas (Ardèche).

RESEAU FOURNIER

Amis de « L'Express » du Nord. Réunion du groupe des Amis de Cambrai, vendredi 25 mars à 20 h. 30, café des Deux-Gares.

A l'attention des lecteurs du Nord : Vous êtes invités à la réunion publique organisée par la Fédération du P.S.A. du Nord, le samedi 26 mars, à 19 h. 45, salle Roger-Salengro, à Lille, avec le concours de Edouard Depreux et Pierre Mendès France.

A l'attention des lecteurs du Cher : Un groupe des Amis de « L'Express » va se constituer à Vierzon. Tous les lecteurs intéressés sont cordialement invités à la première réunion qui se tiendra le 29 mars, au café National, 1, rue de la République, à 20 h. 30.

A l'attention des lecteurs de la Gironde : Lous Fournier sera le mardi 29 mars dans l'après-midi à Bordeaux et à Arcachon dans la soirée. Le mercredi 30, il sera à Libourne.

Pour renseignements, s'adresser à Georges Freze, lycée du Grand-Air, à Arcachon.

« PARIS-LETTRES », 15, rue de la Sorbonne, Paris (5e), journal de la Fédération des Groupes d'Etudes de Lettres, sort un numéro spécial sur « Les étudiants et le problème algérien ». Le rédacteur en chef de cette revue est notre « Ami » Sylvère Lotringer.

Robes trotteuses
Carrés inédits
Tailleurs souples
Sacs de beauté
*
TOUTES LES BOUTIQUES EN UNE SEULE
chez
ROGER & GALLET
62, Fg Saint-Honoré

Samedi 26 mars
dans
Libération
UN DESSIN DE
LORJOU
Khrouchtchev à Chambord

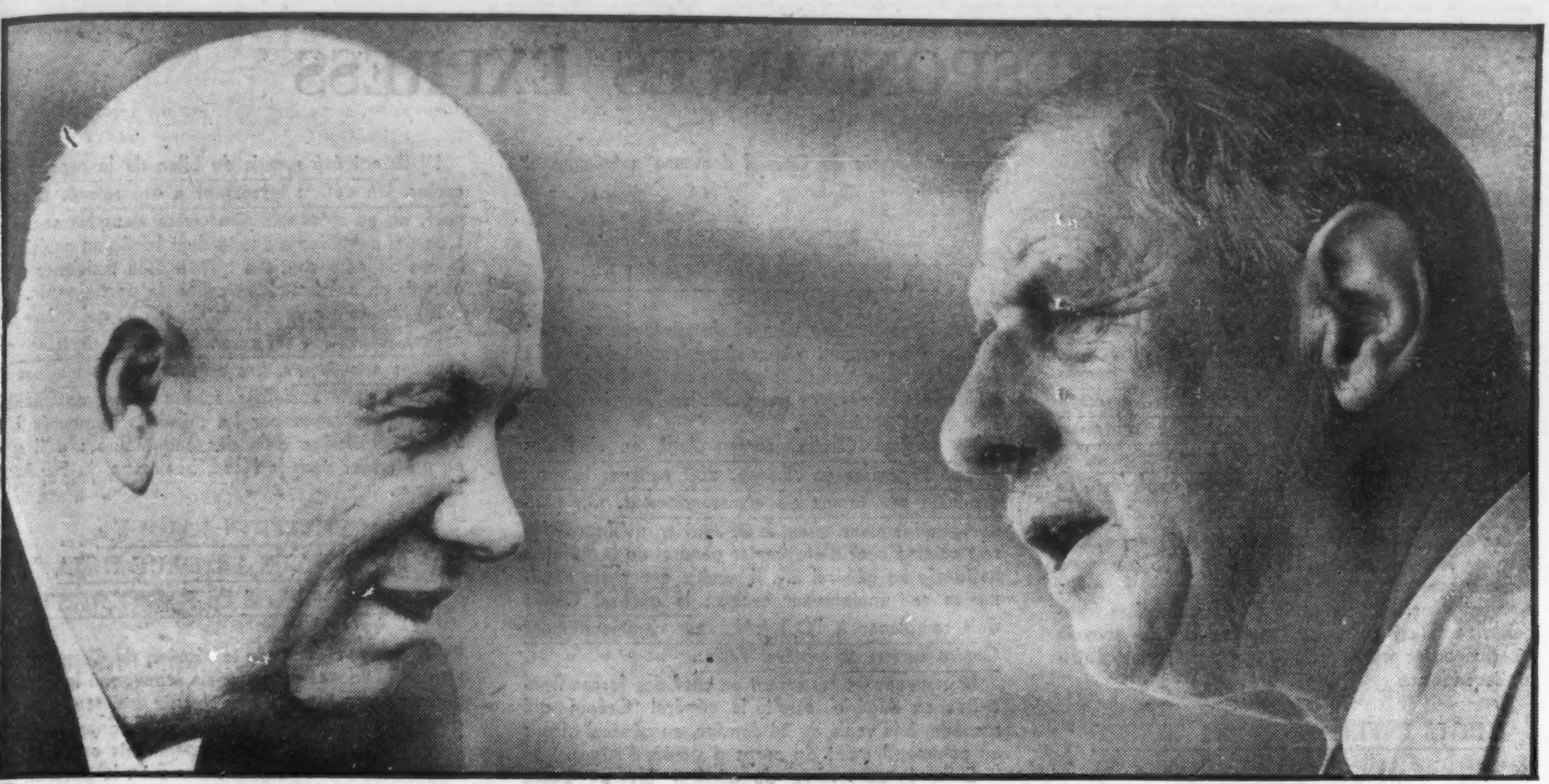
INDEX

Beauté	18	Gouvernement	14
Bloc-Notes	40	Hommes	23
Cinéma	35	Lettres	27
Correspondances	6	Mode	19
Courrier	4	Musique	36
Disques	37	Plan Sauvy	16
Expositions	38	Sélection Spectacles	24
Forum	26	Théâtre	37

SPÉCIAL KROUCHTCHEV

Jean Cau	8	J.-J. Servan-Schreiber	5
Jean Effel	7	Siné	13
Françoise Giroud	32	Tim	11
K. S. Karol	12		

Une histoire d'amour en U.R.S.S. 20



(Pic.) (Magnum.)

LE PRÉSIDENT KROUCHTCHEV AVEC... ...LE PRÉSIDENT DE GAULLE.

Examinons le dossier K. : est-il le « messager de la paix » ?

L'INTÉRÊT DE M. KROUCHTCHEV

L'HOTE très exceptionnel que la France reçoit cette semaine suscite des controverses passionnées. Il y a de quoi. Aucun visiteur, dans tout l'univers, ne pourrait plus que lui, arrivant chez nous, provoquer légitimement des sentiments contradictoires. Contradictoires non seulement entre des groupes de Français politiquement opposés, mais en chacun de nous.

Pour nous en tenir à l'Histoire toute contemporaine, que nous avons intensément vécue, l'homme qui incarne aujourd'hui la Russie des Soviets porte la marque de Stalingrad comme celle de Budapest. De ce fantastique héroïsme auquel nous devons, pour la plus grande part, notre salut, et de cette implacable résolution qui a déchiré bien des illusions, M. Krouchtchev, par sa présence, ne peut éviter d'évoquer les images dramatiques.

D'où ce désarroi : comment l'accueillir ?

SUREMENT faut-il d'abord écarter toutes les images d'Epinal, celles de Stalingrad comme celles de Budapest. Cet homme n'est ni le messie ni le diable. Il est un politique, avec des objectifs précis, concrets, actuels. Lesquels ? C'est la seule question qui vaille, et qui doive déterminer notre comportement.

L'impératif numéro un pour le leader des Soviets, en 1960, s'il veut réussir dans son entreprise de promotion et de puissance pour le peuple russe, c'est la paix. Plus précisément même : le désarmement.

Dans les jours qui ont précédé le voyage en France, la diplomatie russe a fait des concessions non seulement spectaculaires, mais sans doute décisives, dans la préparation de la Conférence au sommet, qui doit se réunir au mois de mai. Tellement habitués à tout interpréter en termes de propagande, nous n'avons pas mesuré assez exactement la portée de ces gestes.

1. A la conférence Est-Ouest qui, depuis plusieurs mois, est chargée de discuter le problème d'ensemble du désarmement, les Russes avaient, dès le début, proposé leur plan en trois étapes. La première était la réduction des effectifs et armements de type conventionnel. La seconde, la suppression des bases militaires et la dissolution des états-majors. Et, seulement en dernier lieu, la destruction et l'interdiction des armes nucléaires. Les Occidentaux s'opposèrent à cet ordre. Ils exigeaient, à l'inverse des Russes, que le désarmement nucléaire soit d'abord établi.

Les délégués soviétiques viennent d'accepter que les choses se passent dans l'ordre que souhaiteraient leurs interlocuteurs.

2. Nous en sommes donc au domaine des bombes nucléaires (A et H) et des fusées. Les Russes demandaient que toutes les expériences nucléaires soient désormais interdites. Les Américains s'y opposaient parce que les petites expériences souterraines sont actuellement indétectables, et qu'ils ne voulaient pas y renoncer tant que les Russes n'acceptent pas un système précis de contrôle sur leur territoire.

Cette semaine, après 187 séances dans l'impasse, les Soviétiques viennent d'admettre, comme les Américains le demandaient, que le problème des petites expériences souterraines soit dissocié du problème d'ensemble et traité ultérieurement. Ils viennent surtout, c'est le point capital, d'accepter un plan qui introduise sur le territoire de l'U. R. S. S. de trente à quarante postes de contrôle international.

Cette fois, c'est du très sérieux. Les Anglais concèdent officiellement (lundi) que *« les nouvelles propositions soviétiques offrent une garantie à 70 ou 80 % d'un contrôle efficace des expériences nucléaires »*. Le Département d'Etat américain reconnaît, pour la première fois, que *« ces propositions méritent une sérieuse considération »*.

On a trop appris à se méfier de la diplomatie soviétique (comme de toute diplomatie de puissance, d'ailleurs) pour croire que de « méchante » elle soit soudain devenue « gentille ». On a raison. Ce n'est pas dans ces termes, Dieu et Marx soient loués ! que le problème se pose. Quel est *l'intérêt* de la Russie de Krouchtchev ? Telle est la question, la seule.

Il apparaît objectivement que son intérêt est bien d'aboutir, par tous les moyens, à un accord de désarmement mondial.

D'ABORD pour des raisons de pure politique intérieure russe, qui sont déterminantes.

Le maintien du rythme de développement de la production soviétique est un impératif absolu : le régime krouchtchévien et son avenir en dépendent. Tout le pari communiste est fondé sur la rapidité supérieure de croissance de l'économie. Or l'U.R.S.S. risque maintenant de ne pas tenir ce pari : elle manque de la matière première la plus essentielle, la main-d'œuvre.

Le programme krouchtchévien s'est fixé pour objectif, c'est son originalité et ce qui lui assure l'adhésion du peuple russe, de diminuer constamment les heures de travail. De la semaine de 48 heures (et de 60 heures dans l'après-guerre) on passe à la semaine de 40 heures, et on prépare déjà celle de 35 heures pour les travaux ordinaires et de 30 heures pour les travaux de force.

Or c'est au même moment que l'arrivée des « classes creuses », dues à la natalité très diminuée des années de guerre, va faire peser de tout son poids le formidable coup de massue hitlérien. Un économiste français de grande qualité, M. Robert Bordaz, estime que la dernière guerre coûte à l'U.R.S.S. d'aujourd'hui 45 *millions d'habitants de moins* (1). Une amputation équivalant à toute la population de la France !

Cette fantastique saignée, qui va jouer à plein à partir de cette année, plus le programme de réduction des heures de travail qui est irrévocable, mettent les responsables de l'U.R.S.S. dans la nécessité absolue d'alléger leurs charges militaires (en matières premières et, surtout, en hommes) s'ils veulent « tenir » le rythme. Sinon c'est l'échec.

AJOUTONS deux autres considérations de politique extérieure qui ne sont pas étrangères à ce qui précède.

Ce sont l'Allemagne et la Chine. L'Allemagne à cause du passé. La Chine à cause de l'avenir.

Personne ne conteste, qui ait eu tant soit peu affaire aux Russes, que la hantise du cauchemar allemand demeure chez eux extrêmement vive. L'idée que les Allemands pourraient posséder une puissance de destruction nucléaire les terrorise — à juste titre. Or il reste très peu de temps pour barrer à l'Allemagne la voie de la bombe atomique. Et un seul moyen : un accord mondial d'interdiction et de contrôle.

De même pour la Chine. Certes, elle est communiste. Mais les chiffres sont autrement déterminants : elle a aujourd'hui 650 millions d'habitants (l'U.R.S.S., 208 millions), elle s'accroît chaque année de 16 millions de nouveaux enfants chinois (contre 3,5 millions d'enfants russes). Elle aura un milliard d'habitants, à elle seule, dans trente ans, et la Russie beaucoup moins du tiers.

Personne, communiste, capitaliste, européen, arabe, asiatique, personne au monde ne peut envisager d'un cœur léger que ce colosse monstrueux soit doté de la puissance atomique : pas plus M. Krouchtchev que M. Eisenhower, ou n'importe lequel d'entre nous. Là encore, il est juste temps de s'entendre. Et particulièrement pour le leader soviétique s'il veut conserver la prédominance politique au sein du monde communiste.

TOUT cela est-il clair ? Je ne sais pas ce qu'en pensera le lecteur. Pour moi l'étude du dossier K m'a convaincu que si le Premier soviétique n'est pas exactement, comme le proclament les journaux communistes, le « messager de la paix », il est, ce qui est beaucoup plus intéressant, un « demandeur de paix ». Il en a réellement *besoin*.

Et c'est une immense chance pour nous. Pour nous Français, quelles que soient nos opinions, qui ne pouvons pas, sans angoisse, envisager une Allemagne atomique, une Chine dominant le monde, et moins que tout la guerre nucléaire. Pour nous en particulier, hommes de gauche, libéraux, socialistes, qui savons bien que le fascisme de pronunciamiento qui guette notre pays prendra une force irrésistible s'il peut capter dans la guerre froide une mission de croisade anticommuniste ; mais qu'il deviendra extrêmement fragile, au contraire, si une ère de coopération entre l'Est et l'Occident permet au front antifasciste, brisé depuis si longtemps, de se refaire chez nous.

Oui, tout bien considéré, *« le réalisme le plus réaliste, la politique la plus politique »* est bien de s'entendre avec M. Krouchtchev. Et de commencer par l'accueillir cordialement. Son intérêt rencontre le nôtre.

J.-J. SERVAN-SCHREIBER.

(1) Dans *La nouvelle économie soviétique* (Grasset), M. Bordaz précise : environ 25 millions de pertes de guerre (tués, déportés, famine) et environ 20 millions de « manque à accroître » dû aux années de guerre par rapport au développement normal de la population russe.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE VOYAGE :
« TENUE SOIGNEE » RECOMMANDEE

● Les représentants à Paris de la presse anglo-saxonne n'ont reçu qu'un nombre de places très limité — une quinzaine — pour assister aux réceptions organisées en l'honneur de M. Krouchtchev. Ces places ont été réparties par tirage au sort.

Les heureux gagnants ont été informés par la Préfecture de police que l'authenticité de leur carte spéciale devrait être confirmée par la présentation de leur carte professionnelle ordinaire, et qu'ils ne seraient admis dans les emplacements réservés à la presse que s'ils se présentaient en « tenue soignée ».

Les dirigeants de l'Association de la Presse anglo-saxonne leur ont demandé de leur faire part des expériences « heureuses et malheureuses » qu'ils auraient dans leurs rapports avec les autorités françaises. « Il est utile, expliquaient-ils, de pouvoir mentionner les premières si l'on veut protester contre les secondes. »

TROIS INTERVENTIONS ARABES
AUPRES DE M. K.

● Les dirigeants des pays arabes ont été très inquiets des efforts déployés par le gouvernement français pour faire visiter Hassi-Messaoud à M. Krouchtchev. Le président du Conseil soviétique a reçu trois messages personnels lui demandant de ne pas aller au Sahara. Ces messages lui ont été envoyés par le président Nasser, le général Kassem et le roi Idris de Libye.

Le message du président Nasser était le plus ferme. Il déclarait qu'une telle visite risquait de creuser un fossé entre les peuples soviétique et arabe. « Au moment où la lutte du peuple algérien entre dans sa sixième année, disait le message, le colonialisme aveugle de la France cherche à obtenir l'approbation d'autres pays à une politique que rejettent avec vigueur les peuples du monde épris de paix et de liberté. »

QUE VA DEVENIR
LE CONSEIL DE LA COMMUNAUTE ?

● En recevant à Paris M. Krouchtchev, le général de Gaulle entend parler non seulement au nom de la France mais aussi au nom de millions d'Africains. Telle est la raison pour laquelle il a décidé de réunir lundi dernier à Paris, avec le faste traditionnel, le septième Conseil Exécutif de la Communauté, à la grande surprise des chefs d'Etat africains.

C'est que les problèmes qui se posent à la France et aux Etats africains sont désormais étudiés en dehors du Conseil. C'est pratiquement la dernière fois que celui-ci se réunit sous sa forme constitutionnelle.

Les entretiens devant conduire à l'indépendance du Mali, de Madagascar et des pays de la Communauté qui ont choisi la même voie sont bilatéraux. Ainsi, on prévoit que les négociations consacrant l'accession du Mali à la souveraineté internationale aboutiront dès la fin de la semaine ou le début de la semaine prochaine.

De même, ce sont des contacts strictement africains qui préparent actuellement les projets de coordination entre les pays de l'ancienne A.O.F. ou la marche vers le regroupement des territoires de l'ex-A.E.F.

Enfin, la révision constitutionnelle qu'implique le maintien de la Communauté malgré l'accession à l'indépendance d'Etats qui en font partie doit se régler entre les Chambres et le Premier ministre.

Le Conseil Exécutif a été « informé » de ces questions, mais il n'a eu aucune décision à prendre.

En fait, l'avenir du Conseil demeure extrêmement incertain.

REMANIEMENT
DU HAUT COMMANDEMENT

● Un important mouvement de généraux va transformer « au sommet » le commandement de l'armée française. Ces mutations sont le reflet des « incertitudes » qu'a connues une partie de l'Armée au lendemain du 24 Janvier.

Le général Challe, commandant en chef des forces françaises en Algérie, doit achever le mois prochain son temps de commandement. On pensait généralement, avant le 24 Janvier, qu'il succéderait comme chef d'état-major général de la Défense nationale au général Ely. Il semble que cette nomination soit maintenant exclue : le général Challe doit remplacer à l'O.T.A.N., au commandement Centre-Europe, le général Valluy.

Le nouveau commandant en chef des forces françaises en Algérie serait le général Crépin qui succéda, à la veille du 24 Janvier, au général Massu au commandement du corps d'armée d'Alger.

Enfin, le successeur du général Ely au poste suprême serait le général Jacquot, inspecteur général de l'Armée qui effectua une discrète mais efficace mission gouvernementale en Algérie auprès de l'Armée dans les journées de l'insurrection.

M. HAMMARSKJOELD :
REPRESAILLES CONTRE DE GAULLE

● M. Dag Hammarskjoeld, secrétaire général de l'O.N.U., est profondément affecté par la décision du général de Gaulle de ne pas se rendre au siège de l'Organisation des Nations Unies pendant son séjour à New York. M. Hammarskjoeld considère, en effet, que ce refus est dirigé non seulement contre l'O.N.U., mais aussi contre lui personnellement. Il envisagerait d'envoyer un message au général de Gaulle pour essayer de le faire changer d'avis.

En attendant, le secrétaire général de l'O.N.U. répète volontiers que si le général de Gaulle maintient cette attitude, lui-même refusera d'assister à la réception offerte par le maire de New York au Président de la République française et aux soirées prévues par la délégation française. Il s'est ouvert de cette intention au délégué italien, à un diplomate anglais, à un diplomate belge et à l'observateur permanent de la Suisse.

M. Armand Bérard, délégué permanent de la France, est également inquiet de la décision du général de Gaulle. Il a, dit-on, écrit à plusieurs reprises à Paris pour tenter de faire revenir le Président de la République sur sa décision.

ENQUETE S.F.I.O. EN PROVINCE :
DEUX POINTS NOIRS

● La réunion des groupes parlementaires et du comité directeur socialiste s'est déroulée mardi dans un climat de profonde mauvaise humeur contre le régime du général de Gaulle. M. Guy Mollet a cherché à s'opposer notamment à ce que le Conseil national soit avancé du 24 au 11 avril comme la majorité le souhaitait, mais il a finalement dû s'incliner.

En fait, le secrétaire général de la S.F.I.O. connaissait déjà l'humeur de ses amis politiques avant la réunion. Depuis quelques jours, en effet, des membres du comité directeur ont circulé dans les fédérations du parti où ils ont fait plusieurs constatations inquiétantes :

1°) Ils ont été surpris du bilan de la reprise des cartes. Un déficit important a été relevé. D'autre part, on ne se réunit plus guère dans les sections. L'un des enquêteurs a noté dans la région parisienne le cas de deux sections qu'il a fallu fusionner pour obtenir un nombre raisonnable de participants.

2°) L'audience croissante du P.S.A. qui mène une action énergique en province a été signalée par tous les enquêteurs. Les arguments des leaders du nouveau parti socialiste sont souvent commentés avec bienveillance par les militants demeurés à la S.F.I.O. Réflexion d'un des enquêteurs : « Il y a, en particulier dans le Nord, beaucoup de P.S.A. de cœur ».

PETITION LAIQUE :
MAJORITE ABSOLUE DEJA
DANS QUINZE DEPARTEMENTS

● A quelques jours de la réunion du Conseil supérieur de l'Education nationale, convoqué le 31 mars pour prendre connaissance des six projets de décrets d'application de la loi d'aide à l'enseignement privé, les préfets de plusieurs départements envoient des rapports inquiets au gouvernement : la pétition lancée par le Comité National d'Action Laïque pour demander l'abrogation de cette loi prend de semaine en semaine l'allure d'un véritable référendum.

En un mois, près de six millions de signatures avaient déjà été comptabilisées par les organisateurs de la consultation. La progression augmente d'un bilan hebdomadaire à l'autre. Mieux, dans quinze départements (Ardennes, Ariège, Allier, Aube, Aude, Basses-Alpes, Corrèze, Creuse, Drôme, Haute-Marne, Nièvre, Pyrénées-Orientales, Vaucluse, Haute-Vienne et Yonne), le nombre des pétitionnaires dépasse la majorité absolue des suffrages exprimés lors du deuxième tour des élections législatives de novembre 1958. Il en est ainsi dans un grand nombre de communes d'autres départements.

Or, sur les 39 parlementaires de ces quinze départements, vingt avaient voté la loi et quatorze seulement s'étaient prononcés contre. Si le succès de la pétition du C.N.A.L. s'amplifie encore dans les semaines qui viennent — et elle vient de recevoir l'appui de la Fédération protestante de l'enseignement — la majorité parlementaire qui a voté la loi Debré risque de se trouver désavouée par la majorité du corps électoral. La contre-offensive laïque aboutirait alors à faire apparaître au grand jour un divorce difficilement acceptable, pour le régime, entre le pays et sa représentation.

L'AFFAIRE
GERARD SPITZER

● Samedi dernier, à la demande instante de ses avocats, Gérard Spitzer a interrompu la grève de la faim qu'il avait commencée trois semaines plus tôt à la prison de la Santé. Extrêmement affaibli, il avait dû être transféré à l'hôpital pénitentiaire de Fresnes.

Ancien membre du parti communiste, exclu pour avoir protesté contre la répression soviétique à Budapest, directeur de « La Voix Communiste », organe des opposants communistes, Gérard Spitzer a été arrêté le 28 septembre dernier en même temps que son ami Gérard Lorne et qu'un respon-

STENCIL ÉLECTRONIQUE

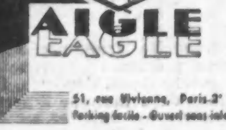
L'ELECTRO-REX reporte électroniquement tout document sur un stencil plastique. Le moindre détail, la couleur la plus pâle, tout vient automatiquement.

Placez l'Electro-stencil sur un simple duplicateur, et il produit des milliers de copies conformes. Qu'elle soit la dixième ou la dix-millième, chaque copie est une vraie copie, et elle ne coûte que 0,014 nouveau franc. Demandez COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.

2.200 m² D'EXPOSITION
1000 MODÈLES

Dans un cadre rénové



AIGLE EAGLE

AIGLE vous présente ses ensembles de bureau rationnels MÉTAL ou BOIS

Et ses dernières créations les meubles de bureau fonctionnels AIGLON BOIS et MÉTAL

51, rue Vivienne, Paris-2e • Tél. Gutenberg 48-26
Parking facile - Ouvert sans interruption de 8 h. 30 à 18 h. 30

Collection Exclusive de COSTUMES de PRINTEMPS
280 à 420 NF

GENTLEY
20 AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
PARIS 8e ELY. 46-58

— Pas au Quai d'Orsay... Allons plutôt finir la soirée dans une boîte coexistentialiste !

sable F.L.N. Aït El Hocine. Une perquisition au domicile de Spitzer n'a donné aucun résultat. Ni lui ni Aït El Hocine n'ont reconnu s'être déjà rencontrés.

Le dossier de l'affaire a été transmis le 15 décembre à la justice militaire. Il est, aujourd'hui encore, aussi vide qu'au premier jour. Pour le meubler, le commandant Morel, juge militaire, y a fait figurer des exemplaires de « La Voix Communiste ».

Alors que de très nombreux inculpés du « complot d'Alger » ont été remis en liberté provisoire, notamment Mᵉ Biaggi et M. Kaouah, le bénéfice de cette mesure a été constamment refusé à Spitzer, ainsi que celui du régime politique à l'intérieur de la prison.

Par sa grève de la faim, Spitzer vient d'obtenir gain de cause sur ce dernier point. Autre fait nouveau : l'inculpation « d'association de malfaiteurs » retenue au début de l'instruction, a été abandonnée. Il ne reste que le délit « d'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat », qualification désormais classique des délits d'opinion.

Enregistrant ces résultats comme un premier pas, Gérard Spitzer déclare qu'il est prêt à poursuivre son action par d'autres moyens pour populariser l'idée d'une campagne de masse pour l'arrêt d'une répression « dont l'ampleur et la cruauté constituent un obstacle majeur à un règlement pacifique du conflit algérien ».

LE RAPPORT GOODPASTER ET LA SAISIE DE « L'HUMANITE »

● M. James Hagerty, porte-parole de la Maison Blanche, a démenti l'existence du « rapport Goodpaster », dont « L'Humanité » avait publié des extraits samedi dernier, ce qui avait motivé sa saisie. Selon ce rapport, dont l'authenticité est contestée, les services du général Goodpaster, membre du Conseil National de Sécurité américain et l'un des confidents du Président Eisenhower, accusent certains officiers de l'armée française d'Algérie de transformer l'Armée « en une sorte d'appareil de coup d'Etat » et d'envisager « l'assassinat du chef d'Etat russe ou américain ».

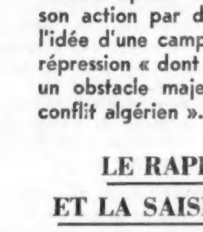
On peut juger de l'importance du démenti américain au fait que M. Hagerty a jugé utile de se rendre au préalable au Camp David pour s'entretenir avec le Président Eisenhower de cette affaire.

En réalité, les extraits publiés par « L'Humanité » sont tirés d'une étude de synthèse sur les cellules catholiques de l'Armée, effectuée cet hiver par des informateurs du gouvernement français et dans laquelle étaient cités des fragments d'enquêtes faites par différents services étrangers — dont ceux du général Goodpaster — sur l'état d'esprit de l'Armée française.

LES IMPERMÉABLES de jack Romoli

Exclusivités masculines

38, AV. VICTOR-HUGO - POL. 36-72


SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

CORRECT ET A L'AISE PAR 40° A L'OMBRE

Airway

LE TISSU AÉRIFIÉ DE LAJEUNESSE

Berel

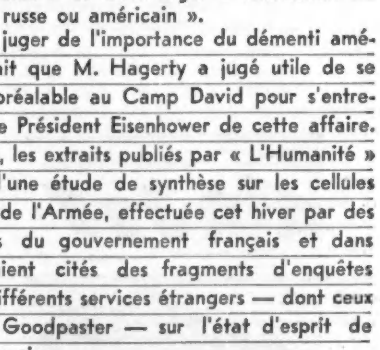
TAILLEUR - CHEMISIER

NOUVEAUTES DE PRINTEMPS

BLAZERS et VESTES Sport 169 NF

PANTALONS flanelle anglaise 89 NF

12, *rue de Sèvres,* 12 - PARIS


LA GRANDE SÉVERINE

Diners

Grands & Petits Soupers

ORCHESTRES (JAZZ ET TYPIQUE)

7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'Eglise)

TÉL. : DANTON 15-54 FERMÉ LE DIMANCHE

ENTRETIEN

Les jeunes, Krouchtchev et le socialisme

● ***Pour des jeunes gens qui ont vingt ans en 1960, que représentent l'U.R.S.S. et le socialisme ? Jean Cau qui avait vingt ans à la Libération, s'est entretenu, à « L'Express », avec des étudiants. Il a eu plusieurs surprises.***

DEVANT nous, sept jeunes gens (Jean-Louis, étudiant en Droit, André, étudiant de propédeutique, Bruno, préparation à Saint-Cloud, Jean, élève d'hypo-khagne, Etienne, élève de khagne, Jean-Paul, élève d'hypo-hagne, Gérard, 1re année de Droit) avec lesquels je vais avoir, dans les bureaux de « L'Express », une conversation. Ils ont l'âge qui fut le mien dans les années qui suivirent la guerre. Je ne suis pas assez vieux pour leur imposer le respect — Dieu soit loué ! — et pour les intimider. Ils ne sont plus assez jeunes pour n'être point totalement responsables de ce qu'ils me diront. Si je devais définir comment je « m'éprouve », pour ma part, en face de ces sept garçons, je dirais que j'ai l'impression d'être le frère aîné. Un frère aîné qui vient aux nouvelles de ce qui fut passionnément sa famille lorsqu'il avait vingt ans.

A l'époque, ça bardait dans la famille des jeunes. Avec une belle impétuosité, nous nous colletions à toutes les idées qui passaient à portée de nos intelligences ou de nos passions. La politique — dont nous n'avions pendant cinq ans soupçonné l'existence que comme celle d'une redoutable et fascinante princesse endormie (pour avoir été assommée par la bêtise pétainiste et la violence nazie) — la politique nous agrippait comme l'aimant la limaille. Nous ne la séparions pas de la philosophie, c'est-à-dire d'une vision totale, et parfois systématique, du monde.

Je ne ferai pas l'historique de ces quinze années. Un jour, Staline mourut. Mercredi dernier, celui qui le remplace est arrivé en France. Qu'en pensent sept jeunes Français ?

— Vous avez tous autour de 20 ans. J'ai presque quinze ans de plus que vous : je suis en quelque sorte d'une génération antérieure à la vôtre. Lorsque je vous donnerai des termes de comparaison sur ce que nous pensions lorsque j'avais votre âge, ce sera un peu le dialogue de deux générations.

Pour commencer, je voudrais vous demander quelles sont les réactions qu'éveille pour vous le voyage de Krouchtchev en France : est-ce que vous le considérez comme la visite d'un chef d'Etat ou bien est-ce que, sentimentalement, vous éprouvez qu'il y a « autre chose » parce que Krouchtchev est le chef de « la patrie du socialisme » ?...

Mais d'abord, certains d'entre vous sont-ils communistes ?

BRUNO. — Moi.

JEAN-LOUIS. — Vis-à-vis de la France, le voyage de Krouchtchev est un voyage de chef d'Etat.

A « L'EXPRESS », DE G. A D., GÉRARD, JEAN-PAUL, ETIENNE... *Un moineau dans la main...* (Charpentier.)

Quelques événements

— Dans les milieux de jeunes et d'étudiants, comment parle-t-on de ce voyage ? Quels échos éveille-t-il?

JEAN. — On y est en général favorable. Mais très souvent il y a indifférence.

JEAN-LOUIS. — Favorable ! c'est beaucoup dire.

ETIENNE. — Je crois plutôt à une certaine indifférence.

BRUNO. — Cela dépend dans quel milieu. Pour les communistes en particulier, Krouchtchev vient en tant que chef d'Etat, mais aussi en tant que chef d'un Etat socialiste. Mais, en plus, nous pensons que ce voyage aura des répercussions politiques qui dépasseront largement le cadre de l'accueil des communistes français à Krouchtchev du fait que celui-ci, pour l'opinion des pays neufs et des pays en construction (pays d'Asie), représente avec l'Union Soviétique le symbole de la paix et du progrès.

GÉRARD. — Moi, je suis contre le voyage de Krouchtchev.

JEAN-PAUL. — Moi aussi. Nous sommes contre, parce que nous savons que Krouchtchev est derrière tout le mouvement qui s'opère en Algérie et qui soutient la rébellion.

— Politiquement, vous êtes orientés de quel côté ?

JEAN-PAUL. — Je me sentirais attiré par Soustelle par exemple. Je suis pour le socialisme, mais un socialisme qui serait national.

(Première surprise : Jean-Paul et Gérard, sans passion d'ailleurs, se réclament de l'idée nationale-socialiste et personne ne sursaute. De mon temps, cette prise de position eût marqué le début de l'empoignade et il eût fallu nous rappeler vivement que nous n'étions pas là pour nous engueuler mais pour émettre des opinions. Rien de tel. Jean-Paul est d'extrême-droite; Bruno d'extrême-gauche. Ils « coexistent » aimablement et sans douleur.)

JEAN-LOUIS. — Personnellement, je ne pense pas que ce voyage apportera un résultat vraiment positif ; mais il ne laisse pas indifférente une certaine partie de l'opinion.

— Il faut que nous élargissions un peu la discussion pour arriver à parler d'un problème plus général, à savoir votre position par rapport à la politique et plus particulièrement par rapport au socialisme.

Je veux dire qu'au lendemain de la guerre, lorsque nous avions à peu près votre âge, pour nous, le problème du communisme a été premier. Le problème de l'adhésion ou de la non-adhésion au communisme était vraiment, pour beaucoup d'entre nous, le problème crucial. Il s'agissait de savoir si on allait « en être ou ne pas en être ».

ANDRÉ. — Je ne crois pas que l'alternative se présenie de la façon absobue dont vous la posez. Il y a de nombreux jeunes qui ont une certaine lucidité et ne pensent pas que Krouchtchev soit l'incarnation de la puissance révolutionnaire. Quelques événements nous ont amené à être plus nuancés... Je crois que les événements de Hongrie ont fait réfléchir beaucoup de jeunes.

Les procès de Moscou

— Politiquement, la Hongrie... cela peut se comprendre. Au contraire, le rapport Krouchtchev qui est la dénonciation par le successeur de Staline des fautes de celui-ci, est tout autre chose.

ANDRÉ. — Je crois que les jeunes ne se sont pas très bien rendu compte de ce qu'étaient les procès...

— Savez-vous quelque chose des procès de Moscou ?

TOUS. — Peu de chose.

— Procès Kostov, procès Slansky ?... Vous avez été au courant ?

ANDRÉ. — Je crois que c'est assez exceptionnel.

— Lorsque nous avions votre âge, le communisme nous semblait représenter, contre la « décadence » occidentale, le progrès, le dynamisme et même la vérité. Contre la mort, la vie. En même temps, il nous paraissait se référer à une vision totale de l'homme — vision non seulement politique mais morale. D'ailleurs, nous ne séparions pas facilement la politique de la morale. Les procès — dont nous avions connu l'existence et même le déroulement — les violences, les distorsions staliniennes, nous nous efforcions sinon de les justifier, du moins de les comprendre. Le problème de la fin et des moyens nous a valu quelques nuits blanches... Bref, le problème n° 1 était : « Quelles sont les distances que je prends par rapport au communisme ? » Sympathisants, adversaires, ou « nuancés », nous tournions en rond autour d'un seul point fixe : le communisme. Mais vous ?

Le champion de la paix

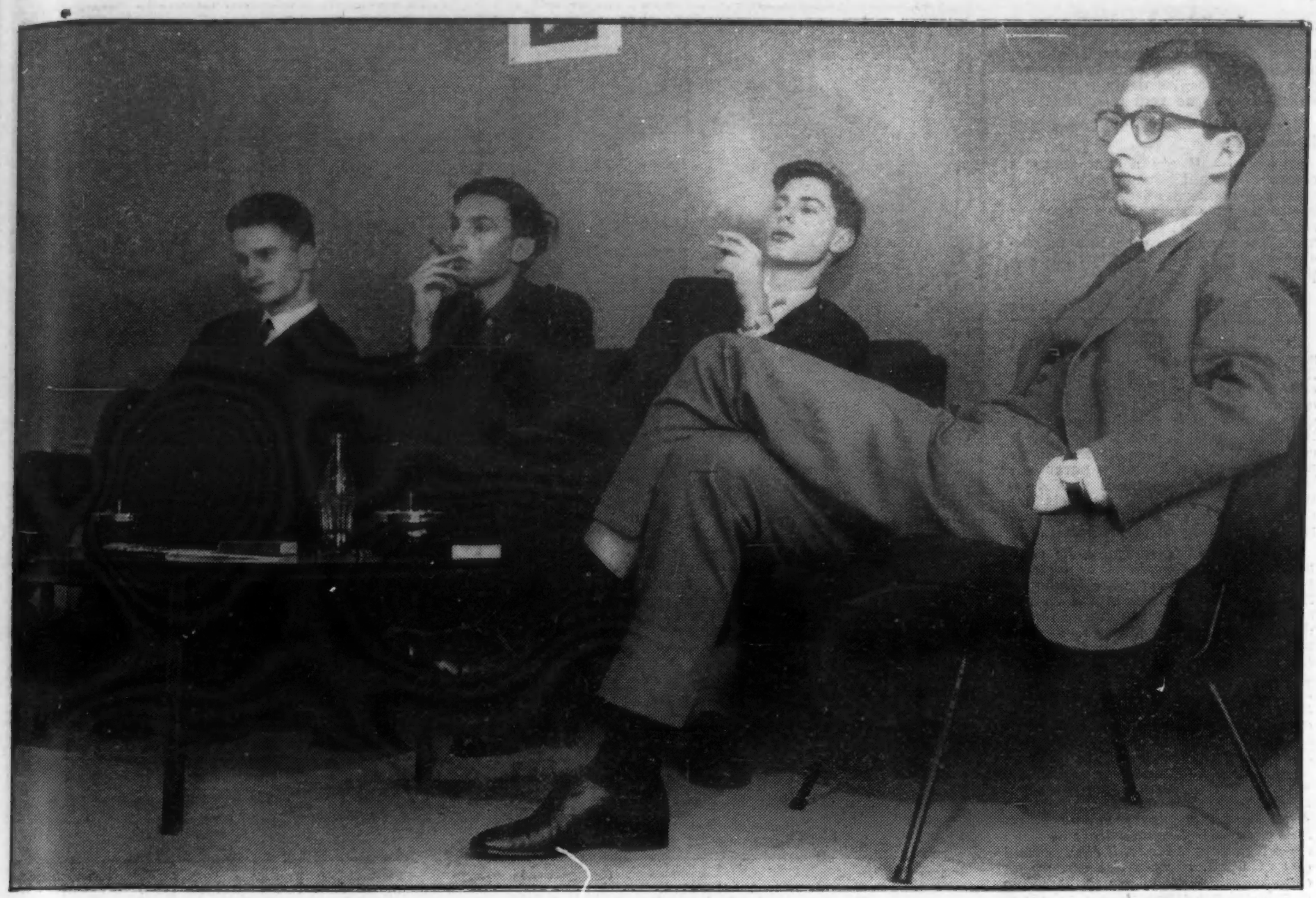
BRUNO. — Actuellement — je crois — il ne s'agit plus tellement de savoir si l'on va adhérer à un parti qui se réclame du socialisme ou non, mais beaucoup plus de savoir si l'on adhérera aux thèses défendues par l'Union Soviétique elle-même, considérée non plus exactement comme un Etat socialiste, mais comme l'un des termes d'un choix qui serait à faire entre le socialisme et le non-socialisme. Il me semble qu'il y a eu un transfert du plan idéologique au plan politique.

ETIENNE. — Personnellement, en tant que chrétien, je crois qu'un chrétien ne peut pas refuser d'emblée le communisme. Il aura une certaine sympathie (je pense que vous comprenez ce que je veux dire) pour ce système. Le chrétien, lui aussi, a une vision totale du monde ; il a le sens de la communauté tout autant que le communiste ; et sa foi de chrétien est en définitive la même foi dans l'Histoire que celle du communiste.

— Mais pour le chrétien il s'agit d'une foi en l'homme avec des prolongements transcendants tandis que pour le communiste il s'agit d'une foi en l'homme dans l'Histoire.

ETIENNE. — C'est pour cela qu'en tant que chrétien, j'éprouve certaines réticences à l'encontre du voyage de Krouchtchev en France.

Mais, du point de vue politique, je



(Charpentier.)

...JEAN, BRUNO, ANDRÉ, JEAN-LOUIS.
...ou un aigle sur le toit.

suis partisan d'une rencontre parce qu'à mes yeux, le dialogue est tout à fait nécessaire. Il me semble que, de la part du général de Gaulle, cela représente un pas en avant : il y a quelque chose de nouveau, mais je ne sais pas quoi exactement.

JEAN-LOUIS. — Cela ne dépend pas de lui seulement : l'évolution internationale le veut...

— On pourrait dire que si les IIIe et IVe Républiques n'ont pas invité Staline — à supposer, ce qui est improbable, que Staline eût accepté l'invitation — c'est justement parce que le voyage de Staline en France aurait provoqué des remous en profondeur dans le pays. Est-ce que le fait que Krouchtchev vienne en France n'est pas un signe négatif de la vie politique du pays ? S'il ne dérange rien, pourquoi ne pas l'inviter ?

ETIENNE. — Pour cette raison, en définitive, ce voyage n'a pas de portée réelle : c'est simplement la rencontre de deux personnes.

BRUNO. — Pas du tout ! La rencontre entre les chefs d'Etat de la France et de l'Union Soviétique n'est pas seulement un acte politique qui sera relaté dans l'Histoire. Krouchtchev va être acclamé par les foules comme « champion de la paix ».

— Vous croyez sincèrement que Krouchtchev va être — s'il l'est — acclamé par les foules comme « champion de la paix » ? Ne croyez-vous pas qu'il a une certaine auréole — qui est aussi lumineuse que celle dont vous parlez — du fait de la réussite des spoutniks et de la formidable puissance soviétique ?

BRUNO. — Il représente, au moins pour certains, la paix. Je trouve qu'en France, ce fait peut avoir une grande importance, à un moment où la propagande officielle vante la bombe atomique française et annonce la poursuite de la guerre d'Algérie.

Un certain cynisme

— Je vous signale qu'on peut retourner votre raisonnement. On peut vous dire que dans la mesure où Krouchtchev vient discuter très amicalement, comme il va le faire sans doute, avec de Gaulle de quelques problèmes, il apporte une caution — la caution de sa présence — à un homme qui a fait exploser la bombe atomique et qui déclare que la guerre d'Algérie n'est pas près de se terminer.

BRUNO. — Bien que l'importance de la France ait diminué dans le monde, la France reste la quatrième puissance, et elle va participer à la Conférence au sommet.

— Alors, vous admettez un certain cynisme de Krouchtchev qui, la France étant la quatrième puissance du monde, déclare : il faut discuter avec ces gens-là, même s'ils font exploser des bombes atomiques.

JEAN. — Comme ni de Gaulle ni Krouchtchev ne représentent quelque chose de très bien, je ne vois pas que de leur rencontre puisse sortir quelque chose de très bien.

L'industrie lourde

— Comment vous situez-vous politiquement ?

JEAN. — Socialiste autonome.

(A Jean). — **Pourquoi pensez-vous que ce que représente Krouchtchev n'est pas très bien ?**

JEAN. — Pour une multitude de raisons. Il y a la structure même du régime... Je crois que toutes les erreurs commises par les communistes depuis 1936 ne sont pas du tout des erreurs superficielles mais que ce sont des erreurs dans la structure même, des erreurs à la base même.

BRUNO. — Il s'agit de savoir ce que vous voulez : est-ce que vous voulez que les Russes et les peuples qui dépendent de l'Etat soviétique vivent mieux ou est-ce que vous considérez seulement, dans l'abstrait, l'adéquation plus ou moins grande d'un pouvoir qui se dit actuellement socialiste avec la doctrine de Marx ?

ANDRÉ. — Tu parles du niveau de vie : on a sacrifié le niveau de vie à l'industrie lourde. On n'a pas fait les deux à la fois.

JEAN. — Moi, je pense que la réalisation du socialisme vrai passe par la destruction du sytème soviétique.

— Vous avez 20 ans, vous allez atteindre l'âge d'homme, est-ce que pour vous le problème politique est premier ? Est-ce que vous allez vous définir d'abord par vos choix politiques ?

JEAN-LOUIS. — Non.

ANDRÉ et BRUNO. — Oui.

JEAN. — Je ne sais pas encore très bien.

ETIENNE. — Le problème politique est essentiel, mais il y a autre chose...

JEAN-PAUL. — Je crois que l'homme est dans la cité ; par conséquent il doit s'occuper de façon très active des affaires de la cité.

La mission du Sahara

— Croyez-vous, comme l'ont cru ceux qui étaient communistes ou qui le sont encore, qu'une politique peut intégrer totalement l'homme ? Jusqu'à présent il n'y a que le communisme qui ait déclaré pouvoir tenir ce défi.

JEAN-PAUL. — Je ne crois pas qu'on puisse intégrer l'homme si on élimine la nation. Il me semble qu'une nation ne peut vivre que si elle a une mission. Je vois pour la France la mission du Sahara comme pour les Russes il y a la mission sibérienne.

— Lorsqu'on est au seuil de l'âge d'homme, on a la tentation de la sincérité, de l'honnêteté... Je veux dire qu'il est très difficile d'admettre que le monde ne réponde pas à une certaine harmonie. On a envie de s'engager, de se « donner » sans réticences. C'est pour cela, d'ailleurs, que les nazis ont pu fabriquer leurs « Hitlerjugend ». C'est également pour cela — attention, je fais des différences.. — que des jeunes peuvent être attirés par le christianisme. Mais cet engagement, ce don, le communisme l'aimante-t-il pour vous ?

ANDRÉ. — Notre génération est beaucoup plus sceptique que celle d'après la Libération. Elle attend beaucoup moins des grands idéaux. Il y a une indifférence plus profonde, et peut-être un esprit critique plus poussé.

BRUNO. — Il est possible qu'il y ait scepticisme et indifférence chez la majorité des jeunes. Mais tous les jeunes communistes que je connais sont vraiment animés d'un élan profond et passionné.

— Le fait que Jean-Paul soit un disciple de Soustelle (je dis cela pour simplifier) et que vous, vous soyez un communiste convaincu, et vous un anticommuniste de gauche, et vous un antigaulliste, mais aussi un « antikrouchtchev », ce fait vous empêche-t-il d'avoir des relations amicales ?

ETIENNE. — Mais non, justement.

— Pour vous, est-ce qu'un copain est avant tout un copain politique ?

ANDRÉ. — Pour moi, il m'est impossible d'avoir des relations d'amitié ou de simple camaraderie avec des gens de droite. Cela m'est déjà difficile — mais moins parce que les positions idéologiques sont voisines — avec des communistes.

Mais il me semble que mon cas est très particulier, parce que l'ensemble des gens sont beaucoup plus indifférent... Pour eux, la politique est un jeu. Ils discutent de politique comme ils discutent de littérature.

BRUNO. — Ce n'est pas général du tout.

— Est-ce que pour vous le socialisme est toujours auréolé d'un romantisme révolutionnaire ou vous apparaît-il comme une méthode de gouvernement, une manière de conquérir le pouvoir, etc.? Envisagez-vous seulement la socialisation des moyens de production, le niveau de vie... ou bien y a-t-il encore quelque chose qui dépasse cela ?

Je ne pose pas la question à Bruno qui est communiste. Je pense qu'il me répondrait automatiquement : oui.

Mais pour les autres ?

Les champs de maïs

JEAN. — La grande question est de savoir si le socialisme est applicable ou non. Dans la mesure où il est applicable...

— Je ne vous demande pas de me répondre d'une façon tellement rationnelle. Puisque c'est une question que je vous pose sur le mode sentimental, je voudrais que vous me répondiez sur le mode sentimental. Est-ce que « cette grande lueur à l'Est » qui a éclairé des générations de jeunes éclaire pour vous autre chose que des locomotives et des champs de maïs ?

JEAN-LOUIS. — Le socialisme continue à représenter quelque chose de spirituel.

ANDRÉ. — Que Bruno, communiste, ait sa vision idéaliste, j'en suis d'accord ; mais, moi, je n'ai aucun opti-

→

misme. Que, de temps en temps, on puisse se laisser entraîner à des rêveries sur les beautés de la révolution, oui. Mais cela ne veut rien dire.

JEAN-LOUIS. — Ce n'est pas une fascination.

ANDRÉ. — Il n'y a que quelques communistes qui gardent cette vision; mais l'ensemble des jeunes se placent beaucoup plus au point de vue des rapports de force. L'admiration intervient beaucoup plus en raison du succès qu'en raison de positions philosophiques.

Faire l'homme

JEAN-PAUL. — Je crois qu'on peut aller vers un socialisme qui admette la nation et qui assigne une mission à cette nation. Je comprends très bien qu'un Russe soit communiste parce que le communisme assigne un but à la Russie en tant que nation. Et je comprendrais très bien un socialisme national pour un Français parce que le socialisme l'emporterait vers d'autres horizons ; mais je n'admets pas que ce soit le communisme national russe qui m'impose cette direction.

(Le mythe est désenchanté. Le communisme est devenu une doctrine politique parmi d'autres. « L'admiration intervient beaucoup plus en raison du succès, *dit André,* qu'en raison de positions philosophiques. » *Nous n'en étions pas là, à leur âge. L'U.R.S.S. ne fabriquait pas encore des spoutniks et n'avait même pas la bombe atomique. L'U.R.S.S., pour nous, fabriquait l'homme et c'est de cette construction que nous la créditions ou la débitions. Quel homme ? Nous avions un vocabulaire pour le définir. Un homme enfin libéré des « aliénations », un homme « démystifié », un homme devenu pour l'autre « le capital le plus précieux », un homme « objectivement libre ». Dans cette gigantesque tâche, il était normal que l'U.R.S.S. commît des erreurs ou des fautes. Parfois, les adversaires appelaient ces erreurs des « crimes ». Et pas seulement les adversaires : lors des procès Rajk ou Slansky, les partisans eux-mêmes s'interrogeaient... Mais perverti ou accompli, restait la grandeur du projet : faire l'homme.)*

— Vous parlez très souvent de l'Algérie. Pour vous, c'est la question dominante ?

JEAN-PAUL. — Oui, il me semble que c'est la dernière chance de la France.

— A quoi attribuez-vous les causes du scepticisme dont nous parlions tout à l'heure ? A cette perte de foi ? Au fait qu'aucun parti politique ne puisse vous « mobiliser » totalement ?

ANDRÉ. — Je crois que l'absence d'un parti représentant un idéal et le scepticisme des jeunes ont une cause identique : dans le fond, c'est la série des échecs qui ont précédé et c'est l'ambiguïté dans laquelle nous vivons. Je pense aux échecs de votre génération et à ceux des générations précédentes : deux guerres mondiales sont tout de même des échecs !

ETIENNE. — Tenez, par exemple, la guerre d'Algérie devrait nous passionner ; c'est un problème qui devrait nous toucher passionnément. Or, il n'y a pas de vraie passion. La plupart des jeunes sont pourtant tous directement concernés par ce problème; mais combien en sont vraiment conscients ? Pour un jeune de gauche, s'il va au P.C., il aura à accepter certains éléments de mauvaise foi intellectuelle ; il sera obligé de refuser certains problèmes, de ne pas accepter de les traiter ; il acceptera les choses comme elles sont ; il dira que depuis Krouchtchev les choses ont un peu changé. Il y a une mauvaise foi intellectuelle qui existe encore.

Alors, un garçon qui aurait sincèrement le désir de s'engager, où pourrait-il aller vraiment ? Il n'a même pas où aller. Il faut qu'il réfléchisse énormément pour arriver à avoir une position claire sur l'U.R.S.S., sur le mendésisme, sur la S.F.I.O., etc.

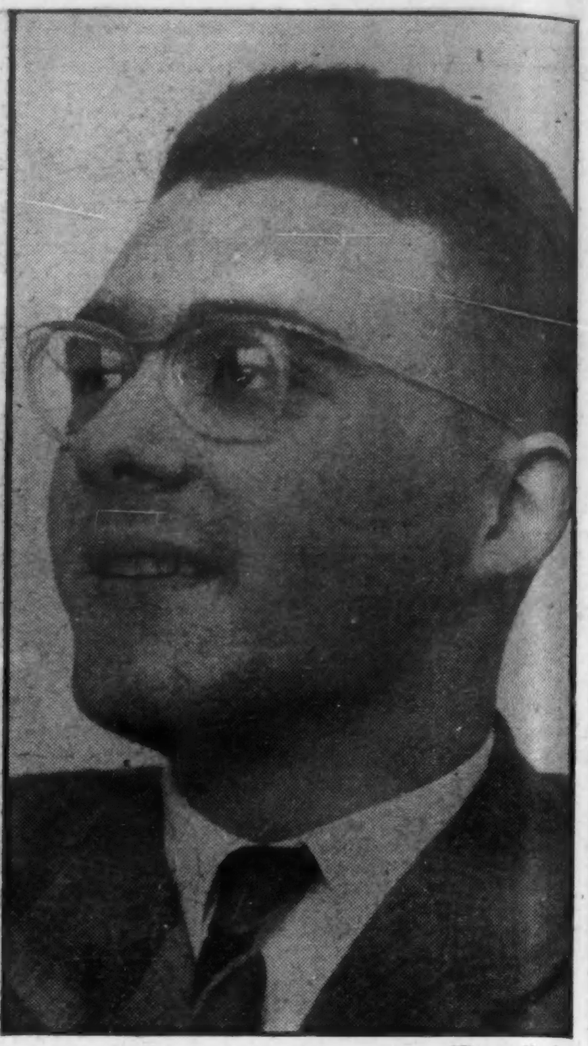
Trotsky et Staline

— Pour vous, une des raisons principales de résistance au communisme serait que l'individu qui s'en réclame est obligé de mettre de côté quantité de problèmes intellectuels.

(A Bruno) Si vous étiez un spécialiste de l'Histoire et qu'on vous demande de discuter des mérites respectifs de Trotsky et de Staline, le feriez-vous dans les cellules ?

(Charpentier.)

BRUNO, COMMUNISTE.
Un élan profond et passionné.



(Charpentier.)

JEAN-PAUL, NATIONALISTE.
L'homme est dans la cité.

BRUNO. — Pour moi, ce ne sont pas des problèmes essentiels à mon choix.

— Vous n'étiez pas nés, ou à peine, le 18 juin 1940. La Résistance, pour vous, c'est de l'image d'Epinal. La Libération, aussi, ou presque. Mais qu'est-ce qu'est de Gaulle pour vous aujourd'hui ? Un dictateur ? Un autocrate ? Un endormeur ? Un patriote ?

ETIENNE. — Un joueur assez génial.

— Vous êtes gaulliste ou antigaulliste ?

JEAN-PAUL et GÉRARD. — Pas du tout gaullistes.

JEAN-PAUL. — Je lui reprocherai ou d'être trop mou ou alors de ne pas l'être assez. J'estime qu'il a pris une position intermédiaire. Il n'agit franchement ni vis-à-vis des uns ni vis-à-vis des autres.

Un style

— Il n'y a pas d'attachement sentimental à de Gaulle dans la jeunesse ?

PLUSIEURS. — Si.

JEAN-LOUIS. — Il n'y a pas de jeunesse gaulliste, mais un certain attachement à de Gaulle.

ANDRÉ. — Le personnage a du style. On admire le style.

BRUNO. — Ça dépend qui.

— Krouchtchev va rencontrer de Gaulle. Il est certain qu'ils n'ont aucun langage commun. Ils ne peuvent donc parler que de choses très concrètes : échanges, diplomatie, etc. Mais il ne peut pas y avoir de confrontation idéologique entre eux.

BRUNO. — Ne croyez-vous pas qu'il est tout de même intéressant — ne sera-t-ce que sur le plan des puissances — qu'il puisse s'établir des relations économiques normales entre la France et l'U.R.S.S. ? Moi, je crois que c'est un facteur de paix.

— La paix, la paix... c'est très joli, mais quels hommes vivent à l'intérieur de cette paix ? Quels sont les rapports d'Etat à Etat à l'intérieur de cette paix ? Quelles sont les expériences des collectivités à l'intérieur de cette paix ?

La paix n'est pas une idéologie.

(La paix n'était pas notre premier souci. Qu'il y eût de la violence dans l'Histoire répondait à une nécessité et si « le capitalisme portait en lui la guerre comme la nuée l'orage », le communisme portait en lui toute l'espérance révolutionnaire. Si sont aujourd'hui venus les temps de la coexistence pacifique entre nations, est-ce pour que s'installe aussi la coexistence des mensonges, des inégalités et des injustices à l'intérieur même de ces nations ? Voici un aveu : j'aurais aimé qu'au moins l'un de ces garçons me dise que le mot « paix » lui hérissait le poil. Mais non...)

BRUNO. — Pour ce qui est de la paix prise en elle-même, d'accord : ce ne peut pas être une idéologie. Mais étant donné la conjoncture actuelle, les conditions dans lesquelles la disparition de la paix interviendrait entraîneraient de tels bouleversements que sa conservation devient tout de même quelque chose de constructif.

JEAN. — Bien sûr, mais j'ai peur que cela ne serve trop souvent de prétexte à l'inaction.

ANDRÉ. — Le communisme remplace le romantisme de la révolution (que le scepticisme a rendu peu efficace) par ce romantisme de la paix. Cela suppose un manque total de lucidité politique, car si l'on pose le problème sur le plan politique, — je pense à la formule d'Aron : « La paix est impossible, la guerre est improbable » — on se demande que faire.

— Ne croyez-vous pas qu'un des grands manques de l'Union Soviétique, à l'heure actuelle, c'est d'avoir une idéologie en panne et de ne proposer comme mystique qu'une mystique de paix ?

BRUNO. — Oui, il y a la paix, mais il y a aussi l'aide aux pays sous-développés et l'admission à une vie normale de millions de gens qui vivent en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud.

Après, mystère

— Il me semble que désormais vous avez une espèce de communisme « bonhomme » (ce n'est pas péjoratif), aux mots d'ordre un peu mous. Du moins en Occident. Se battre à coups de statistiques concernant la production du beurre n'arrive peut-être pas à enthousiasmer les jeunes ?

ANDRÉ. — Cela montre la faiblesse idéologique du communisme, faiblesse qui explique, je crois, l'indifférence des jeunes. S'il y avait une doctrine solide, ce serait probablement différent.

— Et l'avenir de la France, comment le voyez-vous ? Est-ce que vous pensez que la Vᵉ République va se prolonger longtemps ? Combien de Républiques voyez-vous encore ?

JEAN. — Je vois l'avenir mauvais dans l'immédiat. Après, mystère.

ANDRÉ. — Je ne vois pas l'avenir de la France, mais l'avenir du monde. Les problèmes se posent de moins en moins à l'échelle nationale. Ce n'est plus tellement une question d'avenir de la France. On est peut-être amené à réfléchir sur une échelle beaucoup plus vaste.

Quant à savoir ce qui arrivera quand de Gaulle mourra, je ne sais pas.

ETIENNE. — L'avenir de la France est fonction de l'état d'esprit dans lequel on aura laissé la France quand de Gaulle sera parti. Tant que de Gaulle continuera à faire une politique dans laquelle personne en définitive ne sait où l'on va...

(« Je vois l'avenir mauvais dans l'immédiat. Après, mystère... », *dit Jean. Point d'espérance. Point de découragement, non plus. Après de Gaulle, mystère... Notre génération voyait, dans l'avenir, des rêves ou des apocalypses. Celle-ci n'y voit rien. Certes, Bruno réussit à s'enthousiasmer pour* « l'aide aux pays sous-développés et l'admission à une vie normale de millions de gens ». *Noble idéal ! Mais qui m'empêchera de me souvenir qu'à vingt ans ça n'est pas avec de tels idéaux qu'on m'eût jeté hors de moi ? Je sais que Krouchtchev déclare :* « Mieux vaut un moineau dans la main qu'un aigle sur le toit ». *Etions-nous si fous ? — mais, à l'âge de Bruno, nous préférions l'aigle sur le toit.*

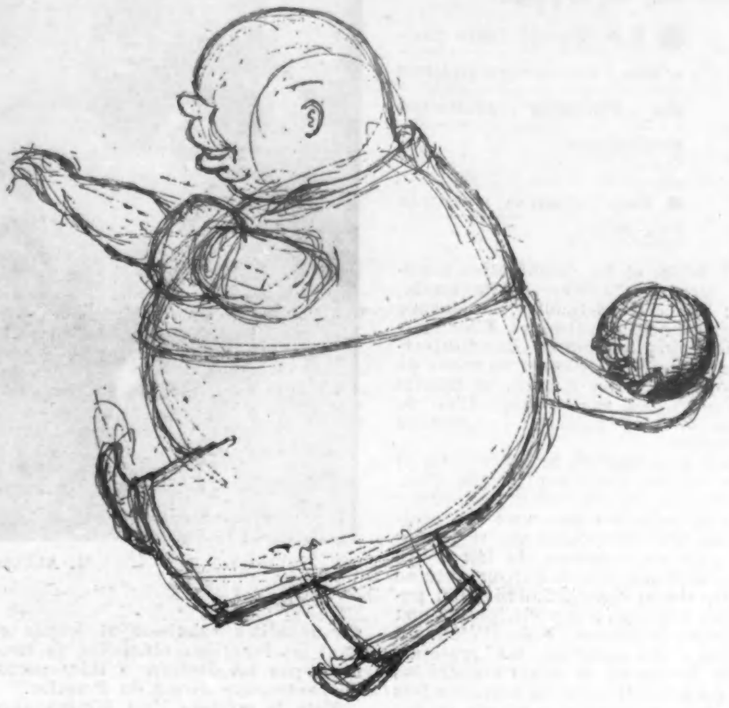
Il est vrai que, bientôt, nous nous retrouvâmes sans aigle et sans moineau. Plus vides que nos cadets qui ont au moins sur nous cet avantage de n'avoir jamais espéré et qui sont nés, en quelque sorte, aux bords mêmes où nous échouâmes après un long voyage. Cela dit, André, Jean, Etienne, Bruno, Jean-Paul, Jean-Louis, Gérard, il n'y va pas de votre faute si aujourd'hui personne ne vous montre du doigt l'aigle dont, à vingt ans, vous pourriez rêver la capture. Vos aînés l'ont tué, dont aucun n'a les mains blanches, et vous avez le droit de leur dire qu'ils ont été au moins complices des assassins.)

JEAN CAU.

TOUR DE FRANCE

par ***TIM***

EN GASCOGNE.



A MARSEILLE.

A REIMS.

A VERSAILLES.

A ROUEN.

A DIJON.

COMMUNISME

Notes sur le voyage

● *K.S. Karol vous présente l'entourage intime du Premier ministre soviétique.*

● Nina Petrovna n'est pas Eva Braun.

L'U.R.S.S. et les démocraties populaires ont célébré, cette année, avec un éclat particulier, la journée internationale des femmes. Elles marquaient ainsi le cinquantième anniversaire d'une fête instaurée au cours de la conférence des femmes socialistes à Copenhague, sur la proposition de Clara Zetkin, célèbre communiste allemande.

Mais ni à Moscou, ni à Varsovie, ni dans aucune autre capitale de l'Est, les femmes des dirigeants suprêmes ne sont apparues au cours des cérémonies officielles. Selon une règle d'or des pays communistes, le fait d'être l'épouse d'une grande personnalité ne donne aucun droit à l'admiration publique, ni même à la participation aux festivités féminines. Rien d'étonnant si Mme Krouchtchev est pratiquement inconnue de ses compatriotes qui ne l'ont vue pour la première fois que dans le film sur le voyage de K... aux Etats-Unis.

Pourtant, Nina Petrovna Krouchtcheva a largement mérité cette année une distinction pour les services rendus à son pays. Elle a fourni, par sa présence et par sa conduite, un atout majeur à Krouchtchev lors de sa confrontation difficile avec l'opinion publique américaine, au mois de septembre 1959.

Même les éditorialistes extrémistes, qui comparaient K. à Hitler, étaient obligés de reconnaître que Nina Petrovna ne ressemblait nullement à Eva Braun, ni à aucune femme de dictateur. « *L'homme qui vit avec une bonne mère de famille comme Mme K. ne peut pas être un monstre* », constatait un journal de droite américain.

Mme K. s'était imposée également grâce à sa grande vivacité d'esprit et sa constante gentillesse. Elle a su tenir une conférence de presse à Washington et a montré partout une curiosité très flatteuse pour les Américains. Elle a profité de chaque instant libre pour visiter des galeries d'art, des maisons, des blanchisseries, des magasins, et elle a même assisté à une opérette à Broadway.

Convaincus que la dame n° 1 de l'U.R.S.S. avait vu beaucoup plus de choses dans leur pays que son époux, les Américains l'ont assaillie de questions pour savoir quelle est son influence exacte auprès de Krouchtchev. C'est la seule question à laquelle Nina Petrovna a refusé de répondre. Les experts en psychologie des Etats-Unis ont conclu néanmoins que ce mutisme résultait de sa modestie, et que Mme K. représentait un élément modérateur dans l'entourage immédiat du Premier soviétique.

∴

● L'équipe personnelle de K. : un groupe de jeunes « spoutniki ».

La composition du cortège officiel qui suit régulièrement Nikita Krouchtchev dans ses voyages à l'étranger a paru d'abord incompréhensible. En dehors de sa famille et du ministre des Affaires étrangères, on y trouve un certain nombre de personnalités relativement jeunes et dont les fonctions officielles ne semblent pas les destiner à faire partie de l'entourage direct du Premier.

Mais le mystère s'est dissipé avec le temps. On sait aujourd'hui à Moscou qu'il s'agit là d'un véritable « brain-trust » (d'un « gouvernement de cuisine », disent les Américains), et que ce sont précisément ces ingénieurs, journalistes ou écrivains qui sont le plus écoutés par le président du Conseil.

(Charpentier.)

M. Alexei Adjoubei, rédacteur en chef des « Izvestia » (1).
Moins respectueux que les ministres.

(Dalmas.)

Nina Petrovna Krouchtcheva.
Mieux connue à New York qu'à Moscou.

Mikhaïl Cholokhov, le grand écrivain, semble être la principale vedette de cette équipe, mais il se trouve actuellement en Scandinavie et n'a pas pu suivre M. K. en France. En revanche, M. Vassili Emelianov, qui occupe des fonctions équivalant à celles de Haut Commissaire à l'Energie Atomique en France et qui est bien connu des scientifiques français, est au rendez-vous de Paris.

Deux autres membres du « brain-trust » : MM. Alexei Adjoubeï et Georgi Joukov, sont également des figures déjà familières du monde parisien. Le premier est à la fois le gendre de Krouchtchev et le rédacteur en chef des « Izvestia ». Nous l'avons vu récemment à l'occasion d'une émission organisée par Radio-Luxembourg. Le second, Joukov, préside le Comité pour les relations avec l'étranger après avoir été pendant plusieurs années le correspondant de la « Pravda » à Paris.

Quant à M. Pavel Satioukov, rédacteur en chef de la « Pravda », il a visité déjà plusieurs fois Londres où il a noué des relations très cordiales avec les dirigeants travaillistes.

Ce qui caractérise ces « spoutnikii personnels » — comme il les appelle — de Krouchtchev, c'est non seulement leur relative jeunesse (ils ont entre 35 et 45 ans) et la diversité de leurs spécialités, mais aussi une connaissance assez grande des pays de l'Ouest.

Ce qui nous a frappé également, au cours du voyage américain, c'est qu'ils n'ont pas, à l'égard de leur chef de file, cette attitude hautement respectueuse que l'on rencontre chez certains ministres soviétiques, et qu'ils n'hésitent pas à intervenir au cours de ses discussions avec les étrangers.

Ainsi M. Joukov a pris une part active au cours d'un débat entre M. Krouchtchev et les sénateurs américains à Washington et M. Adjoubeï est intervenu plusieurs fois au cours de la rencontre orageuse entre le premier ministre de l'U.R.S.S. et les syndicalistes des Etats-Unis, à San Francisco.

Qu'un dirigeant politique ait son équipe personnelle n'est pas un phénomène nouveau en Occident. Mais en Russie, c'est une véritable innovation. Du temps de Staline, l'accès au Kremlin se soldait aussitôt par l'attribution de titres et de postes de première importance. Ce n'était qu'ensuite que ces hautes personnalités du régime, en nombre d'ailleurs très limité, pouvaient communiquer avec l'homme n° 1.

L'existence d'une jeune équipe krouchtchevienne est donc significative de l'évolution des mœurs politiques en Russie. Elle confirme que Krouchtchev se veut très proche des représentants de la nouvelle génération formée par la deuxième guerre mondiale et l'après-guerre ; génération qui est, comme lui, à l'opposé du dogmatisme.

C'est avec eux qu'il trouve le plus facilement un langage commun. C'est par leur intermédiaire qu'il essaye de maintenir avec la réalité soviétique le contact qu'il reprochait précisément à Staline d'avoir perdu.

∴

● Une conversation avec M. Adjoubeï.

La France tient la vedette dans la presse soviétique, qui consacre tous les jours plusieurs articles aux préparatifs de la visite de Krouchtchev. Pourtant, la lecture de ces correspondances, pleines de bonnes intentions à l'égard des Français, est un peu déconcertante. On n'y trouve nulle allusion aux réserves, sinon à l'opposition ouverte, de certains milieux français concernant la tournée de Krouchtchev.

A en croire la presse soviétique, la France est unanime à se réjouir de l'arrivée du Premier ministre soviétique et tous les journaux parisiens font chorus avec « L'Humanité », qu'on cite abondamment.

Les Soviétiques ont employé déjà la même méthode avant le voyage de K. aux Etats-Unis. Mais l'expérience a prouvé qu'il s'agissait là d'une erreur de tactique. Comment la presse soviétique pouvait-elle vanter le succès des efforts de M. Krouchtchev pour « dégeler » l'opinion publique américaine après avoir affirmé que celle-ci était acquise d'avance au président du Conseil de l'U.R.S.S. ?

M. Adjoubeï, avec qui nous avons discuté longuement, à Paris, de l'absurdité de ce maquillage de la vérité, nous a donné volontiers raison. Il n'empêche que son journal reste, aujourd'hui, fidèle à la tradition établie avant le déplacement précédent de Nikita Serguievitch. Son influence, qui grandit vite, ne paraît pas encore assez grande pour bouleverser les habitudes, vieilles de dizaines d'années, du journalisme soviétique.

K.S. KAROL.

(1) A gauche, en conversation avec K.S. Karol (à droite).

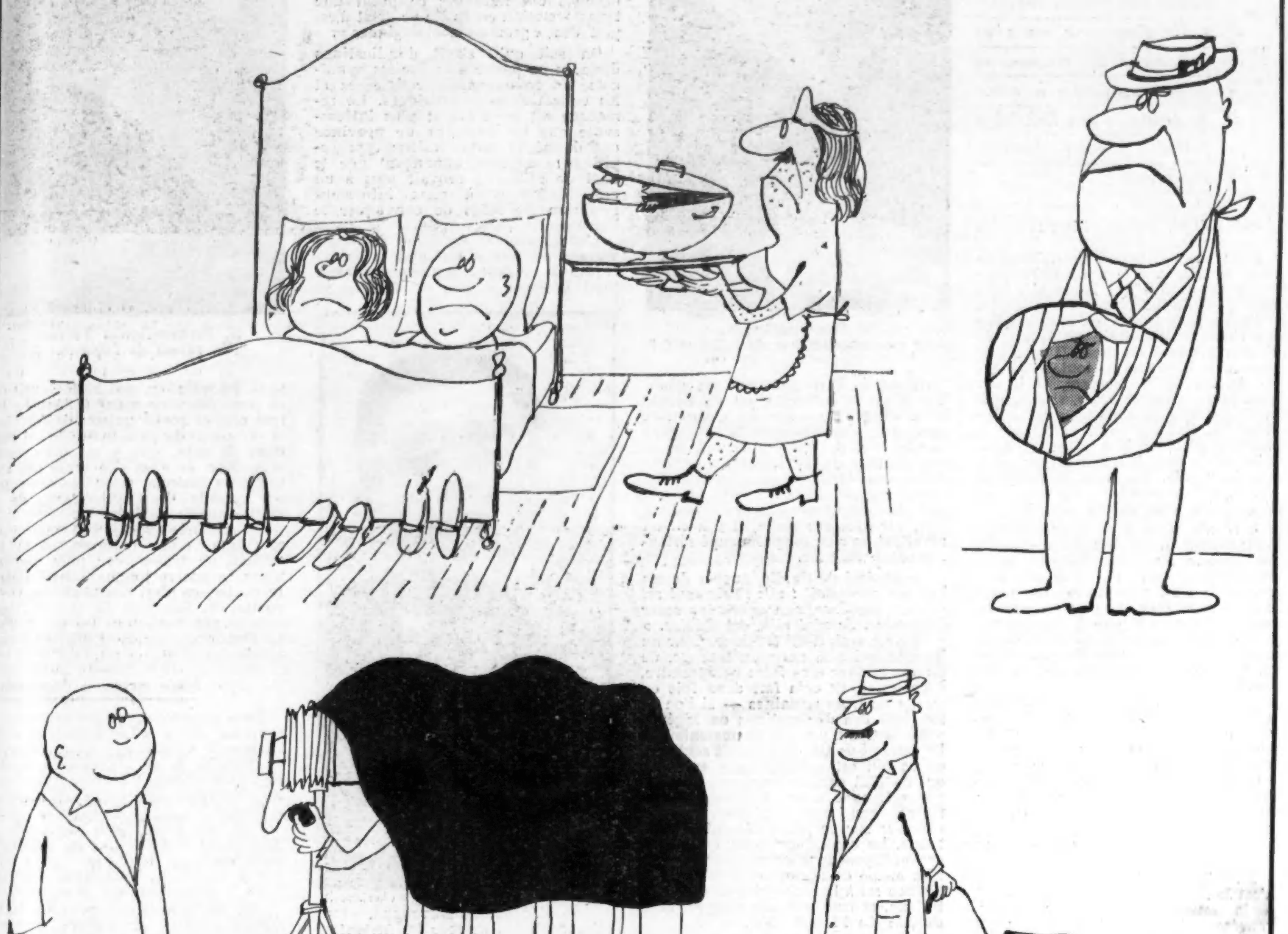
SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS
ON VOUS JUGE SUR VOTRE ELEGANCE
CHOISISSEZ UNE DRAPERIE *Jeunesse* DE LAJEUNESSE

APPARTEMENTS en CONSTRUCTION
GRAND CONFORT - PRIMÉS à 6 NF
PARIS 15e .... 175, rue de Javel
PARIS 19e .... 9 à 11, quai de la Gironde
PARIS 20e .... 283, rue des Pyrénées
SAINT-MAURICE .... 5, quai de la République
PRETS 50 % sur 10 ans
IMOFINA 30, rue de Lubeck PARIS (16e) - PAS. 89-56

LES ANGES GARDIENS AU TRAVAIL

par SINÉ

Les anges gardiens, russes et français, qui veilleront en permanence sur M. Krouchtchev pendant son séjour en France, ont reçu la consigne d'être particulièrement discrets. Il faut toute la perspicacité de Siné pour déceler leur présence.



GOUVERNEMENT

Les rapports des préfets

● *Le refus du général de Gaulle de convoquer le Parlement a déclenché contre lui une vive campagne de presse. Cette campagne reflète-t-elle l'opinion en profondeur ? En enquêtant pour répondre à cette question, Jean Daniel a fait des découvertes instructives.*

SINGULIERE semaine ! Les Français se réveilleraient-ils ?

Nous sommes trop blasés. Nous ne nous rendons pas compte de l'importance des signes qui se manifestent. Le regard, de l'extérieur, est précieux.

J'ai rencontré dans une antichambre un étranger qui était resté loin de France pendant six mois. Il venait de parcourir la presse — toute la presse — de ces jours derniers, et il m'a posé la question : « *Alors, vous croyez vraiment que la dictature est inévitable ?* ». J'ai cru qu'il parlait de la menace d'un régime ultra et militaire. Mais non. Il s'agissait du général de Gaulle. Après cette réflexion, j'ai relu la presse — toute la presse. Il est bien vrai qu'elle est édifiante.

« *Il n'y a plus ni Parlement, ni Gouvernement, ni Présidence de la République. Nous n'avons plus qu'un Président* », écrit Pierre-Henri Teitgen. « *Ce n'est plus un régime parlementaire, et c'est de plus en plus un régime césarien* », affirme André Stibio. « *Le drame du pouvoir absolu* — observe Maurice Duverger — *c'est qu'il offre une tentation de tous les instants* ». Arrêtons les citations avec la conclusion d'André Chênebenoit : « *Combien de temps peut durer l'accord du peuple et du souverain ? Un régime présidentiel qui veut se passer du contrepoids parlementaire et qui ne peut invoquer la continuité monarchique se condamne presque inévitablement à devenir une dictature* ».

Le même cri

De « L'Humanité » à « Carrefour », c'est le même cri. On a porté atteinte à la souveraineté populaire, à la représentation nationale, et la démocratie est en péril.

Qu'est-il arrivé ? Le refus, par le général de Gaulle, de convoquer le Parlement en session extraordinaire pour discuter de la crise agricole. Ce refus explique-t-il tout ? Le peuple français est-il si attaché au régime parlementaire ? Ne s'était-il pas déjà aperçu qu'il avait, lors du vote des pleins pouvoirs, selon le propos de M. Bernard Lafay, « *personnalisé l'Exécutif* » ? Les députés n'avaient-ils pas exigé, contre la Constitution, que le président de la République fût le seul garant de l'usage des pleins pouvoirs ? Le Parlement représenterait-il encore ce principe sacré dont la mise en cause blesse au plus profond l'âme populaire ? On a bien failli le croire, pendant quelques jours au moins.

On a failli le croire et ce n'était pas complètement faux. Des voix se sont élevées, politiques, professionnelles, juridiques, pour dénoncer l'arbitraire. Les agriculteurs, disait-on justement, n'ont pas exercé une pression plus forte sur le Parlement que les « lobbies » de la betterave ou de l'école libre auxquels on a cédé. Quant aux prétextes constitutionnels invoqués par le chef de l'Etat pour refuser la convocation du Parlement, nul texte du général de Gaulle n'a jamais donné lieu à une plus sévère ironie, et de la part de compétences moins discutées. Oui, sur tous ces plans, il y a eu un réveil, et on s'en est préoccupé sérieusement à l'Elysée.

(Archives.)
M. BERNARD LAFAY.
Une personnalisation de l'Exécutif ?

Le général de Gaulle, auprès de ses intimes, protestait : «*Le Parlement est là pour légiférer, non pour répercuter l'agitation. Je n'ai rien dit d'autre.* »

Si c'est vrai, il est tragique, pour un homme qui a le culte du langage, de ne pas arriver à se faire comprendre, à ce point. Et cela fait deux fois en moins de trois semaines — si l'on se souvient des déclarations en Algérie.

En fait, il n'y a pas de malentendu. Le général de Gaulle se croit seul juge de ce qui est « l'agitation » et de ce qui ne l'est pas. Le Parlement, moins par référence à une Constitution informe que par tradition, entend réserver sur ce point sa souveraineté totale. Le conflit est donc vrai — et grave. Il pose tout simplement la question même du régime et révèle que la France est à la recherche de ses institutions, et cela non pas *malgré*, mais *du fait* du 13 mai 1958.

Le « réveil » a-t-il cependant atteint les couches profondes de l'opinion ? Le ministère de l'Intérieur s'en est inquiété auprès des préfets. Dans la majorité des cas, la réponse est : non. Malgré les servitudes rédactionnelles auxquelles sont astreints par tradition les préfets envers le régime, les rapports sont significatifs. En voici la synthèse :

1° L'opinion ne rend pas responsable le général de Gaulle de la crise agricole. Dans les rares milieux où cette crise suscite un retentissement, c'est le gouvernement, non l'Elysée, que l'on incrimine. Une minorité, seule, se sert de la crise comme tremplin politique, au même titre qu'elle se sert du voyage de M. Krouchtchev.

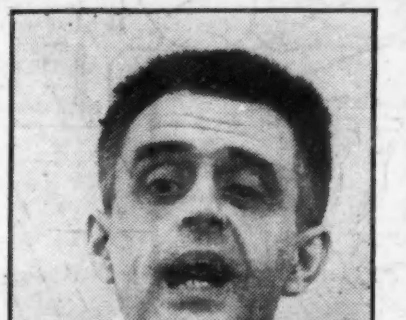
2° L'antiparlementarisme des Français n'aurait jamais été aussi grand. Il s'agit moins du souvenir — pourtant vivace encore — des méthodes de la IVe République que de l'inexistence au Parlement de « ténors » populaires et du rôle dérisoire joué par les députés dans le régime actuel. Le refus de convoquer le Parlement n'a suscité aucune émotion particulière. L'opinion publique n'a pas suivi la presse : tout s'est passé comme s'il s'était agi d'une simple *révolte de cadres*, mais de cadres sans troupes.

3° Cependant, après ces deux premières remarques (rassurantes pour l'Elysée, et pour sa perspective monarchique) survient une troisième observation plus édifiante. *Un véritable traumatisme, au contraire, a été administré à l'opinion publique française par les déclarations du général de Gaulle accréditant l'idée d'une guerre longue en Algérie.* Les observateurs officiels ont noté sur ce point une transformation complète de l'état d'esprit des « groupes sociologiques ».

On sait qu'il s'agit d'indications données en particulier par les syndicats, les communautés religieuses et les collectivités économiques. La remarque est ici d'autant plus intéressante que les journaux de province ont donné la même valeur typographique aux titres annonçant que le chef de l'Etat ne croyait plus à un cessez-le-feu et à ceux informant l'opinion du refus de convoquer le Parlement.

L'enseignement de ces trois observations est tout à fait clair : l'abdication de l'opinion publique française n'est intervenue que du fait de la complexité du problème algérien, de l'incapacité des précédents gouvernements à le résoudre, des menaces de guerre civile qu'il sécrétait, et de la promesse réitérée du général de Gaulle de lui apporter une solution. Rien n'existe en dehors de cela. De Gaulle, c'était la paix en Algérie. Si c'est la guerre, et la guerre longue, alors, comme déclare un syndicaliste de la C. F. T. C., « *nous reprenons nos billes* ». Je l'ai dit à un haut fonctionnaire qui a commenté, amer :

« *Oui, le général de Gaulle est maintenant dépassé par l'espoir qu'il a lui-même suscité. Car c'est lui, et lui seul, qui l'a suscité. Où en était l'opinion publique le 13 Mai? Où en étaient les possibilités de rétablir la paix ? De Gaulle a créé de toutes pièces cette mystique de paix alors que le peuple français supportait la guerre dans la somnolence ; il l'a créée parce qu'il était sûr de réussir. C'était compter sans le F. L. N.* » (j'arrête ici le refrain connu sur les « méchants rebelles »).



(Archives.)
M. MAURICE DUVERGER.
Une tentation de tous les instants ?

On discutera longtemps de savoir si M. Pflimlin, en mai 1958, aurait été ou non obligé de céder à l'Armée. En tout cas, et quelle qu'en soit l'origine, la mystique de paix existe bel et bien dans le pays, elle y est maintenant enracinée, et c'est elle seule qui amplifie ou atténue, selon les semaines, les conflits de l'agriculture, de la laïcité ou du Parlement.

(Agip.)
M. PIERRE-HENRI TEITGEN.
Un réveil de l'opinion ?

On retrouve exactement cette même mystique, mais inversée, dans les milieux de droite ; car, pour ces derniers, la guerre longue, sans l'Algérie française, ce n'est pas la guerre victorieuse. M. Soustelle l'a dit. A Alger, cela se proclame tous les jours. Dans les états-majors, cela se démontre avec passion.

Une nuance éloquente

Dans un article que l'on trouve avec surprise dans « Le Populaire » du 21 mars, la question est ainsi résumée : « *Depuis le 16 septembre, le chef de l'Etat a réussi à s'isoler totalement. Sa politique algérienne d'autodétermination l'a brouillé avec la droite. On a cru qu'il allait conquérir la gauche, et la gauche ne lui aurait pas marchandé son appui pour faire enfin sortir la France du guêpier algérien. Mais le désaccord sur le cessez-le-feu et, maintenant, le conflit avec le Parlement rejettent la gauche dans une totale opposition, et les hommes de gauche peuvent dire, paraphrasant M. Ferhat Abbas, que le régime ne leur laisse pas d'autre issue.* »

On a bien lu : M. Claude Fuzier a bien écrit : « *paraphrasant M. Ferhat Abbas* ». Jamais les socialistes (S. F. I. O.) n'étaient allés jusque-là. C'est qu'il s'agit bien d'une pression populaire. La séance du Conseil municipal l'a montré, au cours de laquelle socialistes et communistes ont fait front, ensemble, contre les partisans des émeutiers d'Alger. M. Guy Mollet a osé écrire : « *Plus une erreur à commettre, mon général* » (1). Il est vrai que, si certains socialistes estiment avoir été mis dans une fâcheuse posture par le général de Gaulle, M. Guy Mollet, lui, se croit tout simplement « déshonoré » si la paix n'intervient pas cette année. Telle est la situation.

Est-ce là tout ? Il y manque encore l'essentiel. Tandis, en effet, que s'étend le désarroi politique en métropole, les

(1) En fait, il n'a pas vraiment osé ; il a écrit subtilement : « Plus une erreur à permettre, mon général ! ». Eloquente nuance...

• LE SOCIALISME ET LA PROPRIÉTÉ
• PARTI ET MASSES EN HONGRIE
• COHABITATION OU COEXISTENCE
• LA « DOCTRINE SOCIALE » DE L'ÉGLISE

dans le numéro de MARS de
LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE
Revue de théorie et d'information des partis communistes et ouvriers
Le numéro : 2 NF - Timbres-poste ou mandat à :
SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATION
9, boulevard des Italiens - PARIS (2e) - C.C.P. Paris 8.449.47

Si vous désirez une détente totale en Europe dans une nature intacte passez vos vacances en
YOUGOSLAVIE
Côte dalmate ensoleillée et parsemée d'îles, lacs, rivières montagnes, folklore unique, contrastes étonnants.
Jusqu'à fin mai réduction de 40 %, et en juin 20 % dans les hôtels confortables.
Prime de 33, 33 % sur le cours des changes.
Renseignements : A votre Agence de Voyage ou à L'OFFICE DE TOURISME YOUGOSLAVE 3, rue de la Chaussée d'Antin PARIS 9e Tél. : Pro. 14-34
Documentation complète et détaillée contre 0,80 NF en timbres-poste.

(Dessin de Tim)

Bébé aime charrier.

conjurés — à quelques hommes près, les mêmes — observent et guettent le moment propice. Voici la directive n° 10 du groupe « Armée-Nation » :

« L'Armée doit savoir, elle doit comprendre que, plus son intervention sera tardive, plus celle-ci sera sanglante et dangereuse. Préparez-vous. Organisez-vous. Etendez vos réseaux. Surpris deux fois par les événements, vous n'auriez pas d'excuse de l'être à l'heure de la dernière chance. »

Quelle est cette dernière chance ? C'est, dit le texte n° 10, celle offerte par l'accumulation des échecs du général de Gaulle sur tous les plans. Nous sommes *« en situation révolutionnaire »*, la logique veut que les extrêmes se fortifient, donc *« les deux pôles de la prochaine crise seront le pôle Armée-Nation et le pôle communiste : il s'est déjà trouvé des paysans pour crier « Vive Massu ! » et des militants socialistes pour souhaiter une démocratie populaire »*. Dans cette perspective de croisade, les activistes de l'Armée trouvent toutes les légitimités. Quelle est l'audience d'Armée-Nation ? Elle est fonction directe des déceptions provoquées par le chef de l'Etat, et du désarroi métropolitain. En ce moment, elle est considérable.

Et maintenant — maintenant seulement, pour une fois — il est temps de revenir à l'Elysée. Que va-t-on faire ? Les conflits de surface vont naturellement recevoir une solution de compromis. Le général aime céder lorsqu'il croit avoir vaincu. Avant son départ pour les Etats-Unis, c'est-à-dire avant le 19 avril, il fera convoquer le Parlement par M. Michel Debré, en précisant que les projets agricoles ayant été mis au point, la session extraordinaire ne sera pas, cette fois, inutile.

L'idée de la guerre longue

D'ici là, il compte que le voyage de M. Krouchtchev et les perspectives de conférence au sommet détourneront les esprits d'une agitation précipitée, quitte à reprendre en main une situation provoquée par une crise qu'il serait seul capable de résoudre.

Réserve-t-il une surprise sur l'Algérie ? Cela n'est pas complètement exclu, encore qu'on soit bien « lassé de l'espérance ». Mais c'est un fait que des informations parviennent de toutes parts, confirmant le maintien de contacts officieux, la proposition d'une entrevue secrète sans préalable, etc. Je dirai que, de toute façon, il n'est pas sain d'y croire. Il faut souhaiter le succès de telles entreprises en faisant exactement comme si elles devaient échouer. D'abord, parce que les chances de réussite sont minces ; ensuite, parce que si la réussite survenait dans le contexte actuel, elle déchaînerait de telles forces *non jugulées* qu'elle serait aussitôt sabotée, sans être soutenue par aucun mouvement organisé. Le général de Gaulle n'organise jamais les moyens de sa réussite : il ne compte que sur lui. Dans le cas présent, pour mener à bien des pourparlers de paix, n'importe quel chef de gouvernement a besoin d'une mobilisation populaire spectaculaire. Le général s'est refusé, après le 24 janvier, à cette mobilisation.

Celle-ci est-elle possible sans lui ? Oui : c'est la leçon de la dernière semaine. Mais seulement à la condition que l'on renonce, sentimentalement, à lui ; que l'on ne s'en remette plus au général de Gaulle du soin de faire la paix. *C'est l'idée de la guerre longue qui a remobilisé l'opinion.*

C'est pourquoi il faut s'aviser qu'il n'est plus sain d'attendre passivement une paix providentielle. Il vaut mieux s'organiser pour l'imposer ou, si elle s'annonce, pour la soutenir.

JEAN DANIEL.

PLAN SAUVY

LE DISPOSITIF PROTECTEUR

● Le professeur Alfred Sauvy poursuit cette semaine l'exposé de son « plan économique progressiste » qui comprendra au total 13 chapitres. Ce plan, sur lequel une dizaine de personnalités seront appelées à formuler critiques et suggestions, doit servir de base à une discussion constructive sur nos problèmes d'avenir.

DENONCER le retard de la machine sociale sur la technique ne fait pas avancer la solution et risque même de l'ajourner dans un agréable verbalisme. L'essentiel est de trouver le moyen de réaliser d'importantes transformations.

Sur la manœuvre à exécuter (planification, changements du statut de la propriété, etc.) qui fera l'objet du prochain article et des suivants, des divergences se présenteront fatalement. *Mais elles seront sans objet, futiles, si la manœuvre elle-même n'est pas protégée, pendant une période suffisante, par un dispositif de couverture.* Condition préalable absolue.

LA plupart des politiques progressistes supposent le problème résolu : possibilité de légiférer à sa guise. A court terme, au lieu de toucher les causes profondes, elles ne visent que les résultats : relever les salaires, les retraites, etc., changer les tarifs postaux, freiner la hausse des prix, taxer les loyers, aider les faibles, etc. Intentions excellentes, mais échec certain, *si l'on ne touche pas au mécanisme,* car il revient, comme un ressort, à son état premier.

La médecine symptomatique ne peut donner de résultats durables. Mettre de la pommade sur des boutons peut apporter un soulagement passager. Mieux vaudrait surveiller l'alimentation.

Le drame est de voir l'impatience sociale servir indéfiniment le conservatisme, à moins de tourner à la révolution destructrice, ce qui est une autre affaire. *Il faut aller à l'opposé des idées, des méthodes, que suggère fatalement cette impatience,* aussi justifiée que mauvaise conseillère.

QU'ELLE prenne le nom de budget, de stabilité des prix, de rentabilité, etc., la servitude financière est d'autant plus mal tolérée qu'elle joue ou est censé jouer en faveur des intérêts en place. Je ne connais guère de doctrine économique de gauche qui ne secoue ce joug financier et n'entende s'en libérer immédiatement.

Réflexe compréhensible, mais malentendu fondamental, qui détruit la plus solide, la plus généreuse idée de progrès.

Mépriser la finance et la considérer comme périmée est la meilleure façon de tomber — et assez vite — sous le joug des financiers. De nombreux exemples l'ont prouvé en divers pays.

Il ne s'agit pas, notons-le bien, d'équilibre budgétaire, ni de stabilité absolue. Ce sont là des facteurs médiats et relatifs. Le déficit budgétaire compte plus par l'orientation de ses dépenses et par la couverture de ses recettes que par son volume. *Le facteur clef, ce sont les finances extérieures, les comptes avec l'étranger.* S'ils se détériorent, il n'y a pas d'indépendance, donc pas de politique progressiste.

LES doctrines de la sous-consommation, depuis Law et Sismondi, s'appuient toutes sur des faits visibles patents, mais oublient malheureusement le discret. Dans le dispositif capitaliste actuel, l'accroissement systématique de la demande donne des résultats bien connus :

Dans une première phase, un mieux-être résulte du desserrement financier et du progrès de l'activité. C'est la période rose.

Puis, le marché intérieur devenant plus facile, *sans que pour autant les poches de chômage ou de sous-emploi aient disparu,* les exportateurs se détournent un peu de la lutte extérieure au couteau. D'autre part, la demande n'est pleinement satisfaite que par de discrets achats à l'étranger. La nation consomme plus qu'elle ne produit. C'est la période bleue.

Les avertissements de la vigie, je veux dire du préposé aux finances extérieures, n'étant pas entendus, viennent ensuite la pénurie de devises, la peur de manquer dans trois mois de coton, de laine, de cuivre, de pétrole, de café, etc., d'arrêter les usines, de rationner l'essence, etc. Ce processus, qui s'est déroulé de façon presque monotone en Suède, au Danemark, en Hollande, en Angleterre, etc., et naturellement en France, est accéléré par la spéculation, qui amplifie une pénurie de devises, modeste au départ. Le dénouement, nous le connaissons bien : est-ce la période noire, le rationnement, etc. ? Non, c'est l'envoi de M. X. à Canossa-Washington (il y a toujours un excellent X., bien en cour), les crédits extérieurs dits « sans condition » (mais conditionnés tout de même), la réduction des investissements, les mesures antisociales, le ralentissement de la production, etc.

Les pays ont, en général, la pudeur, dans de telles circonstances, de changer de gouvernement.

Opposer Herriot à Poincaré, Blum à Paul Reynaud, Ramadier à Pinay, est un peu vain. Regardez le cycle entier, vous verrez combien il est « logique, raisonnable », ou, plus exactement, conforme à la logique, à la raison du système.

Eh bien ! j'affirme, en pesant tous les risques, *l'échec de toute mesure progressiste, si l'état d'esprit actuel de facilité persiste.*

Maudire le mur d'argent sans le combattre efficacement ? Mieux vaut rester en l'état actuel ; les communistes ont alors raison : détruisons tout ou contentons-nous des maigres satisfactions qu'apporte la revendication continue.

Il ne s'agit pas de nuances, de modération, de compromis ; il s'agit, au lieu de se réfugier dans l'incantation, *d'utiliser à son profit toutes les forces, même contraires, et surtout les forces contraires.*

Le constructeur d'un barrage ne maudit pas les lois de la pesanteur et de l'hydraulique ; il leur obéit servilement *et, par là, leur commande.* Au lieu d'attendre le dénouement et de maudire les financiers, que faut-il faire ?

UNE fois stimulée (et rien n'est plus facile, ni plus tentant), la demande déborde sur certains points, bien avant que l'offre se refuse sur d'autres. C'est ce qu'ont ignoré Keynes et toute sa suite. En 1944, dans la plus noire misère, s'offraient encore, dans les étalages, des produits non rationnés. C'est pourquoi, avant que le dispositif général soit profondément transformé, que la sécrétion de richesses vienne largement boire le papier, il faut avoir le courage de contenir la demande dans une mesure suffisante *pour rester indépendant.*

Une fois au pouvoir, la majorité progressiste devra faire preuve d'une discipline fervente, inspirée par l'idée que, *cette fois, elle va jouer à son profit.* Sans cette crispation héroïque, elle est perdue. Certes, si les revendications se déclenchent en chaîne, les feuilles conservatrices ne manqueront pas de protester contre « le désordre » et « la gestion insensée », mais le défenseur clairvoyant de la propriété se réjouira de voir ses adversaires tomber dans le filet, à peu près comme Hannibal à la Trébie entendait, sous le pont, « le piétinement sourd des légions en marche ».

Reste l'opposition spéculative, la muraille d'argent humaine ; peut-on l'éviter par d'autres moyens que la bataille sanglante de rues ? Oui.

Le capitaliste cherche avant tout son intérêt. Sous Laval, en 1935, il a vendu ses francs contre dollars, non certes par inimitié politique, mais parce que la déflation absurde menait à une forte dévaluation du franc. Il a rapatrié ensuite sous Léon Blum, après la dévaluation en octobre 1936. Et s'il a exporté à nouveau dans la suite, c'est que les contresens techniques de la politique suivie lui ont fait prévoir une nouvelle dévaluation. Ce n'est peut-être pas très édifiant, mais c'est ainsi. Si la monnaie est forte, gagée sur une volonté tenace, M. Bourgeois gardera ses francs, parce que c'est pour lui la solution la plus commode.

Non seulement l'équilibre de la balance extérieure doit être assuré, mais loin d'être présenté comme une nécessité honteuse, avec des excuses, il doit être recherché *avec force et ostentation.*

RENVERSONS l'image : la manœuvre à accomplir pour transformer le système a besoin d'un *dispositif de couverture. Sinon, elle n'a pas le temps de se faire.* Que de plans stratégiques excellents, conçus par les meilleurs professeurs des écoles de guerre, ont échoué simplement parce que le plan ennemi, beaucoup plus fruste, s'est déroulé plus vite !

« Tu n'a pas la patience d'attendre que je pare ! » disait l'escrimeur Jourdain.

Les théories économiques les plus diverses offrent d'étranges points communs. Guidés par une logique fort sûre, les raisonnements conduisent à une conclusion (pas la même) indiscutable, *mais oublient toujours le grand silencieux, le facteur Temps.* En l'espèce, même lorsque l'offre paraît élastique, le déroulement rencontre diverses inerties et prend du temps. La demande, elle, va plus vite.

NE peut-on proposer un autre protecteur que la vertu ? Oui ; le contrôle serré des changes, des prix intérieurs, l'éclusage des marchandises à travers les frontières, les traités de commerce bilatéraux peuvent colmater de fortes différences de pression. Il y a des précédents : l'Allemagne de Schacht, à la rigueur l'Angleterre d'Attlee. Cette méthode, plus efficace assurément, plus indépendante même, n'est pas de tout repos. Tout d'abord, il faut aller très loin dans la contrainte. En Pologne, en Yougoslavie, ailleurs aussi, sévit durement la pénurie de devises, avec des pertes économiques, par distorsion dans le plan.

L'adoption de la méthode en France substituerait au marché commun, au libre-échange, etc., un isolement redoutable que ne compenserait que bien partiellement une ouverture vers les pays de l'Est. Nous baignons dans un milieu géographique et politique que l'incantation ne fait pas disparaître. *S'en affranchir exigerait des disciplines bien plus sévères encore que celles que je propose.* Or, les Français acceptent moins encore les contraintes économiques que les financières : s'ils se résignent à celles-ci, par une vieille habitude, ils se cabrent devant les autres. Jours sans viande, dimanches sans essence, etc., donneraient le signal de l'échec et précipiteraient le retour au Pinay de l'époque.

Une grande réussite sociale en France aurait au contraire son contrecoup dans les autres pays d'Europe.

NOUS n'indiquons ici que de grandes lignes ; l'amélioration ou le maintient du commerce extérieur doit se rechercher aussi par des mesures techniques, par des efforts localisés, et surtout par l'amélioration de l'appareil productif, la recherche scientifique, etc., mais *le souci premier est de ne pas être étranglé.* Le champ est alors ouvert à la manœuvre.

ALFRED SAUVY.

(Copyright réservé.)

Prochain article :

LA SOUPE SANS LE COLLIER
(Le plan général de production de richesses.)

Vous serez toujours mieux servis au :

Photo-Radio-Club

★ L'accueil est plus sympathique
★ Les spécialistes plus compétents
★ Les remises plus fortes (20 à 25 %)

Photo-Radio-Club

6, boulevard de Sébastopol - PARIS (IVe)
Métro : Châtelet

Ouvert de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures
FERME DIMANCHE ET LUNDI

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

HISTOIRE D'AMOUR EN U.R.S.S.
(pp. IV, V, VI).

L'ART D'APPRIVOISER LES CHEVEUX *(page II)*

(Dambier.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Rencontré*** une jeune femme pleine de goût et ingénieuse. Pleine de goût, parce qu'elle peint elle-même, à la main, de ravissants foulards sur soie naturelle composés dans des impressions tachistes à base de marron-vert, noir-vert, rouge-noir et bleu-vert. Ingénieuse, parce qu'elle a eu l'idée de leur faire subir un traitement aux silicones qui les rend imperméables. Le résultat : une solution au problème du couvre-chef pour jour de pluie plus élégante, mais également plus chère, que l'universel petit accordéon en plastique transparent. Le foulard 90×90 : 38 NF. (En exclusivité pour Madame Express chez Jean Véral, 16, avenue de l'Opéra.)

● ***Oxygéné*** ses poumons de citadine, en essayant successivement :

● Pour 1 NF : la « station-service air pur ». Deux minutes dans une petite cabine, style cabine téléphonique. Une pièce glissée dans la fente appropriée libère un masque de plastique qui diffuse un air suroxygéné agréablement parfumé à l'essence balsamique. Un inconvénient : le « patient » est debout, livré aux regards curieux, voire ironiques, des passants, ce qui ne facilite pas la relaxation. (Drugstore Publicis, 155, Champs-Elysées.)

● Pour 6 NF (ou 50 NF les 10) : la « petite séance » d'oxygéno-relaxation qui comporte : un quart d'heure d'oxygénation, 10 minutes de repos. (A la station-relax du Louvre, sur rendez-vous, LOU 59-40, poste 284.)

Pour ces deux expériences, et toutes proportions gardées, le résultat a été positif : respiration facilitée, sensation de bien-être, rose aux joues...

● ***Acheté*** en Suisse (et contre 2,50 NF environ) une brosse à chaussures agréable à l'œil et... au toucher. Le fabricant a eu la bonne idée de remplacer les « soies » par des brins de laine multicolores. Résultat : un instrument facile à manier et plein de... douceur envers les cuirs fragiles.

Avis aux fabricants français.

● ***Lutté*** pour ne pas faire trop de folies dans les deux expositions présentées cette semaine par les grands magasins : « La fleur de la production italienne » aux Galeries Lafayette et « Printemps tricolore » au Printemps. Patriotiques ou italiens, les objets sélectionnés répondent à un même souci de gaieté dans les coloris et de modernisme dans les formes. Pour celles qui en ont le temps, c'est une façon très amusante de passer une heure. Mme Express a été particulièrement tentée par :

● De gros gobelets de table bleu-roi, rouge vif et blanc, charmants pour la campagne : 2,20 N.F. (Printemps).

● Des cintres capitonnés et cloutés en matière plastique. Noirs, rouges, blancs, etc., ravissants pour un vestiaire apparent : 6,50 N.F. (Printemps).

● Des chapeaux style masculin en ciré noir : 13,90 N.F. (Printemps).

● Des pantalons d'homme en velours côtelé très étroits et sans revers. Noir, bleu foncé, rouge : 59 N.F. (Printemps).

● Des chandails d'enfants fully fashioned en laine très fine. Le six ans : 19,50 N.F. (Galeries).

● Des chaises paillées extrêmement élégantes de lignes et pouvant parfaitement servir de sièges de salle à manger. Bois clair ou acajou : 27 N.F. et 31 N.F. (Galeries).

● Une robe chemisier en soie naturelle. Corsage entièrement en petits plis et jupe large. Ravissants coloris pastels : 175 N.F. (Galeries).

● ***Appris*** qu'une salle de spectacle est désormais réservée aux enfants. Ils pourront y voir des films spécialement sélectionnés à leur intention par une commission composée d'éducateurs, de parents et de cinéastes. Premier programme : Festival Walt Disney. Les organisateurs prévoient ensuite la projection d'un film soviétique, interprété par des enfants : « Les Nouvelles Aventures du chat botté ». Durée de la séance : 1 h 30 environ. (Tous les jeudis, dimanches et jours de vacances à 14 h 30, Studio des Champs-Elysées, 15, avenue Montaigne. Prix des places : 2,50 NF.)

D. S. M.

Le spécialiste du siège confortable, présente son « Relaxe 3 positions » sans mécanique, fauteuil de grand confort et tout repos, fonctionnant d'une simple pression du dos

Documentation gratuite : Boîte postale 163-11, Paris (XIe)

Pile : Flanelle foncée.

Face : flanelle claire.

Les tissus se superposent.

FINIE LA CORVEE DE SECHOIR

LE DITEDIS Z-67

séchoir révolutionnaire

en service chez tous les bons coiffeurs

★ sèche en 12 minutes de moyenne ;

★ assure un confort inégalé (température ultra-douce.)

Si votre coiffeur ne possède pas encore de Z-67, découpez cette annonce qui lui donne droit à une démonstration gratuite

le jour de votre choix

Ainsi, vous pourrez avec lui juger des extraordinaires qualités du Z-67

Téléphonez pour rendez-vous à DITEDIS, 30, rue Montpensier - PARIS RIChelieu 48-95

BEAUTÉ

« Ils » sont épouvantables

● *Pourquoi les cheveux ont-ils le « mal du siècle » ?*

« J*E ne sais pas ce qu' « ils » ont, mais « ils » sont épouvantables en ce moment »...*

La plupart des femmes traversent des crises de désespoir « capillaire » : leurs cheveux sont trop secs (ou trop gras), ils sont cassants ou... fourchus.

Le phénomène est donc incontestable : les cheveux, comme les poètes romantiques, connaissent actuellement un « mal du siècle ». Quels sont les responsables ? L'air qu'ils respirent, les épreuves que la mode leur fait subir, ou l'état général de leur propriétaire ?

Pour étayer ou rejeter chacune de ces hypothèses, Madame Express a interrogé des spécialistes. Voici ce qu'elle a appris.

Si l'on disait aujourd'hui aux femmes : « Conservez vos cheveux dans leur état nature », c'est-à-dire : « Ne les teignez pas, ne les décolorez pas, ne les permanentez pas », elles seraient aussi handicapées, plus peut-être, que si elles ne devaient plus se maquiller.

Aujourd'hui plus qu'hier

Chaque année, les coiffeurs effectuent en France vingt-six millions de « services coloration ». Il y a dix ans, ils en effectuaient cinq fois moins et les femmes qui se faisaient « teindre » le faisaient alors presque uniquement pour dissimuler des cheveux blancs (75 %).

En 1960, on ne se teint plus, on se « colore » et de cinq manières différentes (rinçages, reflets, shampooings colorants, teinture proprement dite). Les « métamorphoses » de la chevelure sont entrées dans les mœurs, il n'est plus question de les stopper. La seule solution est de les « apprivoiser », c'est-à-dire d'en connaître les effets et de les compenser.

● « Les colorations » : jusqu'en 1951, on utilisait pour les teintures le paraphénylène diamine, qui a été interdit en raison de ses propriétés allergissantes. Seul le partoluylène diamine est maintenant autorisé, alors qu'il possède, en fait, les mêmes propriétés allergissan-

J. Voquin.

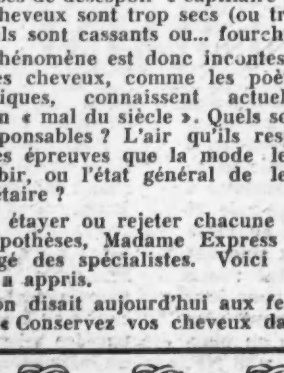
La beauté est une promesse de bonheur...

...et quel bonheur pour ce nouveau printemps d'être à l'image des beaux jours, « en beauté ».

Non pas cette beauté artificielle que l'on se refait grâce au maquillage et qui ne « tient » pas à la vérité de la lumière d'un jeune soleil, mais celle que le printemps exige, la beauté naturelle, la seule durable, qui rayonne de l'« intérieur ». C'est cette vraie beauté que GAYELORD HAUSER apporte maintenant avec la SUPER LEVURE ! Son secret est de rendre toute leur santé et toute leur vitalité aux milliards de cellules de l'organisme, en leur apportant sous forme concentrée tous les éléments qui leur manquent. Agissant par l'intérieur, ce merveilleux aliment de complément opère une véritable rénovation physique du corps tout entier : une cuillerée ou quelques comprimés de SUPER LEVURE GAYELORD HAUSER à chaque repas et bientôt le teint devient plus transparent, plus pur, les cheveux plus vivants, plus brillants, les chairs plus fermes, tandis que la taille perd ses kilos superflus.

La SUPER LEVURE n'est pas un médicament ni un produit chimique, mais un aliment exclusivement naturel, aussi naturel que nos légumes ou nos fruits de tous les jours.

Vente en pharmacie et maisons de régime : 3,10 NF en poudre, 3,85 NF en comprimés. Documentation et renseignements gratuits au CENTRE GAYELORD HAUSER, 4, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS (8e). Tél. : ANJ. 65-71.



La nouvelle poudre de Charles of the Ritz

C'est la poudre rêvée pour les teints délicats prédisposés à la sécheresse.

Elle possède le pouvoir inédit de conserver à l'épiderme l'hydratation qui lui est indispensable.

D'une exquise finesse, elle adhère délicatement tout en laissant la peau respirer sans jamais obstruer les pores ni accentuer les rides fines.

Six nuances raffinées, toutes lumineuses, permettront un maquillage à la fois harmonieux et personnel.

FACE : CHINÉ GRIS ET GRÈGE, PILE : GRÈGE UNI.
Les femmes hésitent.

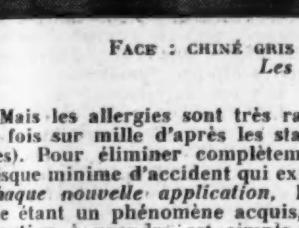
tes. Mais les allergies sont très rares (une fois sur mille d'après les statistiques). Pour éliminer complètement ce risque minime d'accident qui existe à *chaque nouvelle application*, l'allergie étant un phénomène acquis, la précaution à prendre est simple : il suffit de faire une « touche d'essai » avant toute coloration. Cette précaution prise, l'opération est sans danger.

● LES DÉCOLORATIONS : à base d'oxygène, elles sont tout à fait inoffensives lorsqu'elles sont bien pratiquées. Elles peuvent seulement finir par provoquer une sécheresse du cheveu, qui n'est d'ailleurs pas une vraie « sécheresse » (le cuir chevelu n'est pas modifié), mais une « sensibilisation » du cheveu, facile à traiter.

● LES PERMANENTES : la permanente « chaude » a vécu, et la « froide » a été perfectionnée pour devenir « tiède ». Le liquide réducteur (à base d'acide thiodicolique) est tout à fait sans danger si le dosage et le temps d'application sont correctement calculés. Le cheveu ne se « casse » que s'il a été trop serré sur le bigoudi. Seul le coiffeur est responsable. Il existe d'ailleurs maintenant des dynamomètres permettant de mesurer le coefficient de rupture du cheveu. Dans le cas de cheveux préalablement décolorés, par exemple, il est souvent nécessaire d'appliquer une crème traitante sur la pointe avant d'employer le liquide de permanente. De toute façon, celui-ci doit être moins fort et moins abondant que pour un cheveu normal. En effet, décoloré, le cheveu devient poreux et absorbe davantage de produit. Après application de la crème traitante, on peut constater au dynamomètre que le cheveu se casse moins facilement.

● LE « CRÊPAGE » : « crêper » un cheveu, c'est le coiffer non pas « à rebrousse-poil », mais « à rebrousse-écaille ». La cuticule ressemble en effet à des écailles de poisson et on la « décolle » par le crêpage, ce qui est évidemment très mauvais pour la solidité du cheveu, surtout lorsque l'opérateur est inexpérimenté. Pour ne pas abîmer le cheveu, le crêpage doit être fait le plus près possible de la racine, en évitant de « travailler les pointes ».

COIFFURES 1960



Renouveler la ligne, la coupe et les coloris, c'est assurer à votre personnalité une nouvelle beauté.
MICHEL KAZAN
présente sa collection de coiffures « ligne croissant »
Prix accessibles à toute femme soucieuse de son élégance
3, place du Théâtre-Français, PARIS
OPE. 44-44

Des cheveux et des hommes

Mais tous ces « modelages et coloriages » du cheveu influencent finalement très peu sa santé. Ici, tout se passe au niveau de la papille : c'est sur la vie de la papille qu'il faut veiller. Or, elle dépend de phénomènes : hormonaux, nerveux, circulatoire.

Ce qu'on appelle « l'état général » de l'individu a donc une répercussion directe sur l'état de sa chevelure.

Le rythme de vie et la nutrition interviennent. Le psychisme aussi (dans le cas de pelades, par exemple, le spasme des capillaires, qui provoque, au niveau de la papille, l'asphyxie du cheveu, est entretenu nerveusement).

Enfin, les maladies infectieuses (chroniques ou aiguës), de même que les chocs psychiques ou moraux, peuvent avoir des répercussions « à retardement » et provoquer, 60 à 90 jours plus tard, des chutes massives, toujours suivies d'ailleurs de repousse.

D'autre part, nous faisons « chevelure neuve » régulièrement (tous les trois ans pour le dessus de la tête et tous les cinq ans pour le tour).

Il est donc normal de perdre quelques cheveux chaque jour et d'en perdre... davantage quand le soleil brille.

Si le vent souffle, en revanche, votre chevelure se desséchera. Quant à l'humidité, elle n'a aucune influence sur la « qualité » du cheveu... quelles que soient les apparences. Elle n'est nuisible qu'à la bonne tenue des mises en plis !

Enfin, la poussière a, sur la chevelure, des effets on ne peut plus dénués d'originalité : elle la salit tout simplement, recouvrant le cuir chevelu d'une couche plus ou moins épaisse (qui forme pâte sur le sébum) et rendant le cheveu « terne ».

Si vous ne pouvez ni changer de climat, ni modifier votre rythme de vie, vous pouvez, en revanche, éviter les « fautes » qui aggraveront les troubles de votre cuir chevelu au lieu de les faire disparaître.

A ne pas faire

● SI VOUS AVEZ LES CHEVEUX GRAS : se brosser « énergiquement », sous prétexte de les « dégraisser » et de « chasser les pellicules ». Les coups de brosse répétés activent la sécrétion des glandes sébacées et augmente donc la sébhorrée ;

— les laver dès qu'ils sont « gras », c'est-à-dire tous les trois ou quatre jours, et employer des shampooings détergents ou des lotions « dégraissantes ». Le processus de la sécrétion sébacée obéit à la mécanique des fluides : la glande n'arrête de sécréter que lorsqu'elle a « fait le plein », c'est-à-dire atteint le niveau de sécrétion qui lui est propre. Plus on dégraisse le cuir chevelu, plus on incite la glande à sécréter et l'on aggrave ainsi le processus.

● SI VOUS AVEZ LES CHEVEUX SECS : les brillantiner. Cela ne change rien à la sécheresse du cuir chevelu, mais peut occasionner d'une part des eczémas du visage (et particulièrement des paupières) ; d'autre part, une recrudescence de « points noirs » chez ceux qui y sont sujets. Il vaut mieux utiliser un produit « adoucissant » sur les cheveux mouillés au moment de la mise en plis ;

— les « frictionner » à l'alcool (même si la lotion ne titre que 70° ou 80°). Ce qui aurait pour résultat d'aggraver fortement la sécheresse.

● QUELLE QUE SOIT VOTRE NATURE DE CHEVEUX, ÉVITEZ : de couper ou « brûler » les cheveux pour leur « donner de la vigueur ». Le cheveu est une matière inerte et tous les effilages, coupes ou brûlages qu'on peut lui faire subir sont sans effet sur sa croissance ou sa vigueur.

— d'utiliser des eaux de Cologne parfumées. Elles occasionnent parfois des pigmentations du visage ;

— de tirer trop fortement le cheveu à la racine (queue de cheval). Il y a risque de « décollement ».

A faire

● SI VOUS AVEZ LES CHEVEUX GRAS : les laver tous les huit jours environ avec un shampooing à base d'huile de cade ou d'essence de cèdre.

● SI VOUS AVEZ LES CHEVEUX SECS : les laver tout aussi régulièrement, mais avec un shampooing plus gras.

● DE TOUTE FAÇON : aérer votre chevelure au peigne, la dépoussiérer (modérément...) à la brosse et que cette brosse ou ce peigne soient les vôtres... (les maladies du cuir chevelu sont transmissibles !...) ;

— remplacer de temps en temps une séance « coiffeur » par une séance « traitement ». Il existe à Paris plusieurs salons où l'on *soigne* le cuir chevelu. Une excellente façon de faire oublier à vos cheveux les dures épreuves auxquelles ils sont soumis quotidiennement.

MODE

Oui, non, peut-être...

● Faux : un réversible = deux manteaux. Vrai : un réversible = un vêtement très agréable.

Le réversible fait beaucoup parler de lui cette année dans les milieux de mode : les couturiers sont pour, les boutiques souvent contre, et les femmes hésitent.

Aussi avons-nous essayé de savoir, pour celles qui seraient tentées par cette forme de manteau de demi-saison, s'il s'agit vraiment d'une tenue commode, et dans quelle mesure la différence de prix avec un manteau ordinaire (elle varie suivant les qualités de tissus et la classe de la boutique, mais elle est rarement inférieure à 50 nouveaux francs) se justifie.

Pour répondre à ces questions, nous avons interrogé cette semaine partisans et détracteurs. Voici les arguments des uns et des autres.

● POUR : le réversible, c'est non seulement deux manteaux en un, mais un vêtement très élégant, que l'on peut facilement laisser ouvert. Il est la version raffinée du manteau « sport ».

● CONTRE : le réversible ne joue jamais le rôle de deux manteaux, le côté pile, souvent de couleur claire, risque de se salir très vite au contact des vêtements portés dessous. De plus il n'est pas agréable d'enfiler l'un par-dessus l'autre deux vêtements de laine qui accrochent, mieux vaut une doublure soyeuse.

● POUR : coupé dans un tissu double-face le réversible est un manteau souple et ultra-léger tout en étant parfaitement chaud. C'est le bon numéro de demi-saison. Même si on ne le retourne pas souvent, il arrive quand même de temps en temps d'être « dépanné » par une de ses deux possibilités.

● CONTRE : ces tissus double-face qui ne sont fabriqués que par les maisons de grande classe reviennent toujours très cher (nous n'avons pas trouvé en prêt-à-porter de réversible véritable à moins de 450 N.F.) De plus ces tissus sont difficiles à travailler pour permettre de retourner entièrement le manteau. Les emmanchures, les cols, les poches posent des problèmes de finition que seule une main-d'œuvre « haute couture » peut réussir.

Que conclure ?

● POUR : pour mettre le réversible à la portée de tous, le prêt-à-porter a sorti des modèles de manteaux double-face coupés dans deux tissus différents qui sont extrêmement proches des autres et dont le prix est abordable. On en trouve de charmants en flanelle, en loden, etc.

● CONTRE : ces versions à deux épaisseurs rappellent désagréablement la mode des imperméables de popeline deux tons des années 1950, dont toutes les femmes sont dégoûtées. On en trouve encore de très bon marché dans ce style, mais personne n'en veut plus. Même en solde, les boutiques n'arrivent pas à les écouler. Avant de se risquer à nouveau dans le réversible, les magasins attendront que les clientes en réclament.

Que conclure de ces différents points de vue ? A notre avis :

1. Si vous avez les moyens d'acheter un réversible, laissez-vous tenter. Vous en profiterez très agréablement.

2. Si vous n'avez pas les moyens de vous offrir un réversible, ne vous désolez pas : ce n'est pas un manteau aussi commode qu'on veut bien le dire..., et de toutes les façons, dans un an, la mode vous proposera quelque chose d'autre !

Voici, sélectionnés à Paris, trois bons modèles réversibles (vrais et faux), c'est-à-dire coupés dans un seul tissu double-face, ou fait de deux tissus superposés.

● FAUX : double épaisseur de flanelle, gris clair et gris foncé. Pardessus croisé, confortable, col fermé, manches montées, poches : à rabat d'un côté, plaquées de l'autre. Boutons : en nacre d'un côté, assortis de l'autre. 250 N.F. (Franck et Fils, 80, rue de Passy). Voir photo I.

● VRAI : en lainage chiné gris et grège, réversible grège uni. Pardessus classique, grande fente dans le dos, manches kimono. Poches : plaquées des deux côtés, boutons de nacre, 495 N.F. (Haussmann Coats, 109, boul. Haussmann). Voir photo II.

● VRAI : en chevron bleu marine, réversible pied-de-poule bleu marine et blanc. Pardessus classique, petit col tailleur, manches montées, boutons assortis. 499 N.F. (Marie-Martine, 8, rue de Sèvres).

LES PARFUMS
CHANEL
PARIS

HISTOIRE D'AMO

Lorsque Mme Krouchtchev a accompagné son mari aux Etats-Unis, les journalistes lui ont demandé : « Et la première femme de M. Krouchtchev qu'est-elle devenue » ?

« Elle est morte de faim » a répondu doucement Mme Krouchtchev.

De toutes les souffrances qu'ont endurées les Russes, pour construire la société soviétique, un nouveau monde est né. Mais les hommes et les femmes sont-ils différents parce que le système dans lequel ils vivent est différent ?

« Histoire d'amour en U.R.S.S. » dont nous publions ici la deuxième partie est un extrait du livre de Galina Nicolaïeva « L'Ingénieur Bakhirev », qui vient de sortir en France (1). Ce roman est considéré par les Soviétiques comme une étude humaine et vraie sur le comportement des êtres à l'intérieur du monde socialiste quand ils sont placés devant les problèmes de la vie quotidienne : amour, métier, ambition, famille...

C'est à ce titre un véritable document que nous sommes heureux de publier au moment de la visite en France de M. Krouchtchev et de sa famille.

La semaine dernière (2) Tina Karamysch et Dimitri Bakhirev, tous deux ingénieurs dans la même usine de tracteurs, se sont rencontrés. L'un et l'autre sont mariés, Dimitri a trois enfants, un grand amour est né...

(1) 704 pages, 19 N.F.
(2) Voir « L'Express » n° 457.

PAR la fenêtre donnant sur une cour, on apercevait la tache sombre d'une haute clôture et le toit bossu d'un poulailler. Dimitri se leva et sa tête alla cogner une fois de plus contre la même poutre.

— Diable ! Drôle d'architecture ! Des maisons qui vous arrivent à la taille et des clôtures en gratte-ciel ! Moi, j'aime les clôtures gaies, à claire-voie, derrière lesquelles on peut voir se promener les canards...

— *C'est gentil à toi de m'expliquer le genre de clôture que tu aimes,* dit Tina avec son habituelle pointe d'ironie.

Il la regarda à la dérobée. Elle était couchée sur le dos, les bras allongés au-dessus de la couverture. Il pensa dans son for intérieur : « Une gamine qui fait la sieste à l'heure du repos... Et le visage d'une écolière aussi... Quand je pense qu'il y a un instant encore... Ah ! les femmes sont extraordinaires ! »

Il éprouvait souvent le sentiment qu'elle était capable de se lever et de s'en aller sans sourciller, sans même jeter un regard derrière elle.

Ses heures de rendez-vous, il les arrachait à force de mensonges. Il se glissait en cachette jusqu'à cette masure, pour se heurter, arrivé là, à ce regard distant, indifférent, coupant comme les glaçons de novembre.

A chaque rencontre, il lui fallait recommencer par briser cette glace, la faire fondre à la chaleur de sa tendresse. Dès qu'il relâchait ses attentions, elle retombait dans sa froideur. Ignorait-elle l'amour ?

Leur amour étouffait entre ces quatre murs. Les disputes surgissaient entre eux, d'une manière fulgurante, comme des décharges électriques.

Elle avait commencé à se rhabiller, sans gêne, mais son visage gardait une expression tellement lointaine que Bakhirev n'osait pas la regarder. Elle poussa un léger soupir, enveloppa la pièce d'un regard serein, à peine mélancolique, posa ses yeux sur les oreillers froissés et observa d'un ton légèrement ironique :

— *On dirait qu'il ne nous reste plus que ça...*

Il se tourna vivement vers elle :

— Ça te semble peu ?

Plus le champ de leur amour se rétrécissait, plus puissant, plus lancinant, plus âpre devenait l'empire démesurément agrandi de la possession sexuelle, à quoi il se réduisait. On eût dit que Bakhirev payait sur le tard une jeunesse trop austère. Il regarda sa montre : dix minutes seulement. Il prit Tina par les épaules :

— Petite sotte ! L'attachement, l'amitié sont affaire de temps. Mais un amour comme le nôtre, c'est... c'est...

— *Qu'est-ce que c'est ?* demanda-t-elle avec la même nuance de supériorité ironique.

Il lâcha ses épaules et, se forçant à rire tout le premier des paroles qu'il allait prononcer :

— C'est un don du ciel, dit-il.

— *Il te fait de drôles de cadeaux, ton ciel ?*

— Et le tien ? Il ne t'en fait jamais ? Remercie le mien puisque tu vis à ses dépens. Qui t'a emmenée à la campagne ? Qui te cherche à travers les ateliers ? Qui réchauffe ce glaçon ? (Il lui serra la gorge en plaisantant.) Parle, animal à sang froid ! Parle donc !... Quel cadeau t'a-t-il fait, ton ciel ?

— *Ne serre pas si fort...* (Elle se dégagea.) *Mon ciel, voilà le cadeau qu'il m'a fait. Ses mains effleurèrent le visage de Bakhirev. Il m'a fait cadeau de toi.*

Il y avait une tendresse tellement profonde dans ces paroles qu'il se tut, désarmé. Ah ! comme elle savait remuer tout en lui, d'une seule phrase.

— *Tu dis que tu me cherches ? Aujourd'hui, je t'ai attendu une demi-heure dans le corridor.*

— Pourquoi ?

— *La porte était ouverte et je t'entendais discuter avec Oukhanov.*

— Il prétendait que, sous le couvert du contrôle du Parti, je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— *S'il ne fait pas son devoir, tu n'as pas le choix...*

Il se rappela les adjurations de sa femme. « Dimitri, ne t'en mêle pas ! Laisse-les... ». Et cela lui donna envie de dire à Tina quelque chose de très gentil.

● *« Le socialisme n'est pas fait pour l'adultère »*

Elle ouvrit la porte de la penderie, et l'odeur de renfermé qui imprégnait toute la masure en devint tout à coup plus forte. Bakhirev eut honte de n'avoir pas trouvé un lieu plus décent pour leur rencontres, et il essaya de masquer sa gêne par une boutade.

— Le socialisme n'est pas fait pour l'adultère ! En régime capitaliste, avec de l'argent on peut tout acheter : un appartement meublé, de faux papiers, on peut louer une chambre d'hôtel... Mais essaie de t'arranger chez nous : avec nos logements communautaires, où on ne peut pas faire un pas sans tomber sur l'intendant, ou dans les hôtels qui exigent qu'on leur produise les ordres de mission, la carte d'identité...

Elle laissa retomber ses bras et se mit à réfléchir. Puis elle tourna vers lui un visage tout à coup sérieux et las :

— *C'est l'homme du socialisme qui n'est pas fait pour l'adultère. Toi et moi, par exemple... Est-ce que tu te rends compte ?*

— Hélas, oui...

Tina aimait le caractère entier de Bakhirev, sa droiture, mais par la force des choses, elle en apercevait un aspect différent, celui d'un homme perpétuellement déchiré. Elle aimait que Dimitri fût un homme à principes, mais chacun de leur rendez-vous était un défi à ces principes. Elle l'aimait pour son honnêteté intellectuelle, mais elle le voyait empêtré dans ses mensonges. Elle l'aimait pour la vie large et ardente à laquelle elle participait hier encore, mais dont elle s'éloignait maintenant de plus en plus, surtout durant les heures passées dans cette masure.

Quant à Bakhirev, tout ce qu'il chérissait en Tina — son courage, sa vitalité qui évoquait pour lui le mouvement perpétuel d'une eau de source pétillante — se faisait plus rare ; c'était une femme lasse, froide et triste qu'il voyait, une femme qui, en dépit de son endurance, était de plus en plus accablée de fatigue. Le travail à l'usine, les soins du ménage, la maladie de Volodia et ces rendez-vous clandestins l'épuisaient. Mais la lassitude morale était plus lourde encore à porter pour elle. Cette lassitude que Bakhirev prenait pour de la froideur, tarissait son énergie, son ironie joyeuse, son intérêt pour le monde extérieur.

De jour en jour, ils voyaient ainsi se ternir ce qui les avait rapprochés. Ils en souffraient de plus en plus et se taisaient alors tous les deux. Bakhirev réagit et chercha des paroles réconfortantes :

— Chacun aime à sa façon, dit-il. Si dans un couple, un des amants est faible, et se soumet à l'autre, l'amour devient plat et ennuyeux. Nous nous aimons ainsi, parce que nous sommes égaux. Notre amour surmonte tous les obstacles et il ne cesse de grandir.

Les yeux bleus de Tina brillèrent avec malice :

— *Curieux à suivre, le passage continu du singe à l'homme,* lança-t-elle.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— *Il faut reconnaître que tu as appris à disserter assez élégamment sur l'amour... Quand j'aurai cent ans, tu m'enverras peut-être des lettres en vers...*

Elle rit d'un rire froid, vexant, blessant comme une grêle.

— Les vers, c'est comme les roses, il leur faut de la chaleur, dit Bakhirev. A ta température, seul le lichen pousse.

— *Voilà que nous nous disputons encore. Sais-tu pourquoi nous nous déchirons sans cesse ? Parce que nous avons offensé l'amour.*

Il y eut un silence.

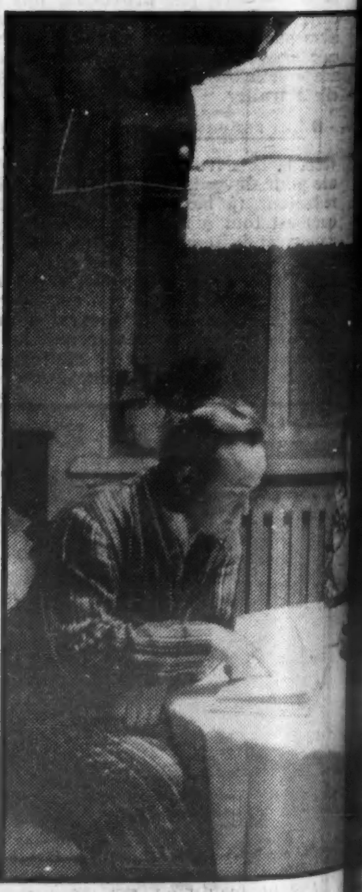
Elle s'approcha de lui, s'appuya du front contre son épaule et resta ainsi quelques instants.

— Que veux-tu dire par « nous avons offensé l'amour » ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— *Il est très grand, notre amour, mais nous l'avons coincé dans cette masure, nous le dissimulons comme un objet de honte.*

Elle releva la tête et expliqua, sans son ironie habituelle, mais tristement, avec la gravité naïve qui la rendait naguère si attrayante :

— *Quand on offense l'amour,* il se



LA VEILLÉE D'UN COUPLE
« Il lui avait tout donné... »

C A S H M E R E
FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
vous propose ses
TAILLEURS
BLAZERS
ET TOUTES SES NOUVELLES
Jupes Bon Voyage
L A M B S W O O L

LORÈNE
Exclusivités 1960
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

MARTINE : Qui pourrait prétendre trouver une robe de soie naturelle, écossaise, mais quel écossais, chic, élégant, discret, en soie sauvage, et puis, pourquoi vous dire tant de choses inutiles, venez la voir, vous repartirez avec, grandes et petites, en bleu parme, roy, or, olive, marine, et noir .... 195 NF
Fermé samedi - Ouvert lundi
FRANÇAISE
31, rue François-Ier - PARIS (8e)
ELY. 02-86

WALLIS
TRICOTS
Bettina
en SOIE
367, RUE PIERRE CHARRON
ANGLE CHAMPS-ÉLYSÉES

La plus grande réussite mondiale en soutiens-gorge et gaines

PETER PAN
Édité en France par les Éts J. ORIANO
29, rue des Pyramides - RIC. 75-70 et 71
En vente chez les meilleurs spécialistes

EN U.R.S.S. *par Galina NICOLAIEVA*

(Archives.)

UN HOMME ET UNE FEMME RUSSES (*).
« On dirait qu'il ne nous reste plus que ça... »

retire. Tu comprends, Dimitri ? Nous ferions mieux de nous séparer de nous-mêmes avant cela. Notre amour est ce que j'ai connu de plus cher et je ne veux pas le voir s'étioler et disparaître. Adieu !

— Tina ! s'écria-t-il désespéré. Comment peux-tu envisager de partir purement et simplement après avoir prononcé des paroles comme celles-ci ? Prononcer ton verdict et claquer la porte... Tu as raison sur beaucoup de points. Peut-être es-tu plus intelligente que moi, mais d'où te vient cette dureté, à toi si jeune et si belle ?

— Je ne sais pas... Ça m'est peut-être venu après la mort de mon père. Avant, j'étais différente. Tu n'es pas au courant ? Tout le monde le sait à l'usine... Il a été fusillé comme ennemi du peuple. Je l'aimais plus que personne au monde... On ne t'en avait jamais parlé ?

— Qui m'en aurait parlé ?... Pourquoi ne m'en as-tu jamais soufflé mot ? Elle réfléchit.

— A quoi bon parler de choses tristes ? Adieu.

Elle l'embrassa et se dirigea vers la porte.

● *« Tu n'es pas de la race de ceux qui abandonnent leurs enfants... »*

Le besoin de sa présence l'accabla soudain. Il en était ainsi à chaque rendez-vous ! Quand elle arrivait, son indifférence, son indépendance l'irritaient, mais dès qu'elle disparaissait, l'absence devenait intolérable.

N'osant la suivre, il tourna dans la pièce, se heurtant contre les chaises branlantes. Elle ne lui avait jamais rien dit... Il s'hypnotisait sur les brèches ouvertes au flanc des tracteurs... Et la femme qu'il aimait portait en elle cette blessure !

Derrière le calme de Tina, il découvrait maintenant une extraordinaire fermeté d'âme. Cette femme à qui il confiait tout avait eu la discrétion de ne jamais l'importuner avec le récit de ses malheurs. Qui d'autre eût pu faire preuve d'un tel courage ?

Quelle autre femme aurait été capable de se lever à six heures du matin pour prodiguer des soins à un mari malade, de travailler d'arrache-pied à l'atelier jusqu'à la nuit, et, le soir venu, d'accourir vers lui, de répondre à ses caresses, de supporter avec une douce ironie sa rudesse, de le retourner en deux mots, de sublimer, d'élever leur amour, puis de se rendre en tramway à l'autre bout de la ville, pour se mettre à la lessive, aux raccommodages, se coucher bien après minuit, et recommencer à l'aube, sans jamais perdre de sa douceur, de sa tendresse, de son calme ?

Personne au monde n'avait aimé Bakhirev d'un amour aussi désintéressé. Sûrement pas Katérina, en tout cas ! Dès qu'il lui avait déclaré ses sentiments, elle avait exigé le mariage, des soins, des enfants, le confort. Il lui avait donné tout ce qu'un homme doit donner à une femme. Tout, sauf l'amour... A cette heure-ci, elle se prélassait dans un appartement confortable, parmi ses enfants ; elle était tranquille, ne manquait de rien... Tandis que Tina... A bout de forces, elle regagnait son logement après une dure journée de labeur, par un froid glacial, à une heure où les tramways étaient rares. Il l'accusait de froideur, alors qu'elle était simplement épuisée par les soucis, l'effort, les mensonges, l'hypocrisie, par ces amours à la sauvette. Comment arriverait-elle ce soir chez elle, au milieu de cette tempête de neige ? Elle partait peut-être pour toujours, emportant son amour offensé et mutilé ? Comment ne l'avait-il pas compris ? Il décida de la rejoindre !

Il sortit en courant. Des tourbillons de neige voletaient parmi les maisonnettes, battaient contre les volets clos.

Il n'y avait personne à l'arrêt du tramway. Deux ivrognes discutaient. Une silhouette féminine se dissimulait derrière les arbres : c'était Tina !

Il courut vers elle, l'entraina dans une ruelle. Elle eut peur :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien... J'avais absolument besoin de te voir... Viens... Plus près de moi.

Il la serra contre lui, l'entoura dans les pans de son manteau.

— Dimitri ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Elle lui toucha le visage. Tu trembles ? Que s'est-il passé ?

— Rien... Ou peut-être oui... Je suis venu en courant... Je voulais te dire...

— Qu'est-ce que tu voulais dire ?

— Que tu es la seule au monde...

« J'ai craint que tout ne soit fini, que tu partes pour de bon. Tina, nous devons vivre ensemble ! Je ne peux pas vivre sans toi.

— C'est impossible...

— Tina...

— Ne recommence pas, Dimitri... Je te connais. Tu n'es pas de la race de ceux qui abandonnent leurs enfants. Je te l'ai déjà dit : aujourd'hui que tu vis avec eux, c'est moi qui te manque et que tu veux retrouver. Mais si tu vivais avec moi, c'est eux qui te manqueraient.

● *Le printemps nous a quittés*

Il la serra encore plus fort contre lui.

— C'est vrai. Mais je suis prêt à passer outre...

— Non. Tu le regretterais de plus en plus... Le moment viendra où tu ne pourras plus supporter de vivre ainsi. Et ton amour s'éteindra lentement, jusqu'au jour où tu m'en feras le reproche...

— Jamais !

— Tu ne prononceras peut-être pas ces paroles, mais tu n'en penseras pas moins... Et je ne pourrai pas le supporter. Non, Dimitri... C'est comme dans l'histoire du chevalier au carrefour : être ta femme, sans être ton amour, ou être ton amour sans être ta femme... Il n'y a pas d'autre issue pour moi. De ces deux solutions, j'ai choisi la deuxième ! Dimitri, mon amour, dit-elle mélancoliquement, *je pense toujours à notre printemps... Que la lumière de la lanterne était douce... Les tilleuls étaient en fleur... Nous rêvions à de nouveaux ateliers. Nous passions notre temps à nous promener à l'usine, nous ne craignions personne. Ni les autres ni nous-mêmes... Nous nous aimions déjà, alors. D'un amour limpide, heureux... Quand ce printemps nous a-t-il quittés ?*

Il lui dit pour la consoler :

— Non, il ne nous a pas quittés... Il est toujours en nous. Nous nous disputons parce que nous sommes tous les deux épuisés et surmenés. Laisse-moi encore un peu de temps. J'arrangerai mes affaires à l'usine et, à ce moment-là... Nous trouverons une issue. Il n'existe pas de situation sans issue.

— Nous en avons une, et une seule : la séparation.

— Non !

Il refusait de capituler. Avec sa ténacité de fer, il s'obstinait, à l'encontre des faits, du bon sens, de la vie elle-même.

★

Ce jour-là, l'usine avait reçu l'autorisation d'organiser une section de moulage en coquille. Le matin, Bakhirev avait invité Tina à assister à une réunion consacrée à cette question. Elle l'avait contemplé de loin ; il lui avait semblé rajeuni, transfiguré par cette lumière intérieure qu'elle avait tellement aimée en lui l'automne précédent, mais qui lui donnait alors l'air d'un enfant docile et gauche devant une joie inattendue. Maintenant une →

(*) Photo extraite du « Destin d'un homme ».

JOURNÉE EXCEPTIONNELLE
Samedi 26 mars 1960
BON DE REDUCTION
personnel
à découper
M. ou Mme
....
....
Les marchandises retenues ce jour pourront être retirées et payées jusqu'au samedi 2 avril à
20 %
SUR TOUS ARTICLES
CAMPING - TENNIS
TOUS LES SPORTS
VETEMENTS - PLAGE
etc.
30 %
SUR ARTICLES SKI ou
SPORTS D'HIVER en
STOCK
SPORT-SERVICE 47, rue de Réaumur, PARIS

→

sorte d'impatience l'auréolait, l'impatience de l'athlète sûr de sa victoire.

Le soir, Tina se rendit à la maisonnette au perron en ruines. Elle ouvrit la porte et aperçut le plafond bas, les fenêtres minuscules, le papier peint aux couleurs passées. Tout lui répugnait, mais il était là, assis à côté de la table, rasé de près, les yeux rieurs, vêtu d'un complet neuf, d'une chemise bleu clair, parfaitement étranger à l'ambiance de cette pièce où flottait une odeur de moisi. Un sentiment de bonheur l'enveloppa, pareil à un coup de vent, dès qu'elle vit sa mèche folle et un sourire, lent et joyeux, envahir son visage. Elle s'étonna de constater à quel point ce visage, ce sourire, ce regard, toujours présents à sa mémoire lui étaient, à chaque nouvelle rencontre, plus chers. Elle oublia aussitôt toutes ses appréhensions...

...Le temps s'écoula à une vitesse insensée. Allongée près de lui, Tina, les yeux fermés, feignait par moment de sommeiller, pour échapper à la réalité de leur séparation imminente : elle savait qu'ils allaient devoir prendre congé l'un de l'autre et qu'elle retrouverait, un moment plus tard, son Volodia au regard fiévreux et confiant, tandis que Dimitri, lui, rejoindrait cette femme aux mains fortes et tendres. Et ce serait à nouveau le mensonge à chaque mot, à chaque regard, à chaque seconde. Elle s'efforça de ne pas y penser, mais à cette idée même, les larmes inondèrent ses yeux. Bakhirev contempla ce visage triste et cher, aux joues creusées et il se souvint de la lumineuse jeune fille, portant des « ballerines », qu'il avait aperçue un jour de printemps à l'usine. Il se souvint de son pur regard d'adolescente, de sa démarche aérienne et sa gorge se serra.

Il murmura :

— O toi, la plus belle, la plus fidèle et la plus charmante...

Elle sourit, les yeux inondés de larmes :

— *Tu en fais des progrès ! moi qui croyais qu'il te faudrait un siècle avant de t'adresser à moi en vers...*

Il y eut un petit bruit de pas dans le corridor. Quelqu'un tira violemment sur le verrou qui céda ; la porte s'ouvrit toute grande et une femme en imperméable bleu ciel se découpa dans l'entrée.

D'un mouvement rapide, Bakhirev serra Tina contre lui, comme pour la protéger. La femme releva alors la tête et ils reconnurent Katérina. Elle pourra un long cri étrange, un cri de lièvre blessé, fit demi-tour et disparut.

Tout cela n'avait duré qu'un instant. N'eût été le cri dont l'accent déchirant se prolongeait dans la cour, ils auraient juré qu'ils venaient d'être victimes d'une hallucination. Mais au cri, succéda un fracas métallique assourdissant, comme si la masure elle-même allait s'écrouler.

Des voix fusèrent, un homme apparut sur le seuil :

— *Qu'est-ce qui se passe ? des voleurs, une bagarre ?*

Bakhirev retrouva ses esprits. Enfilant son veston au vol, il courait, une seconde plus tard, dans la nuit noire, sous la pluie.

● « Adieu... ces mots me suffisent pour la vie »

La rue était déserte.

Où était-elle ? Où était-elle allée ? Pourvu que ce ne fût pas du côté de la rivière !

Aux abords du pont, le vent secouait les hachures obliques de la pluie.

— Vous n'avez pas vu une femme vêtue d'un imperméable clair ? demanda Bakhirev à un milicien.

— Si... Qu'est-ce qui se passe ?...

Le visage, la voix, la tenue de Bakhirev annonçaient si clairement un malheur que le milicien n'attendit pas la réponse : « Là-bas... Regardez... La voiture, là-bas... » Et il courut vers le pont avec Bakhirev. Au milieu du pont, près du garde-fou, une silhouette claire, penchée sur le garde-fou, se redressait par instants, comme si elle s'apprêtait à sauter dans le vide.

— Katia, Katia, Katia ! cria Bakhirev. Katia, pardonne-moi, Katia, j'arrive !

Quand il fut tout près, une joie immense l'envahit. Elle était vivante ! l'irréparable ne s'était pas produit. Tout pouvait encore s'arranger.

Il fit quelques pas, saisit l'imperméable bleu qui se débattait au vent. Il n'y avait personne dessous.

— Katia ! Katia ! cria-t-il encore.

L'imperméable trempé flotta un long moment entre ses mains.

Le soir, le téléphona sonna :

— Tina, dit une voix basse, éraillée.

Au son de cette voix, elle sentit le sang affluer à ses mains.

— *Dimitri ?*

— Comment vas-tu, Tina ?

— *Je pars...*

— Quand ?

— *Ce soir.*

— Va m'attendre au bord de la rivière, à l'endroit où nous nous rencontrions. J'arrive en voiture.

Ils se retrouvèrent dans leur allée familière. La nuit était aussi pluvieuse et venteuse que la précédente. Il l'embrassa, elle se blottit contre lui.

— *Comment va-t-elle, Dimitri ?*

— Elle a pris froid, elle est très abattue, elle pleure... Mais elle ne court aucun danger. Où t'en vas-tu ?

— *Je ne sais pas encore... Ça m'est égal.*

— Que penses-tu faire ?

— *Je ne sais pas. Ça m'est indifférent.*

— Tu as de l'argent ?

— *Oui, j'en ai.*

— Prends ceci. Je t'en enverrai. Surtout, ne me dis pas non. Je souffre assez sans cela.

Elle ne distinguait pas son visage dans l'obscurité. Elle lui caressa des doigts les joues, le front.

— *Dimitri, tu ne me maudis pas ?*

— Pourquoi ?

— *A cause de ta femme... de ta famille... de toi-même...*

— Katérina a les enfants, la maison, un mari. Moi, j'ai un foyer, les enfants, l'usine. Ton mari a la maison, l'école, ses amis. Toi seule, tu as tout perdu. Tu n'as plus de toit, de famille, tu pars Dieu sait où et tu oses me poser cette question ?... Tina, ajouta-t-il en l'enlaçant plus étroitement contre lui, je suis prêt à faire ce que tu voudras.

— *C'est moi qui fais ce que je veux,* dit-elle.

La pluie ruisselait sur ses joues, pénétrait sous le col. Mais le souffle brûlant, haletant de Dimitri, lui réchauffait le visage.

— Tina... Tu... me pardonneras ?

— *De quoi pourrais-je t'en vouloir ? Tu ne m'as pas subornée par des promesses, tu ne m'as même rien demandé. Tout ce que j'ai fait, c'est en pleine connaissance de cause. Et je n'ai pas dix-sept ans...*

— Nous nous retrouverons un jour, de toute façon. C'est provisoire... Tina... Nous nous reverrons... Rien n'est encore décidé.

— *Tais-toi ! Reste encore un moment avec moi. Je suis heureuse. Tu es à mes côtés... Dimitri, dis-moi, s'il fallait tout recommencer ?*

— Je n'hésiterais pas une minute... je recommencerais...

— *Chéri... je me sens si heureuse...*

Des sanglots secouèrent les épaules de Dimitri. Tina continuait à lui caresser les joues, et sentait, sur sa main, les larmes brûlantes se mêler aux froides gouttes de la pluie.

— Mon petit glaçon... murmurait-il avec une douceur amère,, mon petit glaçon chéri.

— *Adieu, Dimitri... C'est l'heure...*

— Attends !

Elle s'écarta de lui :

— *Sommes-nous heureux en ce moment ?*

— Oui, répondit-il fermement. Près de toi, je suis toujours heureux.

— *Ne dis plus rien... Ces mots-là me suffisent pour la vie.*

Elle était calme. Dimitri sanglotait toujours.

⁂

Tina sortit du bain et se regarda machinalement dans la glace. Il y avait dans sa jeunesse quelque chose d'affreusement paradoxal. Il lui semblait avoir mille ans mais l'image mélancolique que lui renvoyait le miroir était celle d'une jeune femme à la peau mate, au corps souple, une femme resplendissante.

Devant cette beauté vaine, une sorte de frénésie la prit. Elle eut envie de se rouler à terre, de piétiner, d'arracher ce qui lui restait de vie... Elle n'avait besoin de rien au monde... Tout n'était que mensonge ! En finir ! Elle se précipiterait sous les roues d'un train, d'une voiture. Pourquoi partir ? Pourquoi faire des projets, se tourmenter ? Elle ne serait pas la première, après tout, à se jeter sous les roues d'une locomotive.

Elle se souvint d'Anna Karénine. Et soudain, elle se vit elle-même, au passé... La femme qu'on appelait Tina, qui caressait Dimitri et mentait à son mari, était morte. Tout était accompli : le fracas inexorable des roues, l'ultime aspiration à la vie une seconde avant la mort, quand tout ce qui existe au monde semble mortellement beau, son corps indifférent à tout, impudiquement livré aux regards... Tout cela était du passé. Sa vie de femme était achevée. Le train l'avait écrasée. A cette idée, une force irrésistible s'empara d'elle, la poussant non sous les roues d'un train, mais dans un compartiment de chemin de fer pour partir au loin, très loin.

Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle mit dans son sac la lettre de Moscou.

Reculait-elle par lâcheté devant la mort ? Elle se le demanda l'espace d'un éclair. Mais presque instantanément, la réponse vint : « Non, elle était disposée à mourir, si sa mort avait un sens. Elle était prête à donner sa vie dans un combat, pour quelque expérience scientifique, mais pas d'une manière aussi insensée. Son existence pouvait être compliquée, difficile, saturée de joie et de douleur, mais pas une seule minute, elle n'était à ses yeux absurde.

Tina avait encore du temps devant elle, avant l'heure du départ. Elle résolut de se reposer, mais le sommeil la fuyait. Ses pensées ne la quittaient pas.

Pourquoi vivait-elle ? Anna Karénine, son amour perdu, n'avait plus de raison de vivre, la mort, seule, pour elle, acquérait un sens, car son intelligence et son cœur, mis à nu par son malheur, étaient vacants, tournaient à vide. Ce n'était pas le cas de Tina. Certes, elle avait beaucoup souffert. Mais elle avait aussi été heureuse. Elle avait vécu à côté des êtres les plus courageux, les meilleurs... Ses malheurs n'étaient-ils pas d'une certaine manière inséparables de ce bonheur ? C'est le lot des combattants les plus valeureux d'être toujours mis à l'épreuve... Le monde est encore fait de telle sorte que les meilleurs ne doivent cesser de combattre en marchant... Comme tout cela est étrange ! A bien y réfléchir, pas tellement pourtant. Les hommes n'avaient-ils pas vécu des millénaires sous les lois sauvages de la propriété ? Et voici qu'un monde tout neuf, fait pour l'homme et cher à son cœur, venait de naître...

● Apporter au travail la même passion qu'à l'amour

Même dans les légendes, les héros, à leur naissance, ne sont jamais des géants capables de repousser d'emblée les hordes humaines. Le combat, ce n'est pas seulement la victoire, mais aussi l'effort et la souffrance et les erreurs. Jamais l'absurde !

Et l'amour ? Libéré de tous ces éléments adventices, il redevenait ce qu'il avait été à l'époque où Tina et Dimitri parcouraient les ateliers, côte à côte, sans se cacher de personne. La solitude ? Ne sont seuls que ceux qui ne sont pas aimés et n'aiment pas eux-mêmes. Dans la masure, quand ils offensaient l'amour et se rabaissaient eux-mêmes, Tina était parfois plus éloignée de Dimitri qu'en ce moment. Son départ, elle en était sûre, maintenant, la rapprocherait en quelque sorte de lui ; malgré la distance, elle sentirait toujours son épaule contre la sienne. Cherchait-elle à se consoler ou en serait-il ainsi dans la réalité ? Ce serait ainsi dans la réalité ! Jamais elle ne cesserait de l'aimer et de penser à lui. Deux hommes l'avaient marquée d'une empreinte ineffaçable : son père et Dimitri. Tous les deux lui avaient enseigné la fidélité au but assigné, la pasion pour l'œuvre à accomplir. Tous les deux avaient du talent. Quel talent ? celui d'être heureux par le travail qu'on a choisi, de vivre par lui, et la volonté de servir ainsi le peuple de toutes ses forces.

Non, ce n'étaient pas des mots ! Tout cela était en eux ! C'était leur vie ! Ne pouvait-on apporter au travail la même passion qu'à l'amour ! Cela lui parut impossible ! Pourtant, se dit-elle, c'est ce que faisait Dimitri. Pourquoi en serait-elle incapable ?

Courageusement, énergiquement, elle cherchait la voie à suivre, aspirant en même temps, avec sa faiblesse de femme, à une consolation, fût-elle chimérique. Mais ce qui lui apparaissait cette nuit-là, n'avait rien de chimérique.

— *Tu vas dormir,* songea-t-elle... *Pas d'insomnie... Volodia ne me traitait-il pas de fakir ? Il prétendait que j'étais capable d'arrêter les battements de mon cœur !*

Dans cette maison écrasée maintenant par le silence, avait naguère vécu une femme heureuse, n'ayant jamais menti, une femme fidèle mais tourmentée par le sentiment de n'avoir jamais éprouvé une passion ardente. Un beau jour, cette femme avait disparu, pour faire place à une autre femme qui mentait à tout instant de sa vie, à chaque pas, à chaque mot, une femme possédée par la passion, une femme à la fois comblée d'amour et infiniment malheureuse. Cette femme, à son tour, avait disparu pour faire place à un être qui ne redouterait désormais plus rien au monde. Etre séparée de celui que l'on aime et perdre son pays, tels sont les deux malheurs suprêmes. Tina venait de connaître le premier de ces malheurs. Le deuxième était impossible. Mais pourquoi pleurait-elle ? Comment osait-elle ne pas dormir, quand le fakir, en elle, lui en avait intimé l'ordre ?

Elle s'endormit.

FIN

Elle est vraiment forte...

La moutarde "Nature" extra forte BORNIBUS. Ses graines sélectionnées spécialement "traitées" stimulent l'appétit et facilitent la digestion. Les gourmets l'apprécient avec les viandes grillées ou bouillies et la charcuterie.

BORNIBUS : C'est la santé sur votre table. Vente dans les maisons de régime et alimentation de détail.

Moquette qualité sélectionnée
ET DERNIERES CREATIONS EN REVETEMENTS DE SOLS
ENVERS CAOUTCHOUTE
Distributeur FRANCE-TAPIS
DEVIS ET CONSEILS GRATUITS
POSE SOIGNEE PAR SPECIALISTES
Tous les tissus d'ameublement et impressions décoratives
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
1, RUE DE RICHELIEU (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

LANVIN
SOLDES
COUTURE BOUTIQUE
TISSUS ET MODE
FOULARDS ET LINGERIE
TRICOTS
TISSUS POUR HOMMES
Samedi 26 de 10 à 18 heures
Lundi 28 et mardi 29 de 9 h. 30 à 13 h.
22, Faubourg-Saint-Honoré

POUR 333 NF VOTRE
TENTE A ARMATURE
à **Nord-Camping**
2, rue de Compiègne
Paris (Xe) - Gare du Nord
MOINS CHER QUE LES « FABRICANTS » (sic)

HOMMES

Un inventeur psychologue

● ***Une recette infaillible : construire des appareils bon marché qui résistent aux femmes.***

VINGT-MILLE sèche-cheveux ont été vendus en huit jours au 28e Salon des Arts ménagers. On prévoit que 60.000 appareils devront être produits chaque semaine, dès le mois prochain pour satisfaire les commandes.

Cette petite statistique est un événement. En effet, le séchoir «à main», le plus ancien des ustensiles électro-ménagers (il en existait déjà au début du siècle), n'avait jamais « marché ». Il s'en écoulait, l'année dernière en France, 3.500 par mois environ.

La raison de cette promotion est simple : l'appareil présenté aux Arts ménagers coûte moins de 20 N.F. (la plupart des modèles existants oscillent entre 50 N.F. et 70 N.F.) et met, enfin, le sèche-cheveux à la portée de toutes les têtes. Un homme est responsable de cette démocratisation de la mise en plis à domicile : il s'appelle Jean Mantelet. Il a l'âge des consécrations, des conseils d'administration, l'âge des présidents-directeurs généraux : 50 ans (ou un peu plus). Il a le front large, les yeux clairs, la voix douce.

Cet homme discret, vêtu de gris, timide sûrement, a sans doute aujourd'hui beaucoup d'argent... mais il a aussi un peu de génie. M. Mantelet est, avant tout, l'inventeur du moulin à légumes.

Les femmes du monde entier se figurent aujourd'hui que de toute éternité on a tourné une manivelle pour passer des légumes... C'est faux. Si Mme Mantelet n'avait pas aimé les purées lisses et si M. Mantelet n'en avait pas eu assez de vendre des sulfateuses, les femmes du monde entier se serviraient encore du pilon ou de la fourchette pour écraser leurs pommes de terre.

JEAN MANTELET.
Parce qu'il aime les purées lisses.

Sulfateuses dans un hangar

Mais voici la genèse du moulin à légumes.

● 1922 : Jean Mantelet fabrique des sulfateuses dans un hangar de 40 m2 à Belleville. Il n'a pas choisi ce métier, son père le faisait avant lui. Il promène lui-même les échantillons de sa production de foire agricole en foire agricole et s'ennuie beaucoup. Alors, il pense, rêve, et cherche.

« Il faudrait, songe-t-il, que j'invente quelque chose pour les femmes, ce sont des clientes-nées. Quand elles découvrent une couturière, un régime amaigrissant ou une nouvelle pince à épiler, elles en font profiter leurs amies, voisines et connaissances, le succès est assuré. »

● 1932 : dix ans ont passé. Jean Mantelet n'a encore rien inventé. Il vend toujours des sulfateuses et s'ennuie de plus en plus — c'est à ce moment que Mme Mantelet intervient.

— Un jour, pour le déjeuner, elle sert à son mari une purée grumeleuse. Il s'en plaint. Madame réplique qu'elle a plusieurs tamis, mais ne sait jamais lequel choisir et que, d'autre part, il est fatigant d'écraser les légumes à la fourchette.

M. Mantelet tout en déjeunant (distraitement) sent une idée germer, pousser, fleurir en lui : « Si l'on fixait des tamis interchangeables à une vis et que l'on prolonge cette vis avec une manivelle » pense-t-il. « Si... ». M. Mantelet n'allait plus jamais avoir à se plaindre des purées de ce genre. Le moulin à légumes était né. Jean Mantelet présentait son invention en mars 1932 à la foire de Lyon, l'accueil fut tiède, le prix était trop élevé : 36 francs (légers).

Alors M. Mantelet calcula :

« Si je fabrique 500 appareils par jour, je pourrai les vendre 20 francs pièce ! Un an plus tard, il fabriquait 2.000 appareils par jour et le prix était ramené à 15 francs. Jean Mantelet avait gagné sur tous les fronts. Son invention avait allégé une corvée séculaire, avait ajouté un nouveau geste au répertoire ménager, « ses clients » étaient des femmes... De plus, il devenait un des artisans de la production en masse et de la grande diffusion.

● 1957 : M. Mantelet exporte ses moulins dans 70 pays et recommence à tirer des plans. « Le vélomoteur tend à détrôner la bicyclette, constate-t-il, le présent et évidemment l'avenir sont à l'électro-ménager, la femme rêve d'une cuisine presse-bouton, convertissons, convertissons. »

● 1960 : M. Mantelet convertit. Fidèle à la production en masse, il continue à pratiquer des prix... pratiques. Moulin à café : 17,89 N.F., batteur à fouets éjectables : 28,90 N.F., presse-fruit pour agrumes : 35 N.F., etc. Cette politique poursuivie depuis près de 30 ans fait ses preuves : Jean Mantelet a aujourd'hui quatre usines (il en ouvre une par an), il est devenu le plus gros consommateur français de matière plastique, emploie 3.000 personnes, sort 25.000 moteurs par jour. Son but : présenter chaque année des nouveautés ; le sèche-cheveux est le bébé-Moulinex 1960.

Jean Mantelet, qui a imaginé et conçu lui-même tous ses Moulinex, analyse à sa façon les raisons de son succès :

● « Je fixe le prix de vente de mes appareils avant de commencer la production, aussi pas de surprises. »

● «Je conçois les appareils avec une idée constante : permettre aux utilisatrices de se tromper dans le montage sans risquer de voir l'instrument exploser. »

Il n'en faut pas douter : M. Moulinex n'est pas seulement un inventeur heureux, il est aussi un as en matière de psychologie féminine.

RECETTES

● CORDON BLEU

Tarte au thon

Une boîte de miettes de thon à l'huile ;
une pâte à tarte salée ;
une sauce béchamel ;
2 œufs ;
Sel, poivre.
Préparation : 15 minutes (si la pâte à tarte est faite).
Cuisson : environ 15 minutes.

Vous tapissez un moule avec de la pâte à tarte salée que vous faites cuire aux trois quarts en prenant soin de la piquer afin qu'elle ne se boursoufle pas.

Vous faites une béchamel assez épaisse dans laquelle vous incorporez d'abord les jaunes d'œufs, puis le contenu de la boîte de thon. Mélangez bien. Ajoutez les blancs d'œufs battus en neige très ferme. Salez, poivrez. Versez cette préparation sur la pâte. Mettez au four pendant environ 15 minutes.

● CORDON BLANC

● *Gnocchi*

3/4 de litre de lait ;
60 gr. de beurre ;
2 jaunes d'œuf ;
200 gr. de semoule de blé ;
75 gr. de gruyère râpé ;
Sel, poivre, noix muscade.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 20 minutes environ.

Faites bouillir le lait avec sel, poivre, un peu de noix muscade, et jetez-y, en pluie, la semoule. Laissez cuire environ 10 minutes à feu modéré. Vous retirez alors du feu et vous incorporez la moitié du beurre et les jaunes d'œufs. Vous étalez cette préparation sur un grand plat et vous laissez refroidir pendant plusieurs heures. Vous avez alors une pâte ferme que vous découpez en losanges. Vous disposez ceux-ci sur un plat à gratin, vous saupoudrez de gruyère et de quelques noisettes de beurre. Vous mettez au four et vous laissez gratiner. Vous servez très chaud.

SUZANNE ET HENRIETTE.

Collection Nouvelle de Printemps
MERCEY
spécialiste
PEAU et CUIR
HOMME-FEMME
50, av. Victor-Hugo - Paris 16e
KLE. 70-18

Les conseils de Michèle MONNET, spécialiste en puériculture.

DES BÉBÉS
à 140 km. à l'heure

SUR la piste d'essais de Buc, Bébé-Confort a réalisé une expérience concluante. Deux bébés-mannequins, de la taille et du poids correspondants respectivement à un enfant de six mois et à un de trois ans, ont été confiés à des pilotes d'essais.

Accrochés au dossier d'une Aronde et d'une Beaulieu : deux multisièges Bébé-Confort. Une sangle de super-sécurité apporte une garantie supplémentaire. Les bébés-mannequins installés, les voitures démarrent devant journalistes et techniciens. Démarrage brutal, zigzags, coups de frein brusques, virages criants...

Les spectateurs de ce rodéo fantastique ont la gorge serrée. Et moi-même, pendant un instant, presque oublié qu'il ne s'agissait pas de vrais bébés ! Les voitures s'arrêtent. Les experts ont le sourire : les mannequins n'ont pas « bougé » de leur Multisiège.

Comme vous, j'appréciais depuis très longtemps Bébé-Confort. Je connais cette Maison beaucoup plus intimement depuis que je participe à leur « Conseil de Clients » et je dois vous dire qu'avant d'ajouter un nouvel article à leur collection, ils n'hésitent pas à le modifier vingt fois, à l'expérimenter de toutes les manières, en tenant compte de tous les conseils. Un esprit de minutie constant s'exerce jusque dans le moindre des détails.

Une autre marque peut se recommander des mêmes méthodes. Il s'agit de Kiddicraft. Pour ces spécialistes des jouets éducatifs, la psychologie de l'enfant n'a plus de secret.

Pour celles de mes lectrices qui désireraient des informations, des conseils de toute nature à propos de leurs tout-petits, une documentation sur ces jouets éducatifs, ou n'importe quel article de puériculture, écrivez-moi donc :

Michèle MONNET, Maman-Service, 13, rue d'Avron à VILLEMOMBLE (Seine) ; ce sera pour moi un plaisir que de vous répondre.

Communiqué.

cinéma

NOUVEAUX

Le Trou : une authentique évasion minutieusement reconstituée par Jacque Becker. Son dernier film. (*Marignan*, ELY. 92-82. *Français*, TRU. 81-77.)

Pather Panchali : deux enfants pauvres dans un village bengali. Des images et une musique d'une extraordinaire beauté. (*Cinéma Caumartin*, OPE. 81-50.)

Moonfleet : pour les amateurs d'histoires à faire peur. Un film de Fritz Lang. (*Mac-Mahon*, ETO. 24-81.)

(Pour ces trois films, voir les critiques, p. 35.)

Plein soleil : trois jeunes gens et la mer d'Italie. La virtuosité technique de René Clément appliquée à une histoire policière un peu trop bien calculée. (*Marivaux*, RIC. 83-90. *Colisée*, ELY 29-46.)

A bout de souffle : le romantisme désespéré de l'époque traité par un jeune metteur en scène. A conseiller aux amateurs de cinéma. A déconseiller aux amateurs d'histoires toniques et de belle jeunesse. (*Balzac*, ELY. 52-70. *Helder*, PRO. 11-24. *Scala*, PRO. 40-00. *Vivienne*, GUT. 41-39.)

Le Testament d'Orphée : les adieux de Jean Cocteau au cinéma. (*Pagode*, INV. 12-15. *Avenue*, ELY. 49-34.)

Le Bel Age : un rêve éveillé de Pierre Kast où toutes les jeunes femmes sont belles et les jeunes gens délicats. (*Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

RECENTS

Kanal : l'épopée des résistants polonais pendant l'insurrection de Varsovie retracée par Andrej Wajda. (*Ranelagh*, AUT. 64-44.) Du même : « **Cendre et Diamant** », le drame, à la Libération, des résistants non communistes. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04.)

La Blonde Explosive : une comédie burlesque et satirique jouée par Jayne Mansfield. Le metteur en scène Frank Tashlin dans sa meilleure forme. (*Cinéma des Champs-Elysées*, ELY. 29-46.)

Sueurs froides : dans le cadre de la baie de San Francisco, l'amour, la mort et le vertige (*Champollion*, ODE. 51-60). Et un autre Hitchcock presque sérieux : « **La Loi du silence** » : le secret d'un prêtre. (*Studio Bertrand*. SUF. 64-66.)

Quand passent les cigognes : la guerre vécue par Tatiana Samoïlova. Le plus grand succès du cinéma soviétique dans le monde depuis la Libération. (*Quartier Latin*, DAN. 84-65.)

ANCIENS

Ordet : évoqué par Carl Dreyer, un miracle de la foi (*Celtic*, ODE. 43-62). Egalement : « **Dies Irae** » : une affaire de sorcellerie au moyen âge. (*Studio* 28, MON. 36-07.)

Hellzapoppin : la quintessence du burlesque délirant. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Le Diable au corps : Gérard Philipe et Micheline Presle dans l'une des meilleures réussites du trio Autant-Lara, Aurenche et Bost. D'après le roman de Radiguet. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

théâtre

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Les Trois Sœurs : il faut aller communier avec ce chef-d'œuvre de Tchékov, admirablement servi par Sacha Pitoëff. (*Alliance Française.*)

Gout de miel : la première pièce d'une Anglaise de vingt ans, Shellag Delaney. Deux comédiennes remarquables : Lila Kedrova et Huguette Hue. (*Mathurins.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Histoire de rire : une reprise de la célèbre pièce d'Armand Salacrou, avec Danièle Delorme et Yves Robert. (*Madeleine.*)

Erik XIV : les débuts de Daniel Gélin au T.N.P. dans un pièce historique de Strindberg. (*T.N.P. Palais de Chaillot.*)

télévision

Trois cents millions de spectateurs vont suivre le voyage de M. K. en France.

Les reportages seront envoyés aux treize pays de l'Eurovision et seront également relayés par la Russie Soviétique, trois chaînes américaines et même le Japon.

Voici, pour les téléspectateurs français placés « aux premières loges », les programmes de cette semaine :

Jeudi 24 mars a 20 h. : extraits de la « journée » diffusés dans le cadre du Journal télévisé.

Vendredi 25 mars a 19 h. : le déjeuner de la presse diplomatique qui aura eu lieu à 13 heures au Pavillon Dauphine. Réal. : François Chatel.

Vendredi 25 mars a 19 h. 55 : M. K. à l'Opéra. Commentaire de Léon Zitrone.

Samedi 26 mars a 17 h. 30 : visite de l'usine de Lacq. Reportage assuré par Alexandre Tarta et Joseph Pasteur.

Dimanche 27 mars a 20 h. : extraits de la journée.

Lundi 28 mars a 17 h. 10 : visite de la gare de triage de Gevrey-Chambertin et présentation à M. Krouchtchev des locomotrices françaises les plus modernes.

Et quelques autres émissions...

Jeudi 24 mars a 21 h. 35 : « Concert des Jeunesses Musicales de France ». Maurice Le Roux, compositeur et chef d'orchestre, vient d'être nommé directeur de l'Orchestre National, il dirige l'orchestre Radio-Symphonique de Paris qui interprète des œuvres de Darius Milhaud, Webern, et Manuel de Falla. Présentation Jean-Paul Carrère.

Samedi 25 mars a 16 h. : « Tournoi des cinq nations » ; en Eurovision le match de rugby France-Galles transmis de Cardiff. Commentaire : Roger Couderc.

Samedi 26 mars a 20 h. 35 : « Bonsoir, monsieur Pagnol ». La soirée entière (jusqu'à 23 h. 10) est dédiée à Marcel Pagnol.

expositions

Chu Teh Chun : un débutant qui a 2.000 ans de peinture dans les doigts. (*Galerie Legendre*, 31, *rue Guénégaud.* *Voir page 38 la chronique de Jean-François Chabrun.*)

Art graphique de la Chine : aux sources et à l'avant-garde de l'art contemporain. (*Huguette Bérès*, 25, *quai Voltaire.*)

Comparaisons : par sa diversité et par une certaine qualité des envois, le meilleur Salon de la saison. (*Musée d'Art Moderne*, 11, *avenue du Président-Wilson.*)

Peintres témoins de leur temps : le Salon des artistes officieux. Thème de cette année : la jeunesse. (*Musée Galliéra*, 10, *avenue Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Van Gogh : manifestation exceptionnelle à ne manquer à aucun prix. (*Musée Jacquemart-André*, 158, *bd Haussmann.*)

Adilon : retour espéré d'un des plus brillants peintres de la jeune « école de Lyon ». (*Galerie du Bac*, 46, *rue du Bac.*)

Arman : de l'utilisation des objets à des fins picturantes. « Automatisme éclairé ». (*Galerie Saint-Germain*, 202, *bd Saint-Germain.*)

Nasser Assar : la mort parfumée des formes. (*Galerie de Bellechasse*, 266, *bd Saint-Germain.*)

Philippe Bonnet : une étape importante dans l'œuvre d'un des rares jeunes peintres véritablement importants. (*Zervos*, 14, *rue du Dragon.*)

Gaston Bertrand : harmonie des formes éclatées. (*La Roue*, 16, *rue Grégoire-de-Tours.*)

Fulcrand : symphonie tachiste. (*Camion*, 8, *rue des Beaux-Arts.*)

Feito : sens des structures tragiques. (*Arnaud*, 34, *rue du Four.*)

Halpern : romantisme contemporain. De grandes qualités picturales. (*Art Vivant*, 72, *bd Raspail.*)

Pignon : le chef de file du réalisme constructif. (*Galerie de France*, 3, *faubourg Saint-Honoré.*)

Pfriem : un intimisme lyrique d'une facture habile et d'un ton très heureusement inhabituel. (*Galerie du Dragon*, 19, *rue du Dragon.*)

Hans Richter : quarante ans de peinture au rouleau, de cinéma insolite et de lutte contre l'académique immobilité des formes. (*Denise René*, 124, *rue La Boétie.*)

Sironi : l'antiquité réadaptée au goût du jour. (*Rive Droite*, 23, *faubourg Saint-Honoré.*)

Thiollier : paysagiste au talent sûr, qui vient d'obtenir le « Grand Prix du Club du Tableau 1960 ». Sont également exposées des œuvres des autres lauréats : Epko, Rosso, Kovner et Chabrier. (*Norval*, 14, *rue des Beaux-Arts.*)

Viseux : une élégance désinvolte et de bon aloi. (*Cordier*, 8, *rue de Miromesnil.*)

Yankel : des paysages construits avec habileté et beaucoup de brio. (*Galerie de Paris*, 14, *place François-Ier.*)

concerts

Jeudi 24 mars a 21 h. : « Les amis du professeur Edouard Branly » organisent un gala avec la participation des Concerts Colonne (dir.: P. Dervaux) et de Giorgy Cziffra. Au programme : Wagner, Franck, Liszt. (*Th. des Champs-Elysées.*)

Dimanche 27 mars a 21 h. : dans le cadre de la visite de M K., musique soviétique avec l'Orchestre National. Le compositeur A. Khatchaturian dirige sa « 2e Symphonie », son « Concerto pour piano » (soliste : Jacqueline Eymar), des extraits de « Gayaneh » et le ballet « Spartacus ». (*Salle Pleyel.*)

Mardi 5 avril a 21 h. : Rudolf Albert, à la tête de l'Orchestre National, dirige un programme varié comportant notamment « Le Réveil des Oiseaux », d'Olivier Messiaen et « Jeux » de Debussy. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

occasions

Je propose

- **Très beau vase Canton**, hauteur 36 cm, pour fleurs grandes tiges ou lampe. 280 N.F., et
- **Deux kimonos** authentiques brodés or, pour manteaux du soir ou appartement. Tél. PAS. 83 67, avant 10 heures ou heures des repas.
- **Manteau d'astrakan** et belle veste de loutre de l'Hudson Très bas prix. ODE. 56-49.
- **Cheminée marbre rose et gris** démontée, complète, en bon état. Epoque Directoire. 500 N.F. Tél. tous les jours, sauf jeudi, de 9 h. à 11 h. LIT. 75-14.
- **Salon Louis XVI**, 5 pièces 1500 N.F. BAL. 23-71.

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

GALERIE DE PRESBOURG
20, avenue Kléber (16e) - PAS. 68-19
Edouard de SOTO
Verniss. mardi 29 mars, jusq. 29 avril

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
F. LÉGER
PEINTURES 1920-1955
Jusqu'au 11 avril

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
YANKEL
Jusqu'au 9 avril

Galerie Gérard MOURGUE
9, avenue de l'Opéra - OPE. 52-07
SABLÉ
Pastels, Gouaches - Jusqu'au 15 avril

Galerie ANDRE WEIL
26, avenue Matignon
LANDVER
Jusqu'au 29 mars

Galerie JEAN CAMION
8, rue des Beaux-Arts (VIe)
FULCRAND
Du 18 au 31 mars

DURAND - RUEL
37, avenue de Friedland - 8e
KHMELUK
Vern. le 24 mars - Jusq. 14 avril

Jacques MASSOL
CORTOT
12, RUE LA BOETIE

Galerie JEANNE CASTEL
10 grandes années d'Expressionisme
(1924 - 1934)
3, rue du Cirque - Jusqu'au 14 avril

LA HUNE
170, boulevard Saint-Germain
Yoshuko NOMA
GRAVURES EN COULEURS

PERMANENCE et ACTUALITE de la PEINTURE
15 toiles choisies par R.-V. Gindertael
ABBOUD, BISSIERE, BRYEN, CHAPOVAL, GAUTHIER, ISTRATI, LANSKOY, MILO, MOSER, NALLARD, POUGNY, SOULAGES, STAEL, VULLIAMY, WENDT
Galerie Raymonde CAZENAVE
12, rue de Berri - PARIS (8e) - ELY. 14-56

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
PIGNON
ŒUVRES RECENTES

Galerie CAHIERS D'ART
14, rue du Dragon (VIe)
PEINTURES RECENTES DE
Philippe BONNET
Du 22 mars au 30 avril

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER
BAZAINE - TAL COAT - UBAC
PALAZUELO - CHILLIDA - F. FIEDLER

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS - BAB. 02-21
PIERRAKOS
Du 25 mars au 12 avril
et REDFERN GALLERY
20, Cork Street - Burlington Gardens
LONDON WC 1 (England)

Au Pont des Arts
Galerie LUCIE WEILL
Mika MIKOUN
SCULPTURES EMAILLEES
6, rue Bonaparte - 22 mars-9 avril

GALERIE DU DRAGON
19, Rue du Dragon
Grands formats

GALERIE LACLOCHE
8, Place Vendôme
Petits formats - dessins

CREMONINI
du 25 Mars au 25 Avril

COMMUNIQUÉ : $X_1 + X_2$ = BEAUTÉ

CINQ heures. Une fin d'après-midi de février dans les salons d'un grand couturier parisien. La présentation de la collection vient de s'achever. Quelques clientes s'attardent encore entre les rangées de chaises dorées.

Dans la « cabine », les mannequins bavardent. Elles échangent leurs impressions sur... d'autres femmes, bien sûr. Et comme toutes sont jeunes, minces (oh combien !) et jolies, leur verve est vite aiguisée par l'aspect mûrissant et... surabondant de leurs soi-disant « semblables ». Qu'il s'agisse des bajoues de Madame Y..., vieille cliente de la maison, ou du tour de hanches de Madame Z..., acheteuse renommée, les rires fusent de toutes parts.

Mais, dans un coin de la cabine, une jeune femme ne rit pas : c'est un mannequin svelte comme tous les mannequins et plus jolie que la plupart d'entre elles. « Josiane » se démaquille pensivement.

Elle ne rit pas parce qu'elle se souvient. Le visage boursouflé de Madame Y... et les hanches de Madame Z... la ramènent quelques années en arrière. Quand elle aussi avait « des complexes » (et... de bonnes raisons pour en avoir).

Faire appel à la nature

C'était en 1958. Au printemps. Le week-end s'annonçait mal et Josiane restait en proie à son obsession : elle était grosse, les traits de son visage demeuraient noyés sous un épiderme irrégulier et sa silhouette... n'en était pas une. Finalement, pour mettre un terme provisoire à cette inefficace anxiété, elle décida qu'elle passerait le week-end à la campagne, chez une amie.

Elle y découvrit une foule de choses bien faites pour réjouir son âme de citadine. La pureté de l'air, l'odeur de la terre, la fraîcheur de l'eau, la faisaient revivre. Mais ce fut le chien de la maison qui l'étonna le plus. Toute la matinée du samedi, il avait refusé de jouer, l'air malheureux, visiblement malade. Puis, dans l'après-midi, il avait disparu, au grand désespoir de Josiane, qui le croyait déjà en train de rendre l'âme dans un fossé des environs. Sa joie fut donc à son comble quand elle le vit revenir l'air guilleret et l'oreille dressée. « Dick » n'était plus malade. A quoi était due cette guérison inattendue ? Tout simplement aux plantes. L'animal intoxiqué était allé d'instinct aux herbes qui pouvaient le guérir.

L'incident revint dans la conversation au cours du dîner et « à propos de plantes guérissantes », Josiane apprit qu'il existait une méthode française d'embellissement et de rajeunissement du corps dont l'efficacité était basée sur la vertu des plantes (1).

(1) Cure Xanty : laboratoires et salons, 56, rue de Dunkerque, Paris (9e). (Parking gratuit.)

CONFIDENCES APRÈS UNE ÉLECTION.
Surtout ne répétez pas que c'est grâce à la cure Xanty.

Une cure sans régime, sans massage et sans médicaments.

Une règle d'or

Le principe en est simple : il s'agit de libérer l'organisme en lui faisant éliminer toutes les toxines qu'il a emmagasinées. Et de les lui faire éliminer par les *voies naturelles.*

L'élimination a lieu en trois phases quotidiennes, et les salons de l'établissement de cure parfaitement équipés pour chacune d'elles.

● LE XANTÉROCLYSE : c'est un bain rectal aux plantes, qui agit par action réflexe. Sa composition spéciale provoque une abondante élimination des déchets nocifs stagnant dans les intestins. Non éliminés, ces déchets finissent par provoquer une intoxication générale.

● LE XAN : la préparation aux plantes « xan » doit être versée dans un bain ordinaire. Ce bain, pris à une tempérable agréable et pendant quinze minutes, permet d'éliminer des toxines et déchets par l'intermédiaire de la peau et des voies urinaires, cette fois-ci.

● LA SUDATION : dans certains cas, il est nécessaire de compléter cette « purification » de l'organisme par l'air chaud. La sudation a lieu dans de petites cabines individuelles et l'action de la chaleur est couplée avec celle de lumières colorées. Les lymphatiques se trouvent enveloppés d'une lumière rouge stimulante. Les nerveux baignés dans un décor bleu qui les décontracte parfaitement.

Et aussi curieux que cela puisse paraître, ce n'est pas la « vision » des couleurs qui procure cette sensation de bien-être.

L'expérience a été tentée sur des aveugles : ils ont été enfermés dans la petite cabine et soumis aux différents éclairages. A la grande surprise de l'opérateur, ils en ont ressenti les effets tout comme les clairvoyants. Ce sont les terminaisons nerveuses qui sont excitées.

Selon que vous soyez...

La cure dure six, douze ou vingt-quatre jours. Dès les premières séances, l'impression de délassement se fait ressentir. Puis, peu à peu, les résultats « en profondeur » se manifestent :

● RECONQUÊTE DE L'ÉQUILIBRE CORPOREL : il n'est pas uniquement question de faire « grossir les maigres » et « maigrir les gros ».

Les uns et les autres doivent tout simplement *retrouver leur équilibre.* La maigreur ou l'embonpoint sont attaqués dans leurs causes profondes et non dans leurs effets. Il s'agit de régulariser les diverses fonctions de l'organisme. Lorsqu'elles le sont, le corps reprend des proportions harmonieuses, la peau retrouve un aspect sain.

● RECONQUÊTE DE L'ÉQUILIBRE MORAL : la plupart des déséquilibrés psychiques sont influencés soit directement soit indirectement par les déséquilibres physiologiques et ne résistent généralement pas à cette désintoxication totale.

Sur votre étagère

● LA CURE A DOMICILE : mais la cure « Xanty » n'est pas « exigeante ». Si vous ne pouvez pas aller à elle, elle viendra à vous. Il n'est donc pas nécessaire de se rendre chaque matin dans les salons Xanty. Votre salle de bains fera parfaitement l'affaire.

— Si vous habitez Paris ou la Côte d'Azur, un service spécial de livraison vous apportera le xantéroclyse et le xan à domicile.

— Si vous habitez en province, c'est le facteur qui vous les déposera.

Mais si vous n'avez pas de salle de bains, ne vous désespérez pas, les laboratoires Xanty viennent de mettre au point la nouvelle « lotion aux plantes Xanty », qui remplacera parfaitement le bain par une friction.

● UN VISAGE DE TOUS LES JOURS : quand votre cure sera terminée, vous vous trouverez un peu, physiquement et moralement, dans le même état qu'après de grandes et... bonnes vacances : débordants de force, de vigueur, de jeunesse, mais en proie à une certaine mélancolie : comment prolonger tout au long de l'année l'effet bienfaisant de ces quelques jours ? S'il est impossible de conserver des vacances « en bouteille », il est possible en revanche de retrouver chaque jour les bienfaits des plantes Xanty... en flacon. Non seulement chez les pharmaciens, mais aussi chez les coiffeurs ou aux laboratoires Xanty.

● POUR PERMETTRE A VOTRE PEAU DE RESPIRER : la lotion X1 est un démaquillant parfait. Elle expurge de l'épiderme toutes les toxines qui y sont emmagasinées et qui provoquent rides, boutons et taches superficielles.

En plus de ce rôle « purificateur », X1 remplit un rôle « équilibrant » : il permet aux peaux grasses de redevenir normales, tandis que les peaux sèches retrouveront assez rapidement leur santé.

● POUR LA RAFFERMIR ET L'EMBELLIR : la lotion X2 tonifie l'épiderme grâce à des substances immédiatement utilisées. Elle provoque des réactions de défense et raffermit ainsi les tissus tandis que les muscles relâchés reprennent leur place. Le visage retrouve son aspect jeune et vivant.

Sur la coiffeuse de Josiane, l'ancienne « obèse » devenue mannequin, X1 et X2 montent la garde. Ils lui rappellent le passé, mais ils sont là aussi pour la rassurer quant à l'avenir. Et c'est à l'avenir que songe la jeune femme en contemplant dans son miroir... les résultats de l'équation.

MME XANTY PHOTOGRAPHIÉE A 60 ANS.
Est-ce la femme de 70 ans de demain ?

Cette page spéciale d'annonces est présentée par les Ets Xanty, 56, rue de Dunkerque, Paris (9e).

FORUM

L'affaire du « réseau »

● ***Vingt Français ont été arrêtés pour aide au F.L.N. Comment ont-ils choisi cette voie ? Que veut dire aujourd'hui « être Français » ? J.-M. Domenach analyse cette affaire qui nous concerne tous* (1).**

L'ARRESTATION d'une vingtaine de Français accusés d'avoir aidé le F.L.N. sert un peu trop à faire oublier « les autres complots ». Elle n'en pose pas moins quelques questions. Ces jeunes gens, comédiens, étudiants, ce prêtre, formaient-ils réellement le « réseau métropolitain de soutien du F.L.N. » ? La plupart d'entre eux le nient et dès maintenant il convient de distinguer parmi les faits qu'on leur reproche :

1° Le passage à l'étranger de conscrits refusant de servir en Algérie ;

2° L'hébergement d'Algériens recherchés par la police ;

3° La diffusion de la propagande F.L.N. et autres services rendus au F.L.N.

Il est évident que ces activités ne sont pas du même ordre et peuvent relever de mobiles différents. En particulier, les deux premières appartiennent à cette « éthique de détresse », qui recourt à la non-violence pour remédier à d'injustifiables violences : la torture exercée contre les détenus musulmans, la répression cruelle de l'objection de conscience créent des situations d'exception auxquelles chacun a le droit et même le devoir de remédier par ses propres moyens, fût-ce à l'encontre des lois écrites, et même si de telles actions apportent de biais un certain renfort à la cause du F.L.N.

L'aide directe apportée au F.L.N. est d'une autre nature. Il s'agit, non plus de la réparation non violente d'un désordre, mais d'une participation délibérée à une entreprise elle-même violente, politique et militaire, qui se trouve en conflit avec la politique et l'armée de la France. Et c'est sur ce point que nous devons réfléchir.

L'appartenance à une communauté nationale implique une obligation de solidarité qui a plusieurs formes (juridique, politique, morale). Cette solidarité n'est pas la règle suprême : on peut être amené à se séparer de son pays, à désavouer son gouvernement, à lutter même contre son armée sans être pour autant un traître. On doit même le faire en certains cas. Les Allemands qui, de 1933 à 1945, prirent part à la lutte contre le nazisme, d'une certaine manière contribuèrent à la défaite de l'Allemagne, et cependant ils se comportèrent en hommes de conscience et en patriotes allemands. Le nazisme avait fait de leur pays le représentant d'une volonté de domination et d'avilissement contre laquelle les valeurs humaines devaient être défendues à tout prix.

Un drame d'exception

La France de 1960 est-elle dans une situation comparable ? Il me paraît impossible de le prétendre. La France réprime une juste révolte avec des méthodes contraires à la dignité humaine, c'est vrai. Mais il est faux que le conflit de la France et du F.L.N. puisse être assimilé à une lutte entre l'oppression et la liberté. Si, de fait, la France exerce encore en Algérie cette oppression, il n'est pas vrai qu'elle soit dans le monde le représentant de l'oppression, le porteur d'un impérialisme national ou d'une dictature raciale, comme l'était en 1939, par sa doctrine et son action, l'Allemagne hitlérienne. La France a consenti à la libération du Maroc et de la Tunisie ; elle vient de décoloniser Madagascar et ses anciennes possessions d'Afrique noire. La guerre d'Algérie est une guerre coloniale, mais c'est en même temps une exception aberrante dans l'évolution française depuis six ans. Ce n'est pas parce que la France est fasciste que la guerre d'Algérie est une guerre coloniale ; c'est parce que la guerre d'Algérie est une interminable guerre coloniale que la France tend à devenir fasciste. Lutter contre l'avilissement de la France consiste donc à lutter d'abord, en France même, pour la fin de cette guerre, pour une paix négociée, et non pour la victoire du camp opposé.

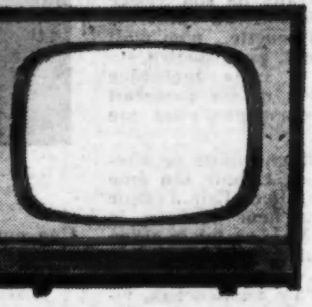
Il ne faut pas rejouer les situations historiques dépassées. Nous ne vivons plus à l'époque de la guerre d'Espagne de la Résistance. Certes, la révolte des peuples colonisés est une cause universelle, mais le fait que cette révolte se heurte encore, en deux ou trois pays d'Afrique, à la résistance des Français et des Anglais, ne signifie pas que le camp de la liberté soit affronté au camp de l'inhumanité en un combat qui requiert l'assistance inconditionnelle des hommes de cœur. Le nationalisme algérien n'a pas, dans le monde de 1960, la signification qu'avait l'Espagne républicaine ou la résistance italienne dans le monde d'avant la deuxième guerre mondiale. Il s'agit de la liberté d'un peuple de dix millions d'habitants que la France opprime, et ce n'est pas rien. Mais cette répression de l'insurrection algérienne par la France est un drame d'exception, un crime à retardement, dû à des circonstances particulières, et non point l'exemple fatal, annonciateur d'un écrasement universel, comme le fut l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne ; et la répression menée contre les Algériens musulmans n'a pas le caractère radical de l'anéantissement des juifs par les hitlériens, et elle ne signifie aucunement une volonté française d'anéantir tous les musulmans. Ces comparaisons ne doivent pas consoler, mais elles font apparaître ceci : pour des Français, soutenir la cause du F.L.N. signifie que l'on renonce à tout espoir de redresser une France déchue, abîmée dans un mal absolu. C'est si vrai que l'organe clandestin français «Vérité pour», qui est impliqué dans l'affaire actuelle, justifiait sa position en déclarant lutter également contre le « fascisme français », c'est-à-dire contre la Vᵉ République — identification vraiment abusive.

Le problème n'est donc pas de généraliser mais de circonscrire — non pas d'étendre les causes et d'approfondir la nature du conflit, mais de

(1) Ce texte est extrait du numéro d'avril de la revue « Esprit ».

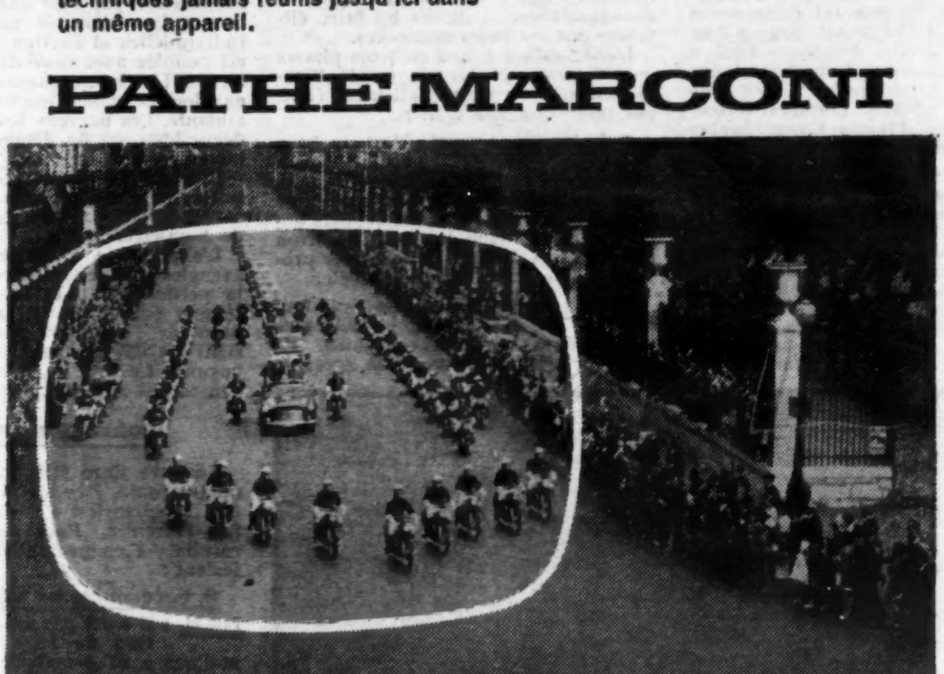
PUBLICIS

GRANDS EVENEMENTS GRANDE MARQUE



Sur un téléviseur "La Voix de son Maître" vous pourrez suivre l'événement comme si vous y étiez.
Et quelle simplicité : 1 seul bouton à tourner !
Le réglage est fait une fois pour toutes et les différents contrôles interviennent automatiquement pendant la réception.
Un ensemble de perfectionnements techniques jamais réunis jusqu'ici dans un même appareil.

PATHE MARCONI



La Voix de son Maître — Radio - Electrophone - Télévision
S. D. R. T. division Pathé Marconi - 33 rue de Vouillé - Paris 15

DEMANDEZ UNE DEMONSTRATION A VOTRE « DISTRIBUTEUR » AUTORISE PATHE-MARCONI

limiter et de terminer cette horrible guerre par une négociation politique. Le problème n'est pas de renforcer un camp contre l'autre mais de faciliter la paix. Qu'une minorité française, d'un courage et d'une générosité hors de pair, même par conviction humaine ou religieuse, aide le F.L.N., cela ne peut qu'alourdir la tâche de la paix en donnant un alibi aux partisans de la guerre : en leur permettant de confondre ceux qui cherchent la paix avec ceux qui soutiennent l'un des camps en guerre.

On objecte que la nation a été trompée : de Gaulle, après Guy Mollet, a promis la paix et continue de faire la guerre. On suggère que devant la défaillance de l'autorité responsable, le moment est venu, pour les Français demeurés libres et conscients, de préparer eux-mêmes la paix avec les nationalistes algériens. Cet argument a du poids pour autant qu'il dénonce la perversion de l'opinion par les gouvernements successifs, et les manœuvres par lesquelles une minorité bien placée réussit à bloquer toute initiative de négociation. N'est-il pas évident que les bases d'un accord existent maintenant et qu'on le fuit à nouveau du côté français ? Parler de paix alors qu'on élude chaque fois le pas décisif, cette hypocrisie sanglante, il est urgent de la faire éclater, et qui s'en chargera, sinon des citoyens en révolte contre la lâcheté du pouvoir ?

Les raisons du cœur

Cependant, si un homme peut se substituer à son peuple dans l'ordre du témoignage, il ne le peut pas dans l'ordre de la politique — à moins de tendre lui-même à constituer une force politique de remplacement, un gouvernement libre et raisonnable, au cas où ses concitoyens ont perdu leur liberté d'appréciation et de décision. C'était le cas en 1940. Ce ne peut être le cas maintenant ; et non point parce qu'il s'agit toujours du général de Gaulle, jadis chef insurgé d'une résistance nationale et présentement chef régulier d'une nation qui, depuis cinq ans, combat une autre résistance nationale, mais parce que le désordre politique ne peut être réparé par l'initiative individuelle et qu'on ne peut à la fois exiger l'obéissance d'une armée qui veut faire la guerre pour son compte et se mettre soi-même en dehors des lois en voulant faire la paix pour son compte.

Ce sont là, je sais bien, des raisons de l'esprit qui sont facilement bousculées par les raisons du cœur. Les hommes dont nous parlons n'ont pas hésité devant l'appel des révoltés, ils ont été touchés et ils ont répondu sans calcul, sans précaution ; ils n'ont pu supporter que soit par nous imposé au peuple algérien le stigmate du mépris de race et de caste — *par nous*, collectivement, car à la base de leur action « antifrançaise » on trouve une volonté de réparation, c'est-à-dire une conscience de la solidarité nationale incomparablement supérieure au patriotisme de tous ceux qui leur reprochent d'y avoir failli. Cela suffit pour qu'on leur fasse honneur, même si l'on estime qu'ils se sont trompés. Et en un certain sens il est vrai que leur action, même la plus engagée, peut servir la paix elle-même et les lendemains de la paix, en prouvant que ce conflit n'est pas entre deux nations, puisque des Français ont pu aider des Algériens. On saura plus tard le poids qu'a pesé cette présence pour éviter l'extension du terrorisme en France ; on connaîtra plus tard, quand la paix sera venue, les fruits d'une amitié poursuivie jusque dans les risques de la clandestinité et les souffrances de la prison...

Pourtant la fécondité future de ces actions hors la loi ne peut justifier leur généralisation dès maintenant. Il faut une règle, et cette règle ne peut être d'agir contre les règles, du moins tant qu'il existe assez de possibilités et de libertés pour agir dans les règles. Les responsables de la gauche devraient se hâter ; c'est leur mollesse, leur impuissance bavarde, leurs divisions, qui ont créé ce néant qu'ont cherché à combler, par des moyens extrêmes, ceux qui sont arrêtés aujourd'hui.

Tant qu'il subsiste des moyens normaux de redressement, nous ne pouvons pas conclure à l'aliénation complète de notre pays. Tant que n'a pas été lancé le « sauve-qui-peut » (*se sauver*, mais aussi *sauver* : sauver l'honneur, sauver l'avenir), il faut s'accrocher aux raisons généralisables, aux conduites légales, aux devoirs communs.

J.-M. DOMENACH.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● *Les amis de Jean Prévost : un héros, mais qui fut aussi un écrivain.*

IL y a seize ans, Jean Prévost, héros du Vercors, était assassiné par les Allemands.

Ceux qui l'ont connu disent que ce grand garçon doux et fort savait tout. L'athlétisme, la philosophie et les mathématiques supérieures, dix mille vers qu'il récitait de mémoire et la meilleure façon de faire une épissure, rien ne lui était étranger.

L'éclat de son action dans la Résistance a relégué au second plan l'œuvre de l'écrivain, qui est vaste. Quatre romans (dont « Les Frères Bouquinquant »), des nouvelles, de nombreux essais historiques, philosophiques, littéraires.

Alors, jeudi dernier, au Mercure de France, une assemblée s'est réunie : la première assemblée constitutive de l'Association des Amis de Jean Prévost.

Le but de l'association : faire connaître l'œuvre de Jean Prévost, susciter des rééditions.

(Archives.)
JEAN PRÉVOST.
Rien ne m'était étranger.

(Archives.)
JACQUES BROSSE.
366 jours et 1.000 siècles.

L'association a décidé de rééditer en avril « Plaisir des sports » (qui fait partie des « Essais sur le corps humain ») et Jean Paulhan a proposé de publier un recueil d'articles et de critiques dispersés dans les revues.

Jean Prévost semble d'ailleurs mieux connu à l'étranger qu'en France : deux Belges, trois Américains, un Italien lui ont consacré des thèses. Un professeur suédois l'a choisi avec Sartre, Camus, Mauriac et Gide pour illustrer un essai sur la littérature française contemporaine.

● *Jean Thibaudeau : pas de frontière entre la politique et l'art.*

« PAR *une matinée de printemps, en l'honneur d'une reine jeune et belle, une cérémonie se déroule dans la capitale d'un pays d'Europe occidentale...* » Tel est le sujet d' « Une cérémonie royale », le roman de Jean Thibaudeau, dernier poulain des Editions de Minuit, que Jérôme Lindon « a l'intention de défendre autant que Claude Simon » et qui introduit, paraît-il, une variante dans le Nouveau Roman : « le sentiment du bonheur ».

Un auteur léger aux Editions de Minuit ?

N'en croyez rien. Malgré un physique d'acteur (visage fin, cheveux bouclés, silhouette mince), Jean Thibaudeau, 25 ans, instituteur à Aubervilliers, aborde la littérature avec le sérieux qui convient : « *Le livre est ce lieu dialectique qui se révèle à lui-même à mesure qu'il grandit, qui, peu à peu, se construit, définissant et bousculant sans cesse ses propres limites, par un mouvement sans fin* », explique-t-il.

« *L'idée de mon roman m'est venue en voyant aux actualités un passage en couleurs de la reine Elizabeth en carrosse, passant en revue les gardes anglais. J'ai pensé qu'il serait amusant de faire un livre à partir de ces images. Je voyais les soldats comme des marionnettes, dont les mouvements auraient une signification antimilitariste ou érotique. Un hommage rendu à une femme par des soldats. La cérémonie est racontée du point de vue de tous les participants, la foule, les policiers, les amoureux, les enfants.*

« *Mon métier ? Je ne sais rien faire (je me suis arrêté à hypokhâgne). Il faut que je gagne ma vie, alors je suis instituteur, d'abord à Courbevoie et maintenant à Aubervilliers. 46 gosses, des locaux en bois, tous en retard,*

Mes opinions ? très à gauche. Pour moi il n'y a pas de frontière entre la politique et l'art.

● *Jacques Brosse : un journal dont l'homme est exclu.*

AUTEUR de « Parures africaines » (75.000 ex. « Tout par l'image », Hachette), Jacques Brosse a choisi toutes les photos et rédigé une partie du texte du prochain ouvrage qui paraîtra le 29 mars dans cette collection : « Les Grands Sanctuaires ». Dans ce très beau livre, auquel Lucien Gerschel, Jean Doresse, A.-M. Esnoul et Georgette Soustelle ont collaboré, figurent des sanctuaires du monde entier, qui sont encore à l'heure actuelle des lieux de pèlerinage. « *Le plus remarquable*, m'explique Jacques Brosse, *c'est le remploi des anciens temples par des religions différentes. Tous les grands sanctuaires catholiques sont sur l'emplacement d'anciens sanctuaires. On construisait des chapelles sur des pyramides. Le plus caractéristique est le temple de Louqsor : les Grecs en firent un sanctuaire dédié à Alexandre le Grand, les Romains le consacrèrent aux empereurs, les chrétiens le transformèrent en église copte et les musulmans en mosquée...* »

Rédacteur en chef du « Dictionnaire des œuvres et des auteurs de tous les temps et de tous les pays » (Laffont-Bompiani), J. Brosse prépare aux Editions du Pont-Royal : « 100.000 ans de vie quotidienne », un panorama du progrès de la vie quotidienne dans tous les pays. On prend la journée d'un homme moderne, et l'on remonte à l'origine de tout ce dont il se sert. On découvre ainsi que les tomates et les haricots firent pour la première fois leur apparition au Pérou, que la première paire de lunettes fut fabriquée à Florence au XIVe siècle, la première roue à Sumer, 3.000 ans avant J.-C., la première baignoire de l'histoire du monde en Crète, 2.000 ans avant J.-C. 700 photos de Jacques Ostier, dont beaucoup de documents inédits, illustreront cet ouvrage assez gigantesque.

Enfin, Jacques Brosse, qui est aussi l'auteur de « L'Ordre des choses » (Plon), préfacé par Gaston Bachelard, vient de déposer chez son éditeur le manuscrit de « Ephémère », sorte de suite à « L'Ordre des choses ». « Ephémère » est un journal dont l'homme est exclu. 365 jours décrits à travers un animal qui vient de naître, une fleur qui éclôt, un ciel qui change, sous forme de 365 essais, qui vont du poème en prose de quatre lignes à la méditation de 20 pages.

● *Colette Geslin : le complexe d'Œdipe se porte bien.*

ELLE est sans doute un peu lassante cette manie de comparer à Françoise Sagan tout nouvel écrivain porteur de jupons. Mais enfin, le livre que publie Colette Geslin, 20 ans, cette semaine chez Corréa, sous le titre de « L'Ame se porte noire » est un « Bonjour tristesse » sans points de suspension. Le complexe d'Œdipe, nuancé chez Cécile, ici dévore franchement Dany :

« *Nous étions debout l'un contre l'autre, à peine proches, et réprimant ce désir, commun j'en étais sûre, de nous étreindre... Je tournais ledos au feu, mes mains abandonnées dans celles demon père et les flammes rougeoyantes me brûlaient les jambes...* »

Figure ronde sous une permanente sage, petit bout de femme bien tranquille, Colette Geslin, depuis un an et demi, a fui La Baule, un papa garagiste (avec lequel elle ne s'est jamais entendu), une mère fonctionnaire et cinq frères et sœurs, pour vivre à Paris.

« *J'ai dû imaginer une situation opposée à la mienne*, dit-elle. *Un enfant unique, qui vit en pension, dont les parents ont une grosse situation et qui mènent une vie très libre. Comme Dany n'a jamais pu considérer son père comme un père, elle ne peut l'aimer qu'en tant qu'homme...* »

Ce n'est pas plus compliqué que cela !

Le prochain roman, presque terminé, de Colette Geslin, raconte l'histoire d'une jeune fille qui s'éprend (sans vraiment l'aimer) d'un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qui essaye de le persuader d'épouser sa maîtresse (qu'elle aime également beaucoup).

On émancipe les femmes et elles se cherchent des pères... Un cercle vicieux. Pour la littérature aussi.

ANNE-MARIE DE VILAINE.

PAUL-ANDRÉ LESORT
G.B.K.
" Ce roman me venge d'un seul coup de tous ceux dont le devoir professionnel m'a infligé l'absorption ". A. ROUSSEAUX (Figaro littéraire)
" Une maison d'édition comme si vous y étiez... "
R. M. ALBÉRÈS (Nouvelles Littéraires)
7,50 nf SEUIL

ENTRETIEN

Jean Douassot

● *Jean-Louis Bory vous présente le c r é a t e u r d'un univers romanesque et pictural scandaleux et poétique.*

L'ŒUVRE de Douassot appartient à cette très importante littérature qui ne peut être qu'autobiographique — c'est-à-dire : littérature où l'auteur s'engage lui-même si profondément qu'il renonce la plupart du temps au camouflage romanesque : Miller, Leiris. Dans « Sens inverse » (1), on retrouve cette façon particulière qu'a Douassot de parler de lui, et qui faisait déjà le grand attrait de la « La Gana » : l'exploration du réel, si sordide qu'il soit, aboutit souvent à une vision déformante proprement poétique.

Le garçonnet de « La Gana », qui, dans sa vision du monde, trouvait dans l'hallucination un secours à son dégoût, est devenu un homme. Nous le revoyons au terme d'une crise qui l'a laissé malade, misérable, traqué par la faim, clochard au bord de la folie, mais dont le délire intermittent est traversé par des sursauts de joie. « *Le rire me prend, je me frotte les mains, une pipe dans la gueule. La cigarette du matin est meilleure que le dentifrice. Une larme de café et je suis prêt à tout affronter. Qu'est-ce que j'ai passé comme ténèbres, mon pote ! A présent, c'est la lumière enfin !* »

Les ténèbres : une épouse, des enfants, une famille, avec ce que cela implique de respectabilité et de responsabilité. Bref, le monde de la sécurité bourgeoise, qui travaille à modifier le narrateur, car le narrateur, à l'état brut, est un épouvantable bonhomme. Un inacceptable : n'est-ce pas un « artiste » ? Rien de pire qu'un « artiste », tous des fous, des *individus* au sens le plus plein du terme, et d'*individu* à *sale individu*, il n'y a qu'un pas que le petit univers, qui cherche à digérer le narrateur, franchit vite. De son côté, le narrateur n'entend pas se laisser digérer. Il n'a pas évité de se laisser dévorer par la pauvreté pour se laisser dévorer par la respectabilité d'un monde où le fric est roi. Forcément scandaleux puisqu'il refuse de ressembler à tout le monde, le narrateur résiste. Et il résiste par le scandale. Il « cavale à reculons » — reculant vers la brute primitive qui affole et dégoûte son épouse. Il utilise à fond l'obscénité et la rage sexuelle pour saccager sa femme, la marquer férocement, comme on marque le bétail. Il accuse l'écart, transforme le fossé en abîme. Jusqu'au jour où le recul, devenant forcené, l'oblige au départ. Il arrive toujours un moment, où, toujours à contre-courant, le poète doit faire ses valises. « *Difficile, la vie, difficile, si l'on est de mon sang.* »

A la recherche du moi perdu

Pareil refus peut conduire au suicide. Le petit garçon de « La Gana » a vu son oncle se suicider. L'homme de «Sens inverse» ne veut pas de cette « solution ». Il a décidé de trouver un sens, SON sens, à SA vie. Alors que « La Gana » était la re-présentation d'un délire subi par un enfant (donc impuissant à canaliser ce délire), le véritable chant d'une hallucination sordide saisie à hauteur d'enfant, « Sens inverse » est *aussi* volonté de freiner le délire, de le dominer: chant d'une hallucination saisie, à hauteur d'homme. Telle est sans doute la deuxième acception qu'il faut donner au titre.

Le narrateur s'explore donc en tous sens. Et d'abord il rencontre les traits façonnés depuis la plus petite enfance : la peur ; la honte. Peur qui va jusqu'à l'angoisse de la mort. « *J'ai une gêne à penser que j'ai trente ans et dans trente ans, avant ou après, peu importe, je serai absent d'ici, en poussière, dans ma chair, dans mes os, dans mes nerfs. J'ai soif de continuer, de voir, d'être ce que je suis, de m'épurer.* »

Il y a aussi qu'il est seul. Pour sortir de cette solitude, il dialogue avec lui-même, il se tape sur l'épaule, il s'appelle « frère » ou « mon pote » ; il lit des livres, choisissant la littérature « *qui vous dégonfle un bonhomme en moins de deux* » (Kafka, Miller ,Dostoïevski, Breton), et qui le rassure sur lui-même précisément parce qu'elle est inquiétante ; il achète aussi des oiseaux ; il s'occupe d'enfants à travers lesquels il renoue avec le garçonnet de « La Gana » ; il peint ses taches ; il va écrire. Il va écrire « La Gana ».

A travers ces souvenirs des ténèbres, inextricablement mêlés à la présente tentative pour vivre « en sens inverse », se dessine l'attachante et inquiétante personnalité du narrateur.

Peintre, écrivain, Douassot est un « voyant ».

★

Au cours d'un entretien il nous a dit :

J. Douassot. — J'ai trente-cinq ans. J'ai commencé à écrire il y a très longtemps, mais en toute inconscience. C'est seulement maintenant que je comprends avoir commencé à ce moment-là. J'ai vraiment commencé à écrire sans penser que j'allais pouvoir publier. Cela s'est passé il y a quatre ans. J'ai mis sur pied une « Gana », que je voulais définitive. Les deux années qui ont précédé cette décision, c'est-à-dire avant 1956, j'ai écrit une quantité de petites « Gana » ou de grosses « Gana » qui étaient des essais, des souvenirs plus ou moins confus, difus, qui resurgissaient comme ça. Et, progressivement, je suis arrivé à maîtriser une sorte d'automatisme ; dans le fond, ça découlait d'une pensée automatique que je ne maintenais pas, que je ne « tenais » pas.

L'Express. — Qu'est-ce qui était à la base de cette façon de penser « automatique » ?

J. Douassot. — Dans « La Gana », je dis comment j'ai vécu. C'est très autobiographique. Notre façon de vivre, les rapports que nous avions lorsque nous étions enfants étaient des rapports qui, si nous les vivions maintenant, nous seraient incompréhensibles. Mon père, lorsqu'il parlait avec moi, répondait à une question que je ne lui avais pas posée, et qu'il croyait pour lui. Il répondait souvent à côté. Et mon oncle, le suprême automatique du quartier, venait. Pour répondre à toutes nos questions, un soir, il prit son costume et le fendit à coups de lame de rasoir. Ça se passait dans un univers que, seuls, nous acceptions. Cette façon de faire autour de nous (nous vivions dans un foyer très réduit, d'une manière très tribale), cette méthode de penser m'est restée, due à tous ces gens, à ces « auteurs de la vie », comme je les appelle, et a laissé en moi ce besoin de me parler, de continuellement me parler. Je continue d'ailleurs, je me raconte des histoires, vécues ou non, les rattachant, les détachant. C'est vers 1950 que, subitement, sans trop savoir pourquoi, je décide de dessiner.

— Vous avez donc commencé par dessiner ?

J. Douassot. — Au départ, c'est très académique. « Faire ma main » semblait être pour moi un sommet. Or, je ne pouvais pas faire ma main. Pendant que je la « faisais » (sans résultat), la plume que je tenais tournait, courait... Et cette façon d'agir devint très obsédante. C'est devenu très vite un petit cafouillis quelconque qui ne me satisfaisait pas, parce que je voulais que ça tienne, comme une balance avec des poids de chaque côté. Seulement, « cela » ne tint pas ! Comment en suis-je venu à utiliser des petits tubes de sauce tomate, de l'encre, du vin ? Je n'en sais plus rien... Je me suis mis à faire ensuite des petites taches sur du papier, etc.

A ce moment-là, j'avais vingt-cinq ans, je travaillais dans une librairie où j'étais vendeur et, dans cette librairie, il y avait tout un tas de livres dont certains de Breton, Max Ernst, Dominguez, etc. C'est vers ceux-là que je suis allé plutôt que vers d'autres, par pur hasard. Pour moi, Breton, Max Ernst ne voulaient rien dire. J'ai ouvert un livre et je suis tombé sur une tache de Dominguez, sur une tache de Ernst. On en avait même fait un livre. Ça m'a rassuré de voir ce que j'appelais des « gribouillages », des « saloperies ». Ça m'a aussi (et même surtout) permis de prendre confiance.

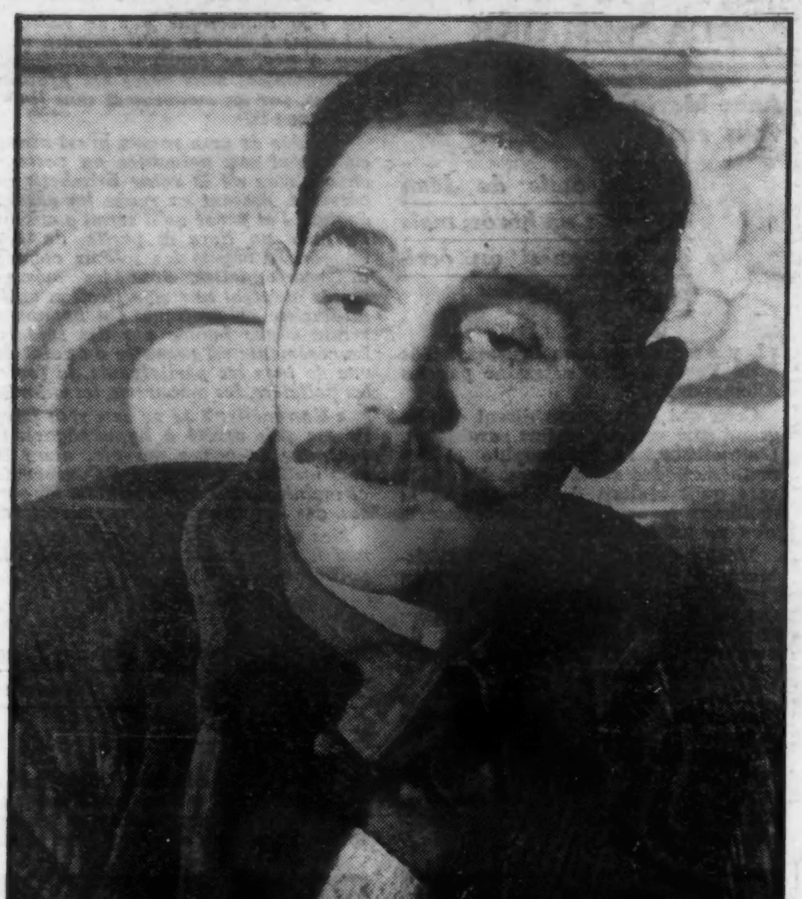
Je me mis non plus à réfléchir pour travailler, mais à laisser un automatisme tellement envahissant que je ne pus plus m'en sortir. J'ai connu des j o u r n é e s entières, des nuits où, continuellement, je faisais d'énormes fouillis, une espèce d'astrakan. Fourrure envahissante. Mon dessin s'apparentait à ce qu'on griffonne quand on est en train de parler au téléphone. Et c'est lentement, au milieu de tout ce fouillis, que j'ai été frappé par ce qui était en train de se passer.

A ce fouillis de poils d'astrakan, j'ai voulu trouver un caractère anthropomorphe, j'ai voulu y voir des yeux. J'ai eu une période d'yeux, puis de mains, de ventres, de sexes, et quantité de choses. J'ai voulu reconquérir tout un monde.

— Vous avez commencé à raconter votre découverte du surréalisme, Breton, Max Ernst, etc... Comment a continué votre évolution à ce moment-là ?

J. Douassot. — J'étais très loin de Paris à ce moment-là.

— Où viviez-vous ?



Jean Douassot.
« J'ai soif de voir, d'être ce que je suis, de m'épurer ».

(1) Julliard, 432 p., 19 N.F. 50.

Un livre savoureux
que vous lirez et relirez avec plaisir
REFLEXIONS et DIALOGUES
par
ANDRÉ PREVOT
chasseur de mufles
368 pages ÉDITIONS SUBERVIE (RODEZ) 5 NF
Diffusion MLF-Dépôt à Paris: Librairie Verlaine - 39, rue Descartes (Ve)

MA VIE DE PROSTITUÉE
Le témoignage, certifié authentique, d'une fille de 24 ans qui décrit sa "profession" avec une cynique intelligence
Éditions BUCHET-CHASTEL

J. Douassot. — Dans les Basses-Alpes. Mais en me redécouvrant à travers les autres, en voyant que Ernst n'avait pas hésité à faire un frottage sur une lame de parquet, à décalquer une pièce de monnaie, etc., que ça pouvait se réinterpréter, et qu'on pouvait, à partir de cela, reconstruire quelque chose, j'ai pris patience. Les livres de Miller, de Breton, etc., étaient là pour ça. J'ai commencé à l'envers. Je n'ai pas commencé par les anciens, mais par les nouveaux. Ce que certains auteurs avaient écrit semblait destiné tout spécialement pour moi ! Ils me disaient amicalement : « Tu devrais continuer, tu n'as pas à avoir peur ». J'avais très peur, effectivement, parce que ces choses-là vont d'éclatement en éclatement. Il y a pourtant des types qui ont réussi à tenir avec elles, et ce danger, ce combat existe de plus en plus pour moi, de plus en plus attirant. Je rêvais de monter à Paris et de m'approcher du groupe surréaliste. Des choses m'en empêchent parce que je ne peux pas quitter ce que j'ai à ce moment-là. Et je fonde avec trois amis une espèce de « succursale surréaliste méridionale ». On voulut faire une exposition surréaliste. Un de mes amis décida de vendre sa m... pour 3 millions ! Nous étions quatre. Et tous les quatre, nous ne savions pas dessiner. Nous avions la prétention, pourtant, de savoir, d'une manière toute particulière même ! Je n'ai jamais tenté d'écrire à ce moment-là. Je dessinais seulement.

Et, un jour je découvre dans la petite ville que j'habitais, une foire « à tout pour 100 francs » et un type qui vendait des petites boîtes de peinture de bicyclette. Ça s'appelait « Eco ». Un joli nom. Je lui en achetai cent boîtes. C'était laqué et très chouette. Je lui achète ça, je vais chez moi et j'essaie de peindre. Je pris de grandes feuilles de papier, je fis tomber la peinture dessus et je retournai la feuille. Des gouttes coulèrent, un point c'est tout, et cela me sembla suffisant pour le moment. J'étais très content. Les « choses » s'enchevêtraient. Il y avait des quantités de mélanges de couleurs possibles et, lentement, quelque chose s'organisa. Je vis où je pourrais aller, comment je pourrais organiser les « choses » à ma manière. Et puis, je réalise les premières taches. Quelques mois après, je tombai malade. Très gravement malade. Heureusement pour moi, cette très grave maladie m'amène, en frôlant la mort, à un repos total, donc à nouveau à un foisonnement infiniment plus grave et très fiévreux, morbide. Ça prit une telle ampleur qu'il ne fut plus possible de rester à l'hôpital. Je pus partir à la montagne. Là, je me mis à la fois à écrire et à dessiner, mais en voulant « diriger » (à la manière de mes tentatives de « main »). Seulement, c'était plus que jamais impossible. Parce que j'avais mis le doigt sur un contact (c'est comme sur un énorme transfo : on appuie sur un bouton et on ne sait pas ce qui va se passer).

Plus tard, je suis venu à Paris et j'ai vu André Breton.

— Il y a six ans de cela ?

J. Douassot. — Environ. Je suis allé le voir et je lui ai demandé de bien vouloir m'accepter dans le groupe, de venir regarder mes taches. Il a été extrêmement gentil et est venu. J'habitais un couloir. Il a regardé mon travail et m'a dit : « Je compte sur vous au café. Vous êtes des nôtres ». Pour moi, c'était phénoménal. J'ai travaillé pour eux, si je peux dire. Une exposition de taches, exclusivement, fut organisée. A nouveau, je tombe malade. Je lâche les surréalistes d'une manière assez étrange. Je sens clairement que, dans le groupe surréaliste, à ce moment-là, la création n'a pas tellement de place. Je dis « à ce moment-là » et « je sens ». Je ne dis pas que c'était. Evidemment, on m'a reproché : « Tu rêves de révolutions-minute ». En fait, c'était très p o s s i b l e. Je rêvais justement de révolutions-minute. En fait, il n'y avait pas de véritable solidarité, de véritable grosse amitié à l'intérieur du groupe envers moi, si ce n'était celle que je portais à Breton, et que je continue de lui porter.

Ensuite, comme je vous l'ai dit, je suis retombé malade, je me suis retrouvé allongé, comme je l'avais été à l'hôpital une première fois, et comme il était impossible de faire des taches dans un lit, de dessiner, c'est l'autre soupape qui s'ouvre : des images remontent à la surface. Seulement, comme je doute tout de même de ce que je fais, je me dis : ça n'aboutira pas ! C'est là que j'ai fait le départ d'une « Gana », mais un départ qui ne s'arrêtait plus. Je l'ai tout de même arrêté.

— Comment avez-vous publié votre premier livre ?

J. Douassot. — J'ai toujours été convaincu, jusqu'à ce que je rencontre Maurice Nadeau, que ce que j'écrivais n'était pas publiable, pas montrable. Ma manière de peindre est uniquement automatique. Mais les mots, ce n'est pas possible, je ne peux pas mettre les mots comme ça. Alors, que quelqu'un m'ait dit : « Ça va bien, ça me plaît ; d'ailleurs, je l'édite », ça m'a bousculé !

— Que représente pour vous le monde des livres ? Une aide ? La fin d'une solitude ? Ou quoi ?

J. Douassot. — Non, je ne crois pas que ce soit la fin d'une solitude.

— Breton, Miller : y a-t-il d'autres écrivains qui vous importent ?

J. Douassot. — Kafka, Lautréamont, Rimbaud, Dostoïevski. Avec Dostoïevski, j'ai l'impression de partir dans un volcan.

— L'influence de la littérature sur vous est curieuse : dans la mesure où elle est inquiétante, elle vous rassure sur vous-même !

J. Douassot. — Oui. Elle était attirante parce qu'elle me montrait que je pouvais lâcher le frein. Et, à la fois, qu'il fallait que je freine, et qu'on pouvait freiner.

— J'imagine que, pour vous, il n'y a pas d'autre littérature possible qu'autobiographique ?

J. Douassot. — Je le pense. Il y a peut-être une autre littérature. Mais, en tout cas, les grands écrivains ont toujours, quand même, fait de l'autobiographie.

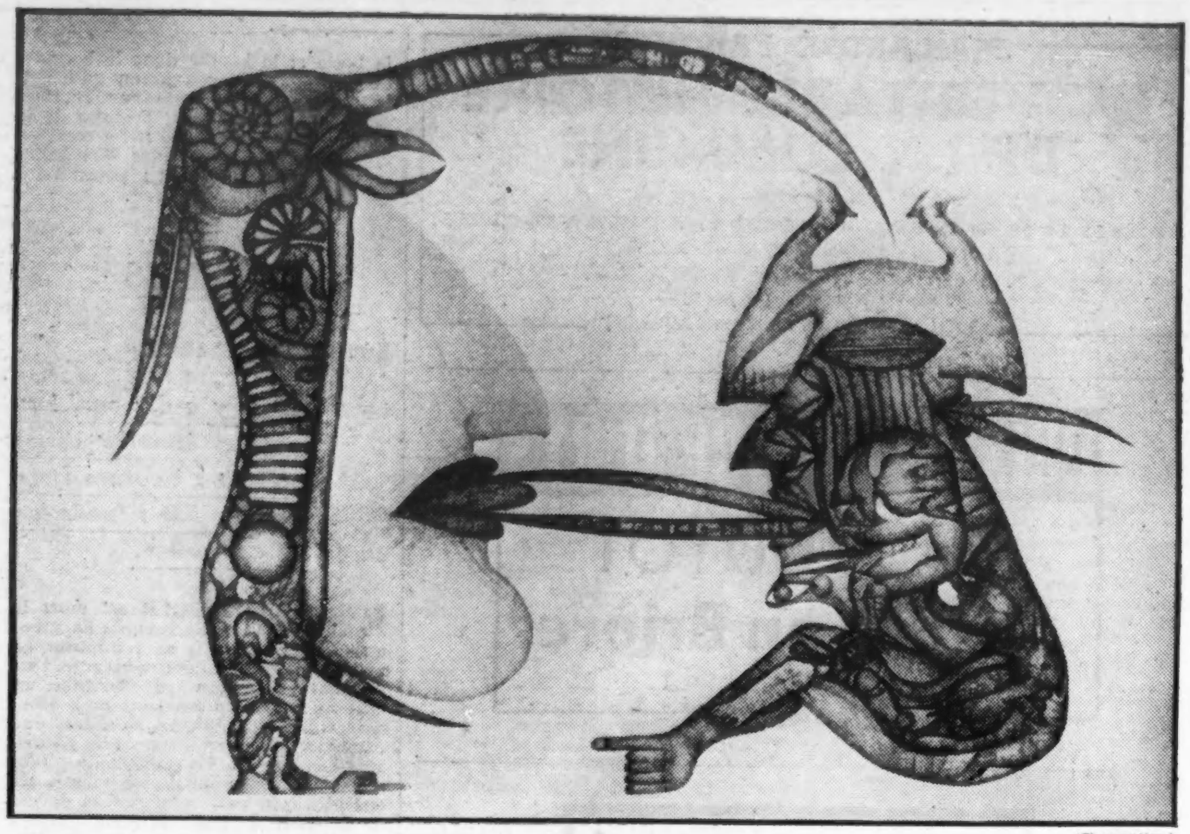
— Dans quelle mesure vos lectures ont-elles changé ? Dans quel sens ?

J. Douassot. — Ça a changé, parce qu'au fur et à mesure que j'écris, je lis avec moins d'avidité. C'est moins goulu. Au début, j'ai connu une sorte de noyade — comme tout le monde. Je ne pouvais pas me promener sans un livre sous le bras. J'avais l'impression d'être indécent, comme si j'avais oublié de mettre mon pantalon. Je ne pouvais pas rester cinq minutes tout seul dans un coin, si je n'avais au moins une revue sous la main. Mais ce stade-là est maintenant dépassé. Lire doit devenir important, très grave aussi. Il ne s'agit pas de lire pour passer le temps. J'attends vraiment d'un livre que je choisis, des explications sur ce que l'auteur a voulu pour lui, et de ce qu'il a voulu pour moi.

— Vous parlez souvent de révolte dans le surréalisme. Est-ce que ce mot « révolte » a, pour vous aussi, un sens politique ?

J. Douassot. — Il a eu un sens politique que je ne lui trouve plus. J'ai cru à l'action politique. J'ai été, pendant des années, très actif. Mais au moment où j'ai rencontré les surréalistes, la façon dont ils pratiquaient la révolte, et aussi l'angle sous lequel je voyais certains problèmes, me permettaient de continuer à dessiner. A une époque, j'ai milité pendant des années. En ne croyant qu'à cela et en refusant tout ce qui était « raisonnement », etc. Demandant une révolte très spontanée, très immédiate, et très automatique aussi, devant les faits les plus affreux ou les plus scandaleux, je ne voyais que par l'action tout à fait terroriste. J'ai admiré (et j'admire encore) Maïakovski — parce que Maïakovski disait : un poignard dans

→



(Charpentier.)

Un dessin de Jean Douassot.
« Je faisais d'énormes fouillis de poils d'astrakan ».

Monsieur K vous parle

CE QUE JE PENSE DE LA COEXISTENCE PACIFIQUE
PAR NIKITA KHROUCHTCHEV

Le peuple français, notre ami... L'URSS, le général de Gaulle et l'Algérie

tribune libre n° 56

PLON

Ces trois « Cahiers libres » sont **utiles :**

FRANTZ FANON
L'An V de la Révolution algérienne 6,90
« Un classique de l'Algérie libre ». Daniel GUERIN.

GEORGES SUFFERT
Les Catholiques et la Gauche 7,50
« Le robuste optimisme et la généreuse droiture de G. Suffert, sa foi politique et sa foi religieuse... » J. FAUVET (Le Monde).

JEAN BABY
Critique de base 9,90
(LE PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS ENTRE LE PASSE ET L'AVENIR)
« Il faut critiquer plus hardiment, faire preuve d'une intransigeance de bolchevik... » N. KHROUCHTCHEV.

Chez FRANÇOIS MASPERO, éditeur - 40, rue Saint-Séverin - PARIS (V^e)

Vous avez vu « Monsieur K ». Mais avez-vous lu Pathé ?

LE PHÉNOMÈNE SOVIÉTIQUE

« ...le travail le plus original, le plus profond et le plus intelligent qu'on ait consacré depuis longtemps à l'U.R.S.S. et à la signification historique de la Révolution soviétique. C'est un ouvrage à la fois serein et excitant... » Claude ROY.

Chez Besson et Chantemerle, éditeurs 6,95 NF - 198, bd St-Germain, Paris-7e

JEAN-ANDRÉ FAUCHER

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE LA COMMUNE

en 3 volumes

TOME I : LA CROSSE EN L'AIR — TOME II : A TRAVERS PARIS INSURGE

TOME III : L'AGONIE DE LA COMMUNE

72 jours qui ont à jamais ébranlé l'Histoire du Monde

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES

EDITIONS ATLANTIC, 42, rue d'Ulm - PARIS (5e)

PRIX DES QUATRE JURYS

PAUL GUYOT

Un été en Brière

roman

CALMANN-LÉVY

Je suis Juif !
Qu'est-ce que c'est ?
D'où est-ce que je viens ?
Où est-ce que je vais ?
Il faut que je le sache !

c'est à ces questions que répond

EDMOND FLEG

dans un livre bouleversant

VERS LE MONDE QUI VIENT

Collection PRÉSENCES DU JUDAISME

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

16.000 OUVRAGES DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE

LES LAFFONT BOMPIANI

DICTIONNAIRE DES ŒUVRES

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

Monumentale ENCYCLOPÉDIE de la pensée et de l'art qui résume en les commentant les grandes œuvres de tous les temps et de tous les pays dans tous les domaines de l'esprit : Roman, Poésie, Théâtre, Essai, philosophie, Religion, Science, Droit, Musique... Le DICTIONNAIRE DES ŒUVRES c'est le "Vade mecum de l'homme à la page", le "memento de l'homme cultivé". 3.000 pages de texte, 2.500 illustrations, 60 hors-texte en couleurs.

5 volumes 21 x 27 reliés PLEINE TOILE très élégants pour → 32,25 N.F. par mois (12 versements) ou 340 N.F. comptant

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

Une somme de connaissances et de documents jamais réunis à ce jour sur tous les écrivains et compositeurs de musique. 6.000 biographies suivies de références et de jugements (10.000 citations), 3.000 illustrations dont 24 planches en couleurs. 2 forts volumes 21 x 27 reliés pleine toile sous étui 6 couleurs. Une source inépuisable d'enseignement et de joies intellectuelles

pour 17,70 N.F. par mois (12 versements) ou 185 N.F. comptant

LES ÉDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES

Service E 40 42, Rue du Capitaine Ferber, PARIS 20e — C.C.P. 516 42 PARIS

vous offrent exceptionnellement pendant 15 jours

Adressez-nous sans tarder votre commande de l'un ou de l'autre, ou des deux ouvrages ensemble, par lettre en indiquant votre position sociale et si possible votre N° C.C.P. ou bancaire. — Livraison immédiate — Franco à domicile (métropole). Rien à payer d'avance.

l'ensemble des 2 collections (7 volumes)

pour 38 NF par mois (14 versements) ou 525 N.F. comptant

la botte et la bombe dans le bouquet de roses. J'étais convaincu qu'il fallait descendre dans la rue et tirer dans la foule. Et cela, j'essaye de le faire faire à mon héros : il a recours, comme projectiles, à des obscénités qui sont, je crois, aussi percutantes qu'une balle dans la peau.

HOMMES

Emmanuel Mounier

● ***Il y a dix ans, Emmanuel Mounier disparaissait : Georges Izard raconte la fondation d'« Esprit ».***

EMMANUEL MOUNIER est mort le 22 mars 1950. La revue « Esprit », qu'il dirigea depuis sa fondation en octobre 1932, est toujours vivante. Une association des Amis de Mounier, un bulletin qu'elle publie, un prix Mounier, une bibliothèque Mounier, une exposition Mounier existent ou paraissent ces jours-ci. En parlant du philosophe du « personnalisme », je n'accomplis donc pas seulement un devoir de piété. Je demeure dans un courant de pensée qui a conservé son élan. Pour en saisir le sens, il faut remonter à la source. Ce qui me permet, à l'égard de celui qui fut un grand ami, d'éviter l'attitude du critique et de me cantonner dans celle du témoin.

Un professeur, qui prépare un ouvrage sur la pensée de Mounier, m'écrivait récemment pour me soumettre les problèmes qu'il n'arrivait pas à résoudre. Sa lettre éclaire bien les obscurités qui commencent à entourer l'intention initiale d'« Esprit », pour les hommes plus jeunes d'une génération.

« *La question principale que je me pose,* disait-il, *est celle-ci : comment l'élève de Jacques Chevalier, venu à la philosophie « en vue de l'apostolat », soucieux surtout de vie spirituelle, orienté après l'agrégation vers une thèse sur les problèmes mystiques, a-t-il pu si rapidement s'orienter dans une direction tout de même assez différente, et fonder une revue « engagée » axée sur les problèmes de la civilisation ? L'une des hypothèses qui se présentent est celle d'une influence de Péguy... Il faut comprendre comment Mounier a été amené à lancer non seulement une revue, mais un mouvement qui fut lié un certain temps à l'organisation politique que vous animiez; Comment Mounier a-t-il été mis en contact avec les problèmes politiques et sociaux ?* » **Ce souci rejoint l'originalité essentielle d'« Esprit » qui a voulu être à la fois spiritualiste et engagé.**

J'avais connu Mounier à la Sorbonne, sur les bancs où nous préparions l'agrégation de philosophie. En 1930, le hasard nous réunit pour écrire ensemble, et avec Pierre Péguy, « La pensée de Charles Péguy ». Il s'agissait, en réalité, de trois essais différents et notre collaboration fut assez relâchée. Mais, chacun de notre côté, nous fûmes marqués par cet approfondissement d'une œuvre qui s'était intéressée à tout, passionnée pour tout, y compris pour la vie politique. Mounier citait des phrases qui ne pouvaient pas ne pas laisser de traces : « Le spirituel est constamment couché dans le lit de camp du temporel », « que le spirituel ne manque point du charnel... que Dieu ne manque point de sa création ». Et, comme Mounier avait gardé de Bergson l'enseignement que la métaphysique doit se fonder sur l'expérience, il avait le sentiment de continuer dans la même voie.

L'âge moyen : 27 ans

Là-dessus il part pour un lycée de province. A Paris, en cette année 1930, André Delage, Louis-Emile Galey et moi, nous avons une impression croissante d'étouffement. L'intellectualisme, la littérature survolante dominent le haut du pavé grâce à la N.R.F. Pour le reste, nous nous voyons pris entre le matérialisme de la droite, avec «Réaction» et «La Revue Française» et de la gauche, avec «Europe» et «Monde». Nous éprouvons le besoin impérieux d'affirmer la primauté du spirituel, mais la critique marxiste des superstructures nous a convaincus. Nous voulons une révolution spiritualiste qui, au lieu de nous donner bonne conscience pour éviter la réalité, nous engage au contraire à fond.

La décision prise, j'appelle Mounier à Paris. Je lui expose le projet, un matin, au cours d'une longue marche. Son accord est immédiat. Je lui demande s'il pourrait se consacrer à la direction. Et, aussitôt, il répond qu'il abandonnera sa carrière dès que la revue pourra paraître et qu'il tentera l'aventure.

Pendant près de deux ans, c'est la course aux souscripteurs, car nous sommes totalement démunis. En même temps, nous créons des groupes d'études à travers la France, partout où nous pouvons rattraper d'anciens amis de l'Ecole normale ou de la Sorbonne. L'âge moyen est de 27 ans. Ces groupes, qui ont sérieusement travaillé, ont eu sur l'évolution de Mounier une influence incontestable. Ils s'efforcent de repenser tous les problèmes. Je retrouve un plan de Déléage, du début de 1932 : « *Vie sociale* : propriété, capital, travail, bourse, sélection, plan ; *vie internationale* : unions militaires, unions douanières, unions monétaires, unions industrielles, questions coloniales ; *vie privée* : problèmes de la liberté, de la dignité humaine, de l'amour, mariage, sport ; *vie intellectuelle* : architecture, musique, cinéma, poésie, science, philosophie. »

(Esprit.)

EMMANUEL MOUNIER.
Dissocier le spirituel du réactionnaire.

Le personnalisme

Tous les rapports établis par ces groupes seront discutés au « Congrès de Font-Romeu », dans l'été de 1932. Un manifeste est adopté à l'unanimité. Il paraîtra dans le premier numéro d'« Esprit ». Le « personnalisme » n'a pas encore trouvé son nom, mais il est au bout de l'orientation qui vient d'être prise. La publicité de départ porte la mention : « La revue de la génération nouvelle, pour l'approfondissement des valeurs spirituelles et la recherche des révolutions temporelles qu'elles imposent. »

Au cours de ces longs mois de discussion, Mounier a accepté, non sans quelques regrets, de ne pas donner à la revue une teinte trop catholique. Il finit par admettre une définition

COMMUNISME du CHRIST par JEAN CONSTANTIN

L'enseignement de l'Eglise n'est qu'une caricature de la parole du Christ. Une réforme fondamentale s'impose.

ED. FISCHBACHER 33, rue de Seine
C.C.P. 187-17 Paris - 6 NF port compris

qu'il trouvait alors trop floue, mais qui a donné à «Esprit» son originalité et assuré son rayonnement : « *Seule une doctrine spiritualiste amènera les hommes à cet ordre dont nous avons senti le besoin. Nos métaphysiques respectives ne coïncident pas sur toute leur étendue, mais nous nous sommes accordés sur une base suffisante pour nous permettre de confronter avec plus d'ampleur nos divergences et aller toujours vers la rencontre de nouveaux éléments communs.* »

En revanche, une volonté nous animait tous également : dissocier le spirituel du réactionnaire. Et, pour cela, ne pas céder au sentiment à la manière d'un Marc Sangnier, mais remonter constamment et rigoureusement aux principes.

Deux ans plus tard, en 1934, Mounier pouvait exposer la première doctrine de la «révolution personnaliste». Révolution intérieure d'abord. La personne se forme par de véritables exercices : la méditation, à la recherche de la vocation ; l'engagement, reconnaissance de l'incarnation ; le dépouillement, initiation au don de soi et à la vie. A ce moment, la personne débouche sur la communauté ; elle s'en nourrit et la transforme à la fois. Toute la richesse de l'œuvre de Mounier tient dans ces continuels apports que l'homme et le monde ne cessent de se consentir. Et, contre Marx, Mounier peut proclamer que « le spirituel aussi est une infrastructure », et que la liberté de la personne est le véritable moteur de l'Histoire.

Spiritualisme et réaction

Mounier a aujourd'hui gagné plusieurs parties. Avec François Mauriac, avec certains membres de la C.F.T.C., avec des intellectuels comme ceux qui ont collaboré à « Témoignage Chrétien », il a contribué à rendre impossible l'assimilation de principe du spirituel au réactionnaire. Le personnalisme, d'autre part, a acquis sa place doctrinale à côté du marxisme et de l'existentialisme. Peut-être, sans Mounier, Aimé Césaire n'aurait-il pas écrit, dans sa « lettre à Maurice Thorez » : « *Il y a deux manières de se perdre : par ségrégation murée dans le particulier ou par dilution dans l' « universel ». Ma conception de l'universel est celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement et coexistence de tous les particuliers.* »

«Esprit», enfin, continue, sous la direction de Domenach, la lutte contre le « désordre établi ». Tous les problèmes y sont approfondis avec une forme nouvelle d'objectivité dirigée. Une mystique démystifiante y constitue la première phase de la pensée, celle de l'analyse. Ensuite tout est reconstruit pour l'avenir, pour l'espérance, pour l'épanouissement de la personne humaine dans une société harmonieuse. Ce perpétuel mouvement entre la lucidité et l'amour est la marque propre de Mounier.

GEORGES IZARD.

ESPAGNE

« Pueblo » et la littérature

● ***La presse madrilène attaque les jeunes romanciers espagnols. Juan Goytisolo répond :***

REPLIQUANT à la protestation d'un grand nombre d'intellectuels des pays européens contre l'arrestation de mon frère Luis Goytisolo, le quotidien madrilène « Pueblo » a profité de l'occasion pour manifester son mécontentement du bon accueil réservé par le public et les critiques français à la jeune littérature espagnole. D'après l'éditorialiste, en France « si la littérature espagnole suscite de l'intérêt, ce n'est pas en raison de sa qualité, qui n'en a presque jamais suscité... L'intérêt pour ce qui vient d'Espagne ne s'adresse pas à l'œuvre en tant que telle, mais à l'écrivain en tant que thème. A l'écrivain, que l'on se plaît à imaginer luttant héroïquement pour apporter au monde un témoignage de souffrance... » Après m'avoir attribué la flatteuse « responsabilité » de l'intérêt des critiques et des éditeurs français pour le jeune roman espagnol — encore que mon nom, selon le même journal, soit moins connu dans les milieux littéraires que dans les commissariats de police — « Pueblo » dénonce « la vaste plaisanterie montée autour de la nouvelle vague espagnole, en relation avec des consignes et des buts politiques » et se plaint que soient traduits uniquement les écrivains qui paient « tribut d'adhésion à l'appareil de l'Internationale marxiste des lettres ».

Or, la maison d'édition qui a lancé le jeune roman espagnol est la N.R.F. ; les « dangereux » auteurs publiés — parmi lesquels on trouve quatre Prix Nadal, trois Prix de l'Académie, trois Prix National de Littérature, etc. — vivent en Espagne ; leurs œuvres sont librement en vente dans les librairies de Madrid : les accusations de l'éditorialiste de « Pueblo », cela précisé, se passeraient de commentaire. Mais dans la mesure où elles reflètent l'opinion de certains milieux intellectuels espagnols opposés à l'actuelle orientation de la littérature dans notre pays, il convient de s'y arrêter plus longuement.

Réalité et évasion

Que reproche « Pueblo » aux auteurs — jeunes ou moins jeunes — dernièrement traduits en France ? La réponse est fort simple : le sujet de leurs œuvres, le contenu de leurs poèmes — publiés, rappelons-le, en Espagne — alimentent la campagne de la presse étrangère contre le régime espagnol.

Si c'était vrai — et il resterait à le prouver — la responsabilité n'en incomberait pas aux romanciers et aux poètes, pas plus qu'aux maisons d'édition françaises qui les publient. Les œuvres en question n'ont aucun caractère politique. Simplement, elles se limitent à décrire la réalité. Que cette réalité ne soit pas du goût de l'éditorialiste, c'est une autre question. Nous lui répondrons, nous, écrivains, que ce n'est pas nous qui l'avons inventée. « Nous sommes satiriques — écrivait notre grand Larra voici plus d'un siècle — parce que nous voulons critiquer des abus, parce que nous voudrions contribuer dans la mesure de nos faibles forces au perfectionnement possible de la société dont nous avons l'honneur de faire partie. »

Que l'éditorialiste de « Pueblo » le veuille ou non, la littérature espagnole actuelle est profondément réaliste. Et ce réalisme ne démontre pas seulement la fidélité de son esprit aux œuvres de nos classiques — depuis l'archiprêtre de Hita et Fernando de Rojas jusqu'à Cervantès et Quevedo, en passant par le roman picaresque, la plus haute expression du génie réaliste espagnol — il répond aussi à une exigence intime dont il est nécessaire de tirer les conséquences.

Au cours du Colloque International du Roman qui eut lieu l'an dernier à Formentor, les écrivains espagnols présents furent unanimes à défendre l'art réaliste contre le formalisme de tel ou tel romancier étranger invité. Le résumé de ce Colloque mit brusquement en lumière un fait en apparence paradoxal : les représentants du pays considéré comme le plus « réactionnaire » étaient les partisans les plus acharnés de l'art engagé. En fait, il n'y a pas là de paradoxe, et un rapide coup d'œil sur les conditions de vie et de travail de l'écrivain en Espagne suffit à l'expliquer. Dans une société où les rapports humains sont fondamentalement artificiels, le réalisme est une nécessité. Depuis le moment où il se lève jusqu'au moment où il se couche, l'intellectuel espagnol croit vivre un rêve. Tout ,autour de lui, contribue à le détacher du temps où il vit, et il finit par éprouver le sentiment d'être l'habitant d'une autre planète, tombé là par erreur. Ce détachement provoque un vide qu'il faut combler, que chacun comble à sa manière. *Pour nous, écrivains espagnols, la réalité est notre seule évasion.*

Dans ces conditions, il est aisé de prévoir que, dans les années à venir, nous allons assister en Espagne à un développement plus large encore de la littérature réaliste. Des jugements tels que ceux qu'exprime l'éditorialiste de « Pueblo » contribuent chaque jour à lui donner plus de force. Dans des sociétés où les rapports humains sont moins artificiels que dans la nôtre, l'évasion se manifeste comme une réaction contre le milieu ambiant. Nous ne risquons pas, quant à nous, d'en venir là. En Espagne, prendre la plume pour écrire ce qu'on voit, c'est encore rêver tout haut.

JUAN GOYTISOLO.

LA GRANDE GUERRE

Neuf millions de morts, autant de blessés, voilà le bilan de la guerre 1914-1918 dont beaucoup gardent encore au cœur les cicatrices et le souvenir d'une exaltante victoire. LA GRANDE GUERRE, tel est le titre du second volume paru dans la collection « Il y a toujours un reporter » dirigée par Georges Pernoud, qui nous avait donné précédemment le fascinant ouvrage sur LA REVOLUTION.

Le livre de Richard Thoumin est une réussite qu'on ne peut s'empêcher de comparer à un prodigieux montage cinématographique. Puisant dans les mémoires de Poincaré, de Joffre, de l'Ambassadeur de France auprès du tsar ou dans les carnets de simples lieutenants prussiens et français, mais recourant toujours à des documents authentiques, Richard Thoumin utilise avec une simplicité étourdissante la méthode du « fondu-enchaîné ». Si tous ces éléments n'ont pas aux yeux de l'historien la même autorité, c'est de leur diversité même que naissent l'impression de mouvement et l'émotion. C'est parfois justement le désaccord de deux témoignages qui pousse le lecteur à l'impartialité. Ce livre, c'est le film qu'aucun cinéaste ne pouvait réaliser, dans lequel les véritables héros tiennent eux-mêmes leur propre rôle. En voici une scène entre cent, extraite des mémoires du général Spears. Il s'agit de Joffre et de son appel à l'appui anglais au moment de la Marne. Tout ce que les Anglais pouvaient donner, tout ce qu'ils avaient, il le demandait :

« *Se tournant face à Sir John avec un cri d'appel si profond qu'il devenait irrésistible, se prenant les mains et les serrant à se faire mal le général Joffre s'écria :*

— Monsieur le Maréchal, c'est la France qui vous supplie.

Ses bras retombèrent alors dans un geste de lassitude. L'effort qu'il avait fait l'avait épuisé.

Nous regardions tous Sir John. Il avait compris et il était sous l'empire d'une émotion profonde. Il avait les yeux pleins de larmes : elles coulèrent le long de ses joues.

Il essaya de dire quelques mots en français... puis... il s'écria : « Bon sang, je ne peux pas m'expliquer ! Dites-lui que tout ce qui est humainement possible de faire, nos gars le feront. »

La presse vous recommande les livres de ces auteurs :

PIERRE BOULLE
Un métier de seigneur

« Les amateurs de suspense qui, autant que la célèbre marche sifflée, ont fait la fortune du PONT DE LA RIVIERE KWAI, liront avec un très grand plaisir le nouveau roman de Pierre Boulle UN METIER DE SEIGNEUR. »

Emile HENRIOT, *de l'Académie française*
« Le Monde »

ANDRÉ GILLOIS
Le petit tailleur de Londres

« L'intérêt de ce roman bref et vif est double. A travers l'intrigue, serrée comme celle d'un roman policier, Gillois a reconstitué le climat très particulier du Londres de la guerre, dont on s'étonne qu'il n'ait pas encore inspiré d'autres écrivains. »

« L'Express ».

MIKHAIL CHOLOKHOV
Ils ont combattu pour la patrie

ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE, le nouveau roman de l'auteur du DON PAISIBLE dont Kléber Haedens, dans « Paris-Presse », disait : « Tout le monde reconnaît que LE DON PAISIBLE est un des chefs-d'œuvre de la littérature soviétique. »

K. S. KAROL

Khrouchtchev et l'Occident

" La biographie écrite par K. S. Karol est actuellement la seule qui mérite cette qualification "

BERNARD FERON (Le Monde)

JULLIARD

FEMMES

Château en Suède et usine en U.R.S.S.

La Soviétique, la Française et les hommes, par Françoise Giroud.

DEUX documents sur les femmes, telles que peuvent aujourd'hui les produire d'une part la société bourgeoise occidentale et d'autre part la société soviétique, sont en ce moment à la disposition des amateurs : la pièce de Françoise Sagan actuellement représentée à Paris, « Château en Suède », et le roman de Galina Nicolaïeva, « L'ingénieur Bakhirev », qui sort en librairie (1).

S'il n'y avait pas eu coïncidence entre ces deux « tranches de vie » également construites autour d'un adultère, chacune aurait peut-être paru moins exemplaire.

Leur confrontation est un exercice parfois mélancolique, autant l'avouer, mais qui peut être salutaire s'il contribue à dissiper quelques illusions et quelques malentendus.

Eléonore, héroïne de Françoise Sagan, est l'archétype caricatural de la jeune femme bourgeoise occidentale de 25 ans.

Elle est mariée. Ce qu'elle demande à son mari, Hugo, est fort clair ; c'est la sécurité, sous toutes ses formes. Il la loge, il la nourrit, il la désire, il la protégera si on l'attaque, il ne saurait se passer d'elle, il tuerait qui voudrait la lui prendre.

C'est là ce que, dans le vocabulaire courant, on appelle aimer, bien qu'en fait ce soit le contraire. On « aime » ainsi une voiture, un cheval ou une œuvre d'art. Etre vivement attaché à la possession d'un être humain, ce n'est pas l'aimer, c'est s'aimer soi-même et réduire l'autre à l'état d'objet, objet de son propre plaisir, de son propre bien-être ou de son propre tourment. D'où la faculté qu'ont d'ailleurs les hommes « d'aimer » plusieurs femmes à la fois, de même que l'on peut aimer simultanément un cheval et une statuette.

Mais, précisément, c'est en objet qu'Eléonore veut être « aimée ». Et la pensée de Françoise Sagan ne fait aucun doute : toutes les femmes ressemblent sur ce point à Eléonore.

Vous y croyez, au progrès ?

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas ici de discuter les mérites intrinsèques de la pièce, divertissant et savoureux spectacle où le talent de Françoise Sagan éclate à chaque instant, mais strictement de sa signification. Il faut y insister pour ne pas risquer d'être mal comprise en écrivant que « Château en Suède » est également une pièce dont la morale — ou l'immoralité, comme on voudra — est résolument une morale de droite. Ce n'est ni un éloge ni un reproche : c'est un fait.

Ce qui distingue une morale de droite d'une morale de gauche ? Rien de plus simple. Ou vous croyez au progrès. Ou vous n'y croyez pas.

Ou vous croyez que lentement, péniblement, à travers les pires souffrances, les pires erreurs, les pires épreuves, l'Homme moderne a fait des progrès par rapport à l'Homme du moyen âge et que de nouveaux progrès le conduiront vers un avenir meilleur. Ou vous n'y croyez pas.

Ou vous croyez que l'Homme est perfectible, qu'en tout cas il n'est nullement pétrifié mais déterminé dans son comportement par des situations qu'il subit ou qu'il crée, et non par des données immuables. Ou vous n'y croyez pas.

Si vous avez une morale de gauche, vous ne pouvez dissocier les femmes d'une société que vous voulez et croyez en progrès.

Vous ne pouvez sans inconséquence vous indigner quand un colonialiste convaincu vous dit, en parlant des Arabes et des Noirs, comme son père le disait en parlant des Jaunes : « Ces gens-là sont des paresseux qui ne comprennent que la force », et considérer en même temps que, par essence « les femmes veulent être tenues, vous m'entendez, tenues », comme le déclare l'héroïne de Françoise Sagan.

Certes, qu'il s'agisse de femmes ou de stratégie internationale, il y a des données permanentes qui créent des situations permanentes. La France a des côtes sur l'Atlantique et sur la Méditerranée, le sous-sol du Moyen-Orient est riche en pétrole, le blé ne pousse pas en Afrique et les enfants poussent dans le ventre des femmes. Pas ailleurs.

Un arbre, dressé vers le ciel

Si une catastrophe anéantissait demain toute l'espèce humaine à l'exception de mille hommes, les plus forts, les plus savants, les plus rusés, ces mille hommes seraient impuissants, devant leurs plus belles machines, à perpétuer la vie.

Faire de la vie, préserver la vie, c'est la tâche des femmes. L'Homme est un arbre dressé vers le ciel. Les femmes sont les racines de cet arbre. Coupez les racines, il n'y a plus d'arbre. Plus rien que du bois mort.

Mais s'appuyer sur cette donnée permanente pour dénier aux femmes toute possibilité de transformation positive dans leur comportement revient à déclarer que les Jaunes et les Noirs seront toujours paresseux puisque leur peau est jaune ou noire.

Là, il convient de distinguer entre quatre attitudes :

1) Nier non seulement que la transformation peut se produire, mais qu'elle est synonyme de progrès.

2) Souhaiter qu'aucune transformation ne se produise mais, la croyant cependant inéluctable, la freiner.

3) Souhaiter la transformation mais selon un processus lent, et aussi harmonieux que possible.

4) Pousser à la transformation rapide, fût-ce au prix de bouleversements brutaux.

Mais, encore une fois, qu'il s'agisse des femmes, du colonialisme ou du système économique, il est impossible, si l'on est de bonne foi, de dissocier les différents éléments d'une société et de croire que l'on peut freiner d'un pied et accélérer de l'autre.

Mon propos n'est pas de faire le procès de telle ou telle morale. Je crois, moi, au progrès, c'est-à-dire qu'il m'arrive à tout instant et à tout propos d'en douter mais que le doute est toujours moins fort que la foi.

Et puisqu'il s'agit ici plus particulièrement des femmes, je crois que les femmes sont en train de franchir, de la façon la plus douloureuse, la plus déchirante, la plus chaotique, une étape importante dans leur évolution, bien qu'elles soient, en ce moment, dans une impasse.

Est-il vrai que, telle Eléonore, elles désirent moins être « comprises » que « tenues » ? Peut-être. Est-ce là une donnée permanente ? Je dis non.

C'est l'insécurité, consciente ou inconsciente, qui sécrète cette attitude. On veut être « tenue » pour ne pas être « lâchée ».

Que deviendrait Eléonore sans Hugo? Et, dans la bourgeoisie en tout cas, il ne s'agit pas seulement d'argent. Lorsqu'une femme n'a d'existence sociale qu'à travers un homme, lorsqu'elle est appréciée, jugée, située en fonction de ce que représente son mari, qui est-elle sans lui ? Et si elle n'a de valeur qu'en fonction du désir qu'elle inspire, comment ne se sentirait-elle pas nié, anéantie, lorsqu'elle cesse de plaire ? Rien de plus précieux, donc, que de se savoir objet solidement convoité et « tenu », comme dit Françoise Sagan.

Entendons-nous. Je ne prétends pas qu'une femme médecin, chimiste ou professeur, se sentira moins cruellement niée en tant que femme lorsqu'un homme se détachera d'elle, parce qu'elle sera à la fois assurée de gagner sa vie et de conserver sa physionomie sociale. Mais aussi dure que soit l'épreuve, celle-ci n'entamera qu'une part d'elle-même, de même qu'un homme abandonné par une femme souffre mais ne se sent pas tout entier remis en question.

Une petite chienne en laisse

Assurée de son excellent mari, Eléonore, cela va de soi, s'ennuie. Et pour distraire cet ennui, cela va de soi, elle le trompe. Avec qui ? Avec des hommes-objets, bien sûr. On ne se venge bien d'être possédée qu'en possédant à son tour.

Et comme au fond de l'âme la plus grossière, il y a le besoin d'aimer vraiment, de donner et non de prendre, ce ne sont ni son mari ni ses amants qui « tiennent » Eléonore. C'est son frère. Parce que lui, elle l'aime.

A la place de ce frère, Eléonore aurait pu avoir un enfant. La pièce aurait été moins bonne et le schéma psychologique plus classique. Mais pour qu'Eléonore soit bien représentative, il est bon que son seul amour soit infécond, sans avenir.

Ainsi tout est creux, tout est vide, en elle et autour d'elle. On rit beaucoup en écoutant « Château en Suède ». C'est pourtant une lugubre histoire. Et chacun se doute qu'un jour Hugo sera las d'Eléonore comme il le fut cinq ans plus tôt de sa première femme, et qu'il s'en débarrassera sans plus de cérémonie.

Lugubre Eléonore.

Si c'est cela une femme, une petite chienne avide d'être prise en laisse et se glissant parfois hors de son panier pour mieux apprécier au retour la poigne du maître, si c'est cela une femme, de toute éternité et pour toute l'éternité, comme le suggère Françoise Sagan, alors tant pis pour les hommes. Car ils doivent bien y être pour quelque chose.

Mais ce n'est pas cela. Ce n'est plus, fatalement, cela.

On peut se prendre pour une femme émancipée, « libre », parce que l'on dort sans faire trop de façon avec les garçons ; et n'être que l'esclave mélancolique d'une société sans mœurs.

ELÉONORE, JEUNE BOURGEOISE FRANÇAISE (1).
« Les femmes veulent être tenues, vous entendez, tenues. »
(Archives.)

(1) Et dont Mme Express publie cette semaine un extrait, « Histoire d'amour en U.R.S.S. ».

(1) Françoise Brion dans « Château en Suède ».

remises de 25 % 20 % ou 15 %
Sur les prix officiels
RADIO
TÉLÉVISION
ÉLECTRO-MÉNAGER
TÉLÉ-OMTEX
23, r. de la Pépinière
(St Lazare)
EUR. 47-15 & 16
Garantie totale
Service après vente
Facilités de paiement 18 mois
OUVERT DE 9 A 19 H. SAUF LE DIMANCHE
ARDOR PUBL.

(Archives.)

TINA, JEUNE FEMME RUSSE (2).
« *C'est moi qui ferai ce que je veux.* »

Disposer légèrement de son corps n'a jamais été signe de liberté. Les femmes du XVIIIe siècle ne s'en sont pas privées, celles du XIXe non plus. Relisez Balzac. C'est le signe que l'on n'a rien de mieux ou de plus important à faire et que, du fond de la solitude du cœur, on crie au secours comme si deux solitudes momentanément additionnées pouvaient donner autre chose que de la solitude. Zéro + zéro = zéro.

Une femme émancipée, c'est tout autre chose. Ce sera tout autre chose : un être humain qui pourra vivre totalement un amour, mais qui ne fera pas de l'Amour une occupation à plein temps, l'unique objet de ses lectures, de ses rêveries, de ses investigations, de ses ambitions.

Nous en sommes loin ? Oui.

Une voie différente

Oui, puisque les jeunes filles d'aujourd'hui sont encore entièrement conditionnées par la société dans laquelle elles vivent. Chansons, films, presse, de quoi d'autre leur parle-t-on sinon d'amour ? Quel autre objectif leur propose-t-on ? Que peuvent-elles donc attendre et aimer, à 20 ans, sinon l'Amour, ou plutôt la représentation mystificatrice qu'on leur en donne ?

Essayez de dire à une jeune fille qu'on ne peut pas vivre plus de trois mois les yeux dans les yeux et la main dans la main en se répétant : « Je t'aime », qu'un amour n'est pas un trésor qu'on gagne à la loterie et qu'il suffit d'enfermer dans une alliance pour le conserver la vie durant, mais la plus difficile, la plus vulnérable, la plus fragile, la plus mouvante des relations humaines. Essayez. Laquelle vous croira ?

Il y a deux mille ans que nos contes affirment : « Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. » Que Grace Kelly ait remplacé Peau d'Ane et Farah Diba Cendrillon ne change rien au conte.

Le résultat ? Dans la bourgeoisie aisée, où l'on se marie en blanc et à l'église, beaucoup d'Eléonores qui vont encore, parfois, se confesser en sortant de chez leur amant. Ailleurs, où l'on manque à la fois de loisirs et de tous les moyens matériels qui favorisent les amours clandestines, beaucoup de lectrices pour les magazines du cœur.

Et pourtant... Pourtant, il y a des jeunes femmes qui sont en train de tracer, au prix de beaucoup de larmes et de fatigue, une voie différente.

Elles aiment. Et elles travaillent. Parce qu'elles ont acquis l'indépendance matérielle, elles n'existent plus, socialement, à travers un homme. Parce qu'elles ont une activité parfois harassante mais qui se traduit par des satisfactions et des résultats concrets, elles n'attendent plus de l'homme qu'il soit seul la source de toutes les joies et elles sont moins pesantes.

Il ne peut pas davantage être la source de tous les échecs. Alors, quand leur vie sentimentale est malheureuse, quand elles sont blessées, souffrantes, angoissées, elles y pensent et elles pleurent, avant le travail, après le travail. Mais pendant, elles sont requises, absorbées, utiles.

Il n'y a pas femme et femme

Oui, c'est difficile. Oui, c'est éreintant. Oui, il y a les enfants. Oui, il y a des jours où l'on gémirait de fatigue, de détresse, d'accablement sous trop de tâches diverses. Mais qu'est-ce qui est facile ?

« Je ne comprends pas la façon dont on traite maintenant les domestiques, disait ma grand-mère qui aurait aujourd'hui 100 ans. De mon temps, elles nous attendaient quand nous sortions le soir, elles n'avaient pas besoin de vacances, et elles étaient bien plus heureuses parce qu'elles faisaient partie de la famille. »

C'est à peu près ce que disent ceux qui, aujourd'hui, plaignent les femmes lorsqu'elles ont choisi de vivre avec un homme, non à travers un homme.

Mais combien peuvent le faire ? Que certains hommes osent affirmer : « Les femmes ne sont pas faites pour travailler », cela est admirable. Ils ont peut-être raison, qui sait ? Mais que ne s'en sont-ils avisés du temps que seules les femmes de la classe ouvrière travaillaient (et beaucoup plus nombreuses qu'aujourd'hui) ; du temps que seules leurs mères, leurs sœurs, leurs épouses pouvaient demeurer, oisives, chez elles ?

Il y a donc femme et femme ? Et ce qui leur paraît si désastreux pour la leur n'était donc pas pernicieux pour leurs ouvrières, pour leurs employées, pour leurs standardistes, pour leurs secrétaires, pour leurs cuisinières ?

Il n'y a pas femme et femme : il y a travail et travail. Et s'il est vrai que les femmes ne sont pas faites pour le travail, c'est précisément pour le genre de travail que personne n'a jamais songé à leur épargner : le travail d'usine, le travail à la chaîne, le travail qui lamine et qui use sans joie pour le bénéfice d'une entreprise dont on se moque, quand on ne la hait pas. Mais si vous croyez qu'il y a des hommes qui sont faits pour ce travail-là...

Et l'autre, le vrai, le beau travail, est encore le privilège d'un très petit nombre de femmes. C'est pourquoi, dans la société actuelle, l'impasse est complète.

Mais modifiez la situation, e. vous modifierez le caractère prétendu permanent de l'attitude des femmes à l'égard de l'amour.

Tina, l'héroïne du roman de Galina Nicolaïeva, en témoigne.

Pas plus assimilable certainement à *toutes* les jeunes femmes russes qu'Eléonore n'est assimilable à *toutes* les jeunes bourgeoises françaises, Tina est l'anti-Eléonore.

Mais entre elles, il n'y a aucune différence d'essence. Elevez Tina à Paris ou à New York, et Eléonore à Moscou ou en Israël, et vous ferez un échange standard.

Tina est mariée, absorbée et passionnée par son travail d'ingénieur. Elle rencontre Dimitri. Lui aussi est marié.

C'est d'abord l'effort commun, la fatigue qui décompose le visage de Tina jusqu'à la rendre laide, la joie du travail accompli ensemble qui les rapprochent.

Ils ne sont ni l'un ni l'autre disponibles pour l'aventure. C'est à l'amour qu'ils cèdent. Mais que peuvent-ils construire à partir de cet amour ?

Dimitri a des enfants, une femme qui tente de se suicider lorsqu'elle découvre l'infidélité de son mari. A Tina, qu'il appelle « mon petit animal à sang froid », il dit cependant : « Je suis prêt, je suis prêt à faire ce que tu voudras... » « C'est moi, répond Tina, qui ferai ce que je veux. »

Le reflet d'une illusion

Elle a déjà perdu son mari, à cause de Dimitri. Elle s'arrachera à Dimitri, à sa ville, à son usine, elle partira seule, vers l'inconnu.

Petit animal à sang froid, petit animal qui serre les dents pour ne pas hurler de douleur mais qui ne hurlera pas ; jeune femme russe qui pense à Anna Karénine, jeune femme pour laquelle il serait plus doux et plus simple de se jeter sous le train qui passe, que de monter dedans. Mais elle n'est pas Anna Karénine. Elle a un métier, une raison d'être. Sa mort serait inutile. Sa vie peut être utile. A son pays. A une collectivité.

Elle est une femme comme les autres, qui a brusquement découvert la passion, le plaisir, l'exaltation de l'amour partagé, et qu' saurait lutter s'il y avait une issue. Parce que « être séparée de celui que l'on aime et perdre son pays, tels sont les deux malheurs suprêmes ».

Mais il n'y a pas d'issue. Alors il faut choisir de mourir à son amour. S'interdire de pleurer. S'interdire l'insomnie. Etre « tenue » ? Non. Se tenir. Et engouffrer dans le travail toute l'énergie, toutes les forces que l'on possède. Puisque les hommes le font, puisque Dimitri en sera capable, pourquoi pas Tina ?

Parce que l'homme est un arbre qui pousse vers le ciel et que les femmes sont les racines qui poussent vers la terre ?

Peut-être. Peut-être tout cela est-il illusion et Tina, le reflet d'une illusion. Je crois le contraire. Le temps des amours est court. Le temps de la vie est long. Une passion, c'est un épisode. Je crois que cette belle et dure jeune femme a encore beaucoup à souffrir mais beaucoup à donner et beaucoup à construire. Seule ? On n'est jamais seul quand on aime les autres.

C'est Eléonore, la petite chienne triste, qui est seule.

Chacun est libre de croire le contraire, y compris, certains jours, l'auteur de cet article. Mais il suffit alors de croiser une Eléonore...

FRANÇOISE GIROUD.

(2) Tatiana Samoïlova dans « Quand passent les cigognes ».

GIGI
de
COLETTE
Adaptation de Colette et Anita Loos
THÉATRE ANTOINE
Direction Simone Berriau
1er VENDREDI 25 MARS
LOCATION OUVERTE
GABY MORLAY
JACQUES BERTHIER
pour les débuts de
FRANÇOISE DORLEAC
LISETTE JAMBEL
ROBERT MOOR
et
HUGUETTE DUFLOS
Décors et Costumes de Gérard Mille
Mise en scène de Robert Manuel
GIGI

MANTEAUX DE PLUIE
ET ARTICLES DE SPORT
Deylo
4, boul. des Capucines
(métro Opéra)
CREATIONS EXCLUSIVES
HOMMES ET DAMES

(Pic.)

UN DANSEUR DE L'ARMÉE ROUGE.
Une garde du corps improvisée.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Thorent et Alexandresco : des années folles.*

DECIDEMENT, la dixième muse, celle du Septième Art, est une drôle de sirène. Non contente de débaucher les jeunes gens de bonne famille, elle s'attaque maintenant aux messieurs sérieux, ayant situation stable, et bien sous tous rapports.

Cette fois, un dentiste et un juriste viennent de tomber dans le filet. Depuis quatre ans et demi, ils ont délaissé subrepticement leurs daviers et leurs gros livres pour s'amuser avec de la vieille pellicule et un appareil de projection acheté au marché aux puces et datant de 1917.

Henri Thorent et Mirea Alexandresco se sont même tellement amusés qu'ils ont ainsi regardé plus de 300.000 mètres de pellicule. Alors que d'autres font naïvement des films avec un appareil de prises de vues et de la pellicule neuve, ils ont fait un film avec les documents les plus insolites qu'ils ont pu récolter à travers les cinémathèques d'Europe et chez les survivants de ces fameuses années vingt, de ces années folles qui furent peut-être les plus déterminantes du vingtième siècle.

Comme le « Paris 1900 » de Nicole Védrès, « Les Années folles » (de 1918 — fin de la «Grande Guerre» — jusqu'à 1929 - krach de Wall Street) sont un film de montage qui retrace une époque prospère traversée par le charleston, mais aussi par la Révolution russe. En 1922, c'est la première 5 CV. Citroën. En 1927, Malraux trouve en Chine la matière de « La Condition humaine ». L'apparition de la radio et du surréalisme modifie les rapports humains et les données artistiques. La garçonne montre le bout de son long fume-cigarette.

Thorent et Alexandresco ont conservé 45.000 mètres de pellicule de tout ce qu'ils avaient vu ; puis, aidés par Olivier Grégoire, de sélection en sélection, ils ont gardé 2.400 mètres. C'est le film où vous pourrez voir Krouchtchev et Boulganine tout jeunes inspecteurs du barrage du Dnieprostroï, où vous entendrez la voix de Lénine sur un phonographe à rouleau, où vous assisterez à l'enterrement de Rudolf Valentino en regardant la police charger à cheval pour écarter la foule.

« Les Années folles » seront présentées à Cannes (hors festival). Si le film marche, Thorent et Alexandresco ont décidé de jeter définitivement leur bonnet par-dessus les Facultés. Ils empoigneront pour de bon, tout à fait, une vraie caméra.

● *Ahmed Rouis : des affamés.*

LA dixième muse est également internationale. Elle s'est abattue sur le Maroc, jusque-là très tranquille. Il n'y avait pas de cinéma marocain. Aucun témoignage de la réalité nord-africaine n'était donné par un autochtone. Mais un jeune Marocain de vingt-huit ans (Ahmed Rouis, le mari de la romancière algérienne Assia Djebar) a voulu tourner son premier long métrage à partir de la littérature nord-africaine.

« La Grande Maison » est adaptée du roman de Mohamed Dib et aurait pu aussi bien s'appeler « La Faim ». Le seul personnage qui échappe à la famine proclame « sa faim de justice et de dignité ». Les acteurs sont des habitants de médinas de Casablanca et de Rabat.

(Archives.)

TOTOR.
Le petit frère de Zazie.

● *Jules Dassin : un Américain en Grèce.*

UN Américain, qui vit le plus souvent en France, et voudrait vivre en Grèce, Jules Dassin, vient terminer un film qui sera peut-être présenté sous pavillon grec au Festival de Cannes.

« A condition que l'on ne prenne pas le film au sérieux. C'est une petite comédie que je serais heureux de montrer, mais qui ne vient chercher aucune récompense. La récompense, je l'ai déjà eue en vivant en Grèce.

« J'ai tout fait dans ce film, même les comptes. Ce que je ne fais pas dans ma propre vie. J'ai été accessoiriste et assistant de l'accessoiriste, tout, vraiment, dit Jules Dassin, *et même acteur. »*

Acteur, il l'est tellement, même en prenant son petit déjeuner ou en donnant son adresse à un chauffeur de taxi, que cela n'a pas dû lui être très difficile.

— Quel rôle jouez-vous ?

— Celui d'un Américain qui arrive en Grèce avec sa caméra sur le ventre, sa naïveté plein la tête, et qui vient chercher la vérité, l'art de vivre. Un vieux boy-scout. Il rencontre une prostituée, Ilia (Melina Mercouri). Ilia est heureuse. Elle adore son métier, l'endroit où elle vit, le Pirée. C'est le merveilleux port d'Athènes où j'ai presque tout tourné. Le vieux boyscout s'appelle Homère. Ses parents déjà étaient grécophiles !

» Ilia n'aime passionnément qu'une chose au monde : la tragédie. Pendant le Festival d'Athènes, elle met une pancarte sur la porte de sa chambre : « Fermé pour cause de tragédie ». Elle ne comprend pas très bien. Elle dit : « Médée », ce n'est pas une belle tragédie : on ne doit pas tuer ses enfants ». Homère veut lui expliquer, mais, en lui expliquant, il lui détruit tout. Et il ne trouve rien.

» C'est quand même un film gai. »

Jules Dassin n'a pas encore trouvé de titre. Pour l'instant, il pense que « Avec plaisir » ne serait pas mal. Il est prêt à toutes les suggestions. Si vous avez une idée autour de la Grèce, du bonheur, des filles de joie...

● *Venise : M. Lonero ne renonce pas.*

SI, à Cannes, les choses ont l'air de ne pas mal se présenter avec les promesses « hors festival » de « Ben Hur » et de « La Dolce Vita », avec la possibilité pour la France de participer à la compétition en désignant « Le Trou » ou « A bout de souffle » ou « Dialogues des carmélites » (ces deux derniers films d'un esprit tellement différent qu'ils peuvent se dédouaner l'un l'autre !) ; si Cannes continue d'être une manifestation intéressante (Henry Miller, Georges Simenon et Marc Allégret déjà nommés dans le jury), il risque de n'en être plus de même pour Venise.

Une cinquantaine d'écrivains, de critiques et de professionnels du cinéma, présidés par Alberto Moravia, viennent de se réunir à Rome pour examiner la situation de la Biennale.

M. Emilio Lonero, secrétaire du Centre catholique du cinéma, a été nommé en remplacement de M. Floris Ammanati, dont le but était de faire de la Biennale de Venise le festival le plus sévèrement sélectionné. Peu de films, mais d'une qualité indéniable, jugés sur leur seule valeur artistique, sans souci de la politique ou de la religion.

Dans la revue confessionnelle qu'il dirige, « La Rivista del Cinematografo », M. Lonero n'a cessé d'attaquer le libéralisme de M. Ammanati, lui faisant grief d'avoir présenté des films qui manquent de « spiritualité catholique » et « indulgents envers les mensonges de la laïcité ».

M. Lonero a pour lui, en dehors des milieux cléricaux, l'appui des producteurs commerciaux dont les films étaient, jusqu'à maintenant, exclus de la compétition. La nomination de M. Lonero est une réaction du Vatican à « La Dolce Vita » et aux dénonciations sociales qui se multiplient dans le jeune cinéma italien.

A cet égard, le film que prépare Luchino Visconti, « Rocco et ses frères », est déjà très mal vu. On sait que Visconti y traitera du problème des régions sous-développées du Sud, exploitées par les monopoles industriels privés de l'Italie du Nord.

Les membres de toutes les commissions qui choisissent les films ont démissionné. Le Syndicat des Journalistes a décidé de boycotter la Biennale. La presse a invité M. Lonero à renoncer. Mais M. Lonero ne renonce pas.

● *Totor : le nouveau-né de Queneau.*

UNE dernière nouvelle mi-cinématographique, mi-littéraire, mi-mondaine. Je vous annonce que M. Raymond Queneau vient de mettre au monde un autre enfant. Oui, Zazie a un petit frère aussi mal embouché qu'elle. Il s'appelle Totor (voir photo ci-contre). Il dit « Bonjour, mon Onque. Moi, j'ai des parents Hindignes » et circule dans « Le Couple », le film que Jean-Pierre Mocky tourne en ce moment à Courbevoie. Autres protagonistes : Francis Blanche et Juliette Mayniel.

● *Les Danseurs rouges: en uniforme.*

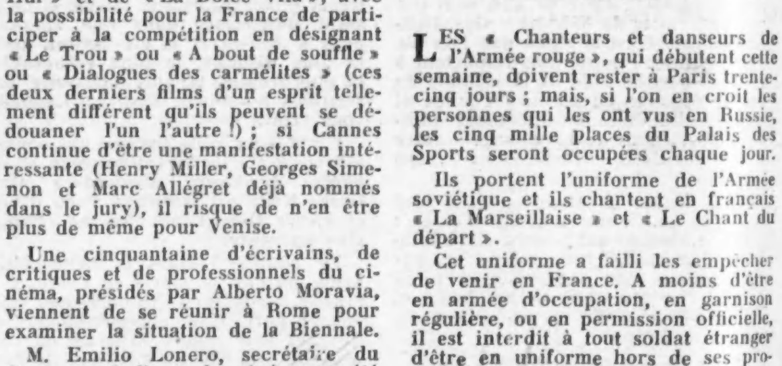
LES « Chanteurs et danseurs de l'Armée rouge », qui débutent cette semaine, doivent rester à Paris trente-cinq jours ; mais, si l'on en croit les personnes qui les ont vus en Russie, les cinq mille places du Palais des Sports seront occupées chaque jour.

Ils portent l'uniforme de l'Armée soviétique et ils chantent en français « La Marseillaise » et « Le Chant du départ ».

Cet uniforme a failli les empêcher de venir en France. A moins d'être en armée d'occupation, en garnison régulière, ou en permission officielle, il est interdit à tout soldat étranger d'être en uniforme hors de ses propres frontières.

Cette garde du corps improvisée ne manquera pas de surprendre pendant le voyage de M. « K ». Mais cela est un pur hasard.

MICHELE MANCEAUX.



(Archives.)

HENRI THORENT ET MIREA ALEXANDRESCO.
Une drôle de sirène.

UMA DAS GUPTA DANS « PATHER PANCHALI ».
La pluie elle-même est douée de vie.

(Archives.)

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Le Trou » : le dernier message de solidarité de Jacques Becker.*

UNE lame de fond vient de soulever « la nouvelle vague ». L'œil de la caméra avance devant nous comme une barque, se cognant aux nobles ruines du cinéma classique et porté par un courant fou qui semble vouloir entraîner avec lui les derniers vestiges de l'art du roman lui-même. Un certain monde de la vision bascule autour de nous. Le cinéma avec des films qui s'appellent « A bout de souffle » ou « Hiroshima mon amour », s'apprête, semble-t-il, à annoncer au monde ce qu'autrefois Kafka et Van Gogh hurlaient dans le silence, pour marquer à ciel ouvert les étapes de l'homme, de ses souffrances et de ses rêves.

C'est pourquoi le courant des œuvres classiques qui poursuit sa route en nous présentant un portrait de la vie selon les lois d'une géométrie dont nous connaissons tous les théorèmes, s'éloigne chaque jour un peu plus de nous, et ne conservera une apparence de vérité que dans la mesure où, se limitant à l'expression fidèle d'un événement authentique, il restera un témoignage, l'appel direct d'un homme à un autre homme.

C'est dans les œuvres de cette nature qu'il faut classer le dernier film de J. Becker, « Le Trou » (1), tiré du roman de José Giovanni, et qui fait le récit d'une évasion manquée.

Un garçon qui n'a rien de grave à se reprocher, sinon sa faiblesse et peu de dignité, échoue à la prison de la Santé. Le voici en cellule avec quatre bons garçons qui sont menacés de vingt ans de travaux forcés et songent à s'évader. Le nouveau n'arrêtera pas longtemps leurs plans car il faudra bien le mettre au courant et commencer... en plein jour à creuser un trou, et par étapes rejoindre les égouts pour, au moment de s'évader, être trahis par celui qu'ils ont adopté, ce jeune homme trop bien élevé.

Un petit carré de silence

Sujet usé et conformisme des situations, tout semble réuni pour ajouter ce film aux autres pavés qui forment la morne route d'un cinéma de tradition. Deux détails cependant dès le début attachent notre attention et bouleversent, à notre insu, notre vision : c'est une histoire vraie qui nous est contée, et cette histoire se passe en 1947 à la prison de la Santé. L'authenticité du sujet et le lieu de l'action ne peuvent plus nous laisser indifférents. Ce petit carré de silence et d'oubli non loin d'un square et si proche des chemins qui mènent aux facultés et aux cafés que nous aimons, ce grand pensionnat pour hommes dont notre indifférence, nos plaisirs et ce nouveau printemps forment la véritable enceinte, c'est là que J. Becker nous conduit. Avec le regard de l'amitié et de la modestie, il développe autour de l'action l'essentiel de son film : la vie des prisonniers, les mœurs de la prison, les rapports de ces hommes avec leurs gardiens. Par le climat de cet univers, l'auteur démontre, on l'a deviné, la solidarité de tous à travers le destin de chacun. Ici aussi le héros de « A bout de souffle » pourrait murmurer : « Les gardiens sont faits pour garder et les prisonniers pour être en prison. » Car chaque homme au fond de l'ornière qui lui est assignée retrouve, sans le savoir, dans les actes nécessités par sa condition que d'autres ont pour mission de combattre ou d'ignorer, cette noblesse, cette soif de beauté commune à tous.

J. Becker aimait les gens. Il les observe et les décrit ici avec une élégance de cœur qui n'est plus de notre temps mais nous plaît souvent davantage qu'un certain réalisme ou un art trop étudié. Volontairement, l'auteur s'efface devant le récit et sa sobriété comme ses répétitions et ses longueurs ne répondent qu'à une volonté : être fidèle. C'est sans doute pourquoi il a choisi des acteurs qui ne sont pas des professionnels, consacrant ainsi le dépouillement de l'ouvrage et sa valeur de témoignage d'autant plus émouvant que c'est un mort qui nous parle.

(1) Marignan, Français.

Un poids de vérité

Nous pensons, bien sûr, au « Condamné à mort » de Bresson. Mais si Becker n'a pas redouté cet exemple, c'est parce qu'il ne poursuivait pas le même but et que la recherche technique comme les fins métaphysiques sont absentes de son ouvrage.

L'entreprise était périlleuse. Quelquefois, en effet, nous serions tout près de protester si notre instinct naturel de la critique n'était immédiatement corrigé par le souvenir de ce qui au début nous est déclaré : ceci est arrivé. Ainsi le vrai n'est-il pas toujours vraisemblable. Et ce sont sans doute les images de la fin, violentes et cruelles, mais où la logique reprend ses droits, qui donnent soudain à ces malheureux ce poids de vérité que nous avions par moments contesté. Car ces hommes dévêtus, humiliés et punis deviennent alors l'image déchirante de l'éternelle injustice du destin.

Le film sera aimé et touchera les Parisiens, parce que c'est ici le dernier message de J. Becker et aussi à cause de ces hommes qui sont nos voisins dans un grand collège qu'entoure le bruit de la liberté qu'eux seuls entendent au petit matin.

BRUNO GAY-LUSSAC.

La critique de René Guyonnet

● *« Pather Panchali » : les portes d'un monde totalement inconnu.*

« PATHER PANCHALI » qui obtint un prix au festival de Cannes 1956 et qui vient seulement de sortir à Paris au Cinéma d'Essai après quelques projections isolées, est un des plus beaux films de l'histoire du cinéma. Mais cette beauté est très difficile à définir avec des mots, car elle est tout, sauf intellectuelle : elle naît d'un équilibre assez miraculeux entre le pathétique de l'histoire, la poésie des images et la puissance d'émotion de la musique.

« Pather Panchali » est la première partie de la trilogie que Satyajit Ray a tirée d'un long roman de Bibutibhusan Bandapadhai, que les Bengalis tiennent, nous dit-on, pour l'équivalent du « Jean Christophe » de Romain Rolland ; la deuxième partie, « Aparajito », qui fut couronnée au festival de Venise, a déjà été présentée à Paris. La fin, « Le Monde d'Apu », est inédite en Europe.

« Pather Panchali » raconte l'enfance, dans son village bengali, d'Apu, le jeune étudiant que nous retrouverons plus tard à Bénarès. Le ton est celui de la chronique. Le film est pratiquement dépourvu d'intrigue, fait d'événements simples : la naissance d'Apu, la mort de la vieille tante Indir, la mort de Durga, la sœur d'Apu, qui a pris froid sous la pluie, le départ en charrette pour Bénarès.

Ces événements *arrivent*, sans aucun enchaînement dramatique, dans une pure succession chronologique, uniquement reliés par l'écoulement des jours : les jeux d'Apu et de Durga, les querelles entre leur mère et la vieille tante Indir, la venue au village d'un marchand de sucreries ou d'une troupe de théâtre, l'école, la dé-

→

→ couverte au bout de la plaine de roseaux de ces merveilles : le train et le sifflement des poteaux télégraphiques, les difficultés financières du père, petit comptable, son endettement, qui l'a déjà privé de son verger et qui lui interdit d'entretenir la maison familiale.

La fascination qu'exerce « Pather Panchali » est, bien sûr, celle de l'exotisme : mais au sens le plus profond du mot. Il ne s'agit pas du pittoresque superficiel de fêtes ou de coutumes surprenantes. « Pather Panchali » nous ouvre les portes d'un monde totalement autre. Il n'y a pas seulement la différence observée par Rossellini entre la civilisation des *cousus* (ceux qui cousent leurs vêtements) et celle des *drapés* (ceux qui s'en drapent), et la grâce que cette manière de se vêtir donne au corps des femmes ; il n'y a pas seulement une lumière et des paysages différents, ou cette lèpre des pays chauds et humides qui ronge les pierres des maisons. Il y a surtout — et c'est là, je crois, qu'est la clé — un contact de l'homme avec la nature dont l'intimité n'est imaginable pour l'Occidental qu'à travers le mythe du Paradis Terrestre.

Les barrières entre les ordres humain, animal ou végétal, sont dans « Pather Panchali » abolies : la forêt tropicale de bambous qui entoure le village, les champs voisins, les nénuphars de l'étang, les libellules qui en égratignent la surface sont des personnages du film au même titre que les villageois. La pluie elle-même est douée de vie : l'exaltation avec laquelle Durga, la sœur d'Apu, qui a 14 ans, s'offre en dansant à l'orage, au bord du fleuve est beaucoup plus que le plaisir imprudent de se faire doucher. Cette scène toute simple prend une valeur érotique et quasi religieuse qui renvoie aux formes traditionnelles de l'art indien, à la fois sensualiste, panthéiste et familier.

L'ordre humain naturellement l'emporte et avec la peinture des difficultés quotidiennes de famille d'Apu et de Durga se dessine en filigrane un tableau de la situation historique de l'Inde en cette moitié de XXe siècle : effleurée par le progrès industriel comme le village par le lointain passage du train, traînant le boulet d'une insoluble question agraire.

● Moonfleet

Lieu de pèlerinage pour les amateurs de versions originales, le Mac-Mahon se contentait jusqu'ici de reprises. On y verra désormais des films plus ou moins récents, mais inédits à Paris.

La première exclusivité de la nouvelle formule est un hommage à Fritz Lang : la présentation de «Moonfleet», tourné en 1954 à Londres, et qui n'avait été montré jusqu'ici qu'en province.

Fritz Lang soulève chez certains amateurs de films une passion qui me surprend un peu. La perfection glacée de la mise en scène dans « Le tigre d'Eschnapur », par exemple, ne peut faire oublier la puérilité du scénario de ce très schématique film d'aventures.

Il en est de même de « Moonfleet », adaptation d'un roman noir anglais du XVIIIe siècle de John Meade Falkner. C'est une amusante machine à faire peur que Lang lui-même, si j'en juge par l'humour de sa direction d'acteurs, n'a pas dû prendre très au sérieux.

On y voit un garçon d'une dizaine d'années pris dans l'engrenage de la lutte entre contrebandiers d'alcool et gendarmes royaux dans un village côtier en Devonshire. Lang mobilise tout l'arsenal visuel du roman noir anglais : cimetières nocturnes, puits sans fond, vieilles horribles, parcs abandonnés, gibets, trésors cachés, messages chiffrés, orages déchaînés. Si le déclic se produit, on peut s'identifier au petit garçon, retrouver les délicieux effrois des lectures enfantines. Sinon, « Moonfleet » reste un album qu'on feuillette en souriant.

RENE GUYONNET.

(Ingi.)

DIMITRI CHOSTAKOVITCH.
« Tout ce qui est vraiment génial est accessible. »

MUSIQUE

Un dossier mal connu

● Quelle musique compose-t-on en U.R.S.S. à l'heure K ?

CETTE semaine, M. « K », qui, entre la visite d'une usine et d'une ferme-modèle, passera une soirée à l'Opéra (au programme : « Carmen »), a entraîné en France quelques grands

(Archives.)

ARAM KHATCHATURIAN, DIMITRI CHOSTAKOVITCH, SERGE PROKOFIEV EN 1945 (*).
« Tout ce qui est accessible n'est pas génial. »

de la musique soviétique. Deux solistes célèbres : David Oïstrakh, Emile Guillels, et l'immortel auteur de la « Danse du sabre » : Aram Khatchaturian.

Avant d'accueillir Khatchaturian à Paris, il convient d'examiner le problème délicat de la musique soviétique, dont il est un des champions, et d'ouvrir objectivement un dossier mal connu en France.

Il y a dix ans, à l'époque de la guerre de Corée, Prokofiev composait un oratorio : « La Garde de la Paix » ; l'auteur de la « Symphonie classique » était inspiré par un texte de Marchak :

De Washington, par radio, on communique :
O.K. Avons expédié en Europe des centaines de milliers de bombes.
Les chargements de bombes scellés dans de grandes caisses.
Font route vers Marseille.
Mais un port de France répond fièrement :
Il n'y a personne sur nos docks pour décharger ces bateaux.

Ce texte, et beaucoup d'autres, cette mesure, et d'autres encore, ont ému les purs esthètes occidentaux qui, depuis quelques siècles, considéraient que, seuls, les jeux de l'amour ou la foi religieuse pouvaient inspirer un musicien. L' « artiste engagé », la formule semblait valable pour le dramaturge, le cinéaste, peut-être pour le peintre. Mais le musicien... Le régime soviétique foulait aux pieds, décidément, les valeurs les plus nobles de notre civilisation. Cependant, le problème n'est pas si simple.

Il fut un temps où les musiciens soviétiques jouissaient de leur pleine et entière liberté de création. Il fut un temps (voilà bientôt quarante ans) où ils pouvaient se permettre toutes les audaces et suivre les traces des novateurs occidentaux : Schoenberg, Stravinsky, Berg, Milhaud... Il leur semblait même logique qu'en régime « révolutionnaire », la musique suive également une voie « révolutionnaire ». C'était la belle époque des soirées de la musique contemporaine à Leningrad, puis, en 1934, toujours à Leningrad, un festival musical se déroulait devant les critiques occidentaux. Le « clou » de ce festival : « Lady Macbeth », opéra de Chostakovitch, rare descendance du « Wozzeck » d'Alban Berg.

Une situation paradoxale

La situation *paradoxale* de la musique soviétique apparut insensiblement. Ce régime, certes, se voulait révolutionnaire, mais il réclamait en même temps un art accessible à tous. Le peuple devait comprendre les œuvres des créateurs contemporains : or, ni « Wozzeck » ni « Lady Macbeth » ne pouvaient être compris, donc les créateurs avaient tort.

Premier revirement : en 1925, Alexander Davidenko, Boris Schehter et Viktor Bjely constituent le « Procoll » (Collectif de production des compositeurs) qui deviendra bientôt l' « Association des musiciens prolétariens ». Au nom de l'Association, Paul Weiss déclare en 1931 : « *L'art prolétarien ne doit pas être « au-dessus de la mêlée », mais doit y participer. Il doit être réaliste.* »

En janvier 1936, un article de la Pravda dénonçait les *élucubrations hideuses* de « Lady Macbeth ». L'opéra de Chostakovitch avait définitivement terminé sa carrière, et Chostakovitch « passait aux aveux », avec sa « Ve Symphonie » ; en sous-titre : « La réponse d'un artiste soviétique à de justes critiques ».

Un virage

Mais l'opération de grande envergure ne devait se dérouler que douze ans plus tard. Le prétexte : l'opéra « La Grande Amitié » de Muradelli. Le cadre : le premier Congrès des compositeurs soviétiques en 1948. Le moyen : un arrêté du comité central du P.C. en date du 10 février. Ledit arrêté condamnait « La Grande Amitié », *œuvre antiartistique, défectueuse tant du point de vue musical que par le sujet,* musique *inexpressive et pauvre, chaotique et inharmonique* (sic), dénonçait une orientation *formaliste et antipopulaire dans les œuvres de compositeurs tels qu D. Chostakovitch, S. Prokofiev, A. Khatchaturian, V. Chebaline, G. Popov, N. Miaskowski....* Muradelli était, en somme, en bonne compagnie, avec les meilleurs compositeurs soviétiques.

Pour couronner l'édifice, Jdanov résumait les directives officielles dans un opuscule intitulé « Sur la littérature, la philosophie et la musique ». Afin de stimuler le zèle des Chostakovitch et des Prokofiev, il notait : « *Tout ce qui est accessible n'est pas génial, mais tout ce qui est vraiment génial est accessible, et d'autant plus génial que plus accessible aux larges masses du peuple.* »

La réponse des compositeurs fut immédiate : Prokofiev écrivit « La Garde de la Paix » et Chostakovitch s'inspira dans « Le Chant des Forêts » du reboisement des forêts du Sud.

Mais le 7 mars 1953, Staline disparaît — et le même jour meurt Serge Prokofiev. La musique prend sans attendre le virage de la déstalinisation ; le 27 novembre suivant, un article de la Pravda balaie les thèses de Jdanov. Il est « *important d'encourager la hardiesse de l'artiste, de prendre en considération son individualité créa-*

* Photo extraite de « Prokofiev » par Claude Samuel, à paraître aux Editions du Seuil dans la collection Microcosme.

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 28	20 h.	CARMEN
Mercredi 30..	21 h.	SYMPHONIE FANTASTIQUE IDYLLE - ETUDES
Vendredi 1er.	21 h.	HOMMAGE A CHOPIN à l'occasion du 150e anniversaire de sa naissance (concert)
Samedi 2....	20 h.	CARMEN
Dimanche 3..	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE

Mercredi 30..	21 h.	LA TOSCA
Jeudi 31	20 h. 15	LE ROI MALGRE LUI
Vendredi 1er.	21 h.	ISOLINE - PAS DE TROIS - COMBAT (création) - LA PEAU DE CHAGRIN (création) - STUDIO 60
Samedi 2....	21 h.	LA TOSCA
Dimanche 3..	14 h. 30	LE BARBIER DE SEVILLE
Dimanche 3..	20 h. 30	MIGNON

Savez-vous que...

vous pouvez passer quinze jours à MEGEVE (1.113 mètres d'altitude) pendant les vacances de Pâques, en ne payant que 495 NF en pension, service et taxes compris, dans un hôtel ***, en écrivant à G. BOISSON, HOTEL DU MONT-BLANC, ski, téléphériques, équitation, soleil, etc.
Communiqué.

trice, et tout en distinguant les qualités et les défauts de telle ou telle solution artistique, de respecter le droit de l'artiste, à l'originalité, à l'audace, à la recherche du nouveau. »

Après quelques années de réflexion, Chostakovitch vante *le cheminement à travers des voies originales encore inexplorées de l'art* (janvier 1954) et Khatchaturian affirme : « *On ne saurait résoudre le problème de la création par des méthodes bureaucratiques et administratives.* »

Le 28 mai 1958, un arrêté du comité central du P.C. était publié, texte capital et complètement inconnu en France, où l'on peut lire non sans quelque surprise :

« *Au mépris des faits historiques, l'arrêté (de 1948), en critiquant l'opéra de Muradelli, opposa artificiellement certains peuples du Caucase septentrional à d'autres.*

Certains jugements erronés, formulés dans l'arrêté en question, traduisaient chez J.-V. Staline une conception subjective de plusieurs œuvres d'art. (...) Or, comme on le sait, dans ces questions-là également, Molotov, Malenkov et Béria exerçaient une influence tout à fait fâcheuse sur Staline. »

Des privilégiés

Après la publication de ce texte curieux, une question se pose : comment les musiciens soviétiques utilisent leur liberté retrouvée, quelle musique compose-t-on à l'heure K ? Les connaissances fragmentaires que nous possédons sur la musique soviétique actuelle n'indiquent, hélas ! pour l'instant, aucun changement d'ordre esthétique et il faudra sans doute des années avant d'observer un « redressement » véritable ; mais, déjà, la musique occidentale d'avant-garde pénètre au-delà des frontières ; en septembre dernièr, au cours du Festival de Varsovie, les Polonais purent entendre plusieurs œuvres de Pierre Boulez et un programme de musique concrète.

L'arrêté de 1958 permet d'affirmer que la politique musicale de Staline a fait faillite sur le plan de la création. Au nom de la « musique des masses », il est, en effet, impensable d'arrêter l'évolution de l'art et de retourner cinquante ans en arrière.

En revanche, sur le plan du public, le bilan du régime soviétique est largement positif. En 1938, on dénombrait en Russie 55.000 cercles musicaux groupant 1.000.000 de membres. Enfin, le compositeur « dirigé » est devenu, en même temps, un privilégié du régime, car le régime lui a offert les célèbres Maisons des Compositeurs, où tout le confort moderne est mis au service de la pensée créatrice, et 250 Prix Staline ou Lénine.

En contrepartie : « *Le compositeur professionnel,* a déclaré l'année dernière Chostakovitch, *doit composer non pas de temps en temps, mais quotidiennement, sans se permettre de « chômage ».*

A un Occidental qui remarquait : « Avouez que vous n'avez pas su produire un Dostoïevski ou un Tolstoï... depuis la Révolution », Ilya Ehrenbourg répondit : « C'est vrai, mais nous avons fait des lecteurs. »

Nous ne saurons pas avant quelques années si, après avoir fait des auditeurs, l'U.R.S.S. peut maintenant « libérer » ses compositeurs.

CLAUDE SAMUEL.

ARAM KHATCHATURIAN.
C'était la faute de Béria. (Ingi.)

DISQUES

L'Académie Charles Cros.

● *Un palmarès concentré qui revalorise les prix.*

L'ACADEMIE Charles Cros a décerné dans le cadre du 2e Festival international de Haute Fidélité et de Stéréophonie ses grands Prix du Disque 1960.

Première constatation : la production de disques tend à se rationaliser en France : 6.000 disques environ sortis en 1959 contre plus de 4.000 en 1960 Cette tendance à une baisse de régime vient en partie du conflit qui a opposé les maisons de disques au B.I.E.M. (Bureau international des Editions Mécaniques (1). Ce conflit est d'ailleurs sur le point d'être réglé grâce à des concessions mutuelles. Imitant les producteurs de disques en luttant eux aussi contre la pléthore les jurés de l'Académie Charles Cros, qui avaient généreusement distribué 100 prix l'année dernière se sont contentés d'en décerner 30 la semaine dernière. Ce palmarès « concentré » revalorise évidemment les prix.

Deuxième constatation : sur le plan classique, le jury ne mérite que des compliments. Les valeurs consacrées occupent une place modeste dans le palmarès avec « l'intégrale » des symphonies de Beethoven dirigée par Carl Schuricht (Voix de son Maître), l'interprétation du « Concerto pour violon » de Beethoven par David Oïstrakh (Columbia) et un disque de rééditions wagnériennes « Historique » avec F. Leider, F. Schorr et L. Melchior (Voix de son Maître).

(1) Voir « L'Express » du 21 janvier 1960.

Une perspective courageuse

En revanche, « l'Académie » a voulu éclairer les discophiles et leur indiquer, dans une production française orientée vers le « vedettisme », des œuvres ou des interprètes peu connus du grand public. Du même coup, les grandes firmes ont été mises en échec par de petits éditeurs dont le répertoire est plus raffiné. Quatre disques illustrent cette perspective courageuse :

● RIMSKY-KORSAKOV : « KITÈGE ».

« Kitège », le chef-d'œuvre de Rimsky-Korsakov, est le seul opéra figurant au palmarès. Ce « Parsifal » russe est une fresque somptueuse et émouvante. L'interprétation, avec la participation de la célèbre basse russe Ivan Petrov et des chœurs du Théâtre Bolchoï de Moscou, est exemplaire. Enfin, l'œuvre est complètement inconnue en France. (Chant du Monde LDX-A-8227/9.)

● MARTINU : 6e SYMPHONIE.

Lorsqu'un compositeur meurt, l'Académie salue respectueusement sa disparition. En couronnant la « 6e Symphonie » de Bohuslav Martinu, mort au mois d'août dernier, l'Académie Charles Cros fait un geste d'une tout autre portée. Elle reconnait en Martinu un des plus grands symphonistes du XXe siècle et, dans cet enregistrement, une des meilleures gravures de l'année. Une révélation totale. (Supraphon LPV 416.)

● JOAN SUTHERLAND : AIRS D'OPÉRAS.

Cette chanteuse est Australienne et interpréta, pendant sept ans, des rôles modestes à Covent Garden. Brusquement, elle comprit, grâce à l'intervention d'un amateur éclairé — son mari — qu'elle devait chanter le répertoire italien ; son interprétation de « Lucia di Lammermoor » que nous entendrons bientôt à Paris stupéfia tous les spécialistes. Son premier disque publié en France est un événement. Si l'Académie Charles Cros avait attendu un an, elle risquait de primer une valeur consacrée ! (Decca stéréo : SXL-2159 et mono : LXT-5531.)

● J.-S. BACH : CONCERTOS POUR 3 ET 4 CLAVECINS.

Scandaleusement « oublié » dans les subventions officielles, l'Orchestre Jean-François Paillard est l'égal des fameuses formations allemandes ou italiennes (Munchinger, Musici...), mais il ne possède que deux atouts pour atteindre la grande renommée : le talent et le goût du travail bien fait. Jean-François Paillard a choisi la « porte étroite ». L'Académie Charles Cros doit l'aider. Ses « Concertos pour clavecin » de J.-S. Bach constituent, notamment dans la version stéréophonique, une exceptionnelle réussite. (Erato mono : LDE-3125 ; stéréo : STE-50.035.)

Enfin, dernière constatation : sur le plan du jazz et des variétés, les jurés ont montré moins de courage et d'originalité. Sacha Distel, « Monsieur Scoubidou », n'avait certes pas besoin de consécration officielle, le triomphe commercial lui étant depuis longtemps acquis (Philips). Les rires que déchaînent « Darrigade et Fouziquet » couronnés dans la catégorie « humour » sont depuis longtemps émoussés. Quant à Bob Azzam et son orchestre faussement typique (Barclay), ils sont drôles et font danser, mais c'est tout...

Plus justes sont les prix accordés à Danielle Darrieux qui revient joliment à la chanson, ses premières amours, (Voix de son Maître FOLP L 091), à Ella Fitzgerald et Louis Armstrong pour leur « Porgy and Bess » (Barclay-Verve 104.011 stéréo et 80.109 mono) et à Martial Solal pour sa « Suite en ré bémol » pour quartet de jazz (Columbia ESDF 1278).

Signalons encore un hommage à Gérard Philipe édité pour le gala de l'Union des Artistes. Ce disque n'a qu'un seul défaut : il n'est pas dans le commerce.

DANIELE HEYMANN.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● *« Un Garçon d'honneur » : à mourir debout. — «La Cerisaie» : un peu de grippe.*

● « Un Garçon d'honneur »

ANTOINE BLONDIN a écrit un roman où l'on voit le cours de l'histoire changer parce qu'un professeur se refuse à enseigner la signature du traité de Westphalie et en tire les conséquences imaginaires. Paul Guimard en a écrit un pour nous montrer comment, parce qu'un poinçonneur de métro maladroit se poinçonne le doigt, de conflit avec la Sécurité sociale en grève générale, on en arrive à la révolution. Ce sont deux rigoureux logiciens, on le voit, toujours en quête de ce nez de Cléopâtre qui peut changer la face du monde en même temps que la face de la dame. En lisant Oscar Wilde, ils devaient reconnaître comme un petit-cousin à la mode de Grande-Bretagne ce lord Arthur Savile qui cherche à être logique avec son destin : et puisqu'un chiromancien lui a prédit qu'il commettra un crime, il met son point d'honneur de gentleman à tuer (un parent ou un ami de préférence) avant de se marier avec la charmante Sibyl Merton. Et comme la malchance s'acharne sur lui, il doit s'y reprendre à plusieurs fois avant d'accomplir la prédiction et de boucler l'histoire d'une manière à la fois ironique et satisfaisante.

Wilde, Blondin et Guimard sont les parrains de ce « Garçon d'honneur » (1) : l'Anglais avait de l'esprit, les Français ont de l'humour, leur filleul a de la malice. Cette histoire à mourir debout, à la manière pince-sans-rire de certains films anglais, est habillée avec une élégance très parisienne par deux écrivains savoureux et subtils. Le flegme du jeune lord se fait nonchalance, les bonnes manières de la jeune fille victorienne s'imprègnent d'une tendresse qui a de fugitifs reflets de Giraudoux, la fleur bleue pousse timidement dans le gazon anglais, et l'horloge remontée par Wilde au temps du général Boulanger est une chère vieille chose attendrissante et cocasse pour les contemporains du général de Gaulle...

Le metteur en scène de télévision Claude Barma passe avec subtilité du petit écran au grand plateau, la décoratrice Léonor Fini donne de l'esprit même aux plantes vertes, quinze comédiens adroits font adroitement ce qu'ils ont à faire. Peut-être une histoire comme celle-là gagnerait-elle à être traitée en farce plus qu'en comédie, peut-être verrait-on mieux dans le rôle de lord Arthur un acteur du style d'Alec Guinness que le gentil Jacques Duby, éveillé, malin, mutin comme il l'était dans « Les Oiseaux de Lune » de Marcel Aymé. Mais ce « Garçon d'honneur » est un bon garçon sans prétention avec lequel on n'a pas envie d'être sévère.

● « La Cerisaie »

La compagnie Renaud-Barrault a repris « La Cerisaie » dans la version de M. Georges Neveux (2). C'est un Tchékov un peu grippé, comme son illustre compatriote. Chaque comédien est bon et quelques-uns (Simone Valère, Jean Desailly, André Brunot)

→

(1) Marigny.
(2) Théâtre de France.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PAUL MEURISSE
joue
l'Hurluberlu
de Jean Anouilh
350e

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail - LIT. 87-93
Sacha PITOEFF
présente
LES TROIS SŒURS
de TCHEKHOV
20 h. 45 très précises

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'Audiberti

ODEON THEATRE DE FRANCE
Mardi 29 mars à 21 h.
Kiesgen
Domaine Musical
Webern - Penderecki - Pousseur
Kotonski - Tillmann
Direction : Ernest BOUR

LE BERLITZ
LE PARIS
WEPLER
LINO VENTURA
CLASSE TOUS RISQUES
UN FILM DE CLAUDE SAUTET

Alicia MARQUEZ
VEDETTE SUD-AMÉRICAINE
AUX FOLIES-BERGÈRE

VENTE MOBILIÈRE
GALERIE CHARPENTIER
Ventes le 29 mars à 14 h. 45 : TABLEAUX ANCIENS, Objets d'Extrême-Orient et Haute Curiosité, Meubles, Tapisseries 18e siècle, Imp. Tapis Savonnerie 18e siècle. A 21 h. : TABLEAUX MOD., Degas, Daumier, Toulouse-Lautrec. Expo 28 mars. Experts : MM. Heim-Gairac, Beurdeley, Roudillon, Dillée, Dubourg, Lorenceau. Commissaire-priseur : Me LIBERT

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

CRAZY HORSE SALOON
Bar : 12 NF
Show : 23 heures
12, av. George V Réser. BAL. 69-69

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.-L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ boutl. champagne

sont excellents ; la mise en scène de M. Jean-Louis Barrault est précise, sensible, amoureuse, mais nous sommes distraits par les qualités des uns et des autres plus encore que par leurs défauts, et le chant profond de Tchékov ne se dégage pas tout à fait de cet orchestre de solistes.

● Théâtre des Nations

Le Théâtre des Nations a commencé sa saison par un coup d'audace : la présentation de l'ensemble national de la Côte-d'Ivoire transporté directement de la brousse où il est né à la scène de Sarah-Bernhardt. La distance géographique effacée, deux formes de l'humanité, deux civilisations se trouvent tout d'un coup confrontées de part et d'autre de la rampe. C'est une expérience magique qui vaut la peine d'être faite, mais dont le commentaire appartient peut-être davantage à l'ethnologue et au sociologue qu'au critique dramatique.

ROBERT KANTERS.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Pour Chu Teh-Tchun : « La peinture, il faut bien connaître ; après, on peut changer. »*

(Lucien Petit-Jean.)

CHU TEH-TCHUN.
Des pivoines à midi juste.

CHEZ un antiquaire de Hang-Tchéou, un riche amateur avait acheté une peinture représentant des pivoines et un chat. Bien qu'il la trouvât plaisante, il ne fut vraiment sûr de sa valeur que lorsqu'un de ses amis s'exclama :

— *Mais ce sont là des pivoines à midi juste.*

— A quoi voyez-vous cela ?

— *Les pétales sont étalés et leur teinte un peu mate. D'autre part, les pupilles du chat sont comme un fil : deux indices qui prouvent qu'il est midi* (1).

Hang-Tchéou était encore pour quelques mois, en cette année 1275 de notre ère, la capitale de ce qui restait de l'empire des Song. Les barbares mongols avaient investi le nord de la Chine. Ils allaient bientôt, pour la première fois de sa déjà longue histoire, occuper le pays tout entier — vaste comme l'Europe — interrompant ainsi brusquement l'essor de la civilisation la plus moderne du monde.

Mais l'époque Song est aussi le Siècle d'Or de la peinture. Et quand on rencontre un peintre chinois à Paris (il y en a fort peu alors que les Japonais sont légion), c'est tout naturellement le style Song qu'on évoque tôt ou tard. Parce qu'il marque un tournant décisif. La peinture cesse en effet, alors, d'être une imitation naïvement volontaire de la nature. Tout en demeurant une ascèse qui exige la maîtrise absolue, la parfaite identification de l'artiste à son objet : son but n'est plus de reproduire, mais de transposer.

Un continent hanté

Le « stupide XIXe siècle » ayant, en Asie comme en Europe, réduit à l'état de parodies les aspirations fondamentales des grandes civilisations, les Chinois, comme les autres, se mirent au XXe siècle à peindre sous la férule de maîtres dont les plus audacieux avaient été formés à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

C'est le cas de Chu Teh-Tchun. Fils d'un médecin fortuné que la peinture chinoise intéressait davantage que la maladie, il entra à l'école des Beaux-Arts de Han-Kéou (Chine du Sud) pour y apprendre comment Cézanne, Gauguin et Matisse « voyaient » les choses. Trois heures seulement par semaine étaient consacrées aux techniques nationales. Il avait quinze ans. C'était en 1937. L'année où les Japonais, en envahissant la Chine, inauguraient la seconde guerre mondiale.

(1) Anecdote rapportée dans le très savant mais aussi très vivant ouvrage de Jacques Gernet : « La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole », qui vient de paraître aux éditions Hachette.

Une médaille

L'école (gouvernementale) à laquelle il appartient commence alors un invraisemblable « slalom » à travers un continent hanté par les armées rouges, l'armée japonaise et les bandes levées çà et là par des généraux dissidents. Grâce à cet exode, le jeune Chu visite les provinces du Yunnan, du Chan-Si, du Koui-Sou, du Hou-Nan, du Hou-Pé, et se retrouve professeur adjoint de son école à Tchoung-King, où il expose pour la première fois, en 1944, des toiles considérées comme d'avant-garde, c'est-à-dire inspirées par le « fauvisme » français du début du siècle. Puis il devient professeur à l'Université de Nan-King. A celle de Formose enfin, où il expose à nouveau en 1954 et, avec l'argent de ses toiles vendues, il achète un billet de bateau pour Marseille. Ce qu'il veut, depuis des années, c'est aller à Paris.

Quand il y arrive, l'année suivante, il n'a pratiquement aucune idée de ce qu'a pu devenir la peinture depuis le temps où Braque, Rouault, Matisse et Derain étudiaient sous Gustave Moreau. Chu Teh-Tchun, éberlué par la nouveauté du monde qu'il découvre, se précipite dans les musées et les galeries. D'enthousiasme, il abandonne ses pinceaux. Mais sons oublier sa prudence native :

— *La peinture*, dit-il, *il faut bien connaître ; après, on peut changer.*

Il n'a pas d'argent, ne parle pratiquement pas alors le français et, quand il se remet au travail, c'est dans une chambre d'hôtel de deux mètres sur trois, rue Lhomond. Il y peint cependant un assez grand tableau. Avec l'aide d'une loupe qui, inversée, rapetisse la toile et lui donne l'illusion du recul. Il ne s'agit pas d'une œuvre abstraite, mais d'un portrait réaliste et même très « léché ». Il le présente au Salon des Artistes français, obtient une « médaille » (c'est le seul Salon qui en distribue), puis il se met à peindre comme ça lui plaît.

Son arrivée à Paris avait coïncidé avec la grande exposition Nicolas de Staël au Musée d'Art moderne. Immédiatement, il a ressenti comme sien l'équilibre fondamental des tableaux de Staël, cette façon de traduire par des volumes et des couleurs des sentiments essentiels sans lesquels ni Versailles ni Chartres n'existeraient. Et il comprend bientôt que ce que Staël exprime en écriture latine, il peut et doit l'exprimer, lui, en écriture chinoise.

Les risques du métier

Après avoir passé vingt ans sur les bancs des universités de son pays, il retrouve, à Paris, ses propres sources. Un peu comme Picasso y a retrouvé Goya et Chagall la Russie juive.

Peintre Song du XXe siècle, Chu sait que l'adresse n'est rien si elle ne sert qu'à l'imitation. Il sait également que rien n'est plus difficile que de transposer une vision, de « recréer » une sensation, parce que cela suppose une coïncidence rigoureusement exacte, dans l'espace et dans le temps, de l'inspiration et de la virtuosité.

Lui aussi veut peindre des pivoines à midi juste (2).

A l'extrême limite de leur raison d'être, la poésie écrite et la peinture tendent à se rejoindre dans la commune construction d'un monde « autre » et peut-être plus vrai que le monde extérieur tel qu'il nous est brutalement donné.

C'est une aventure dont les risques sont énormes. Il y faut beaucoup d'humilité pour se garder des mirages.

(2) Ses œuvres sont actuellement exposées à la Galerie Legendre, 31, rue Guénégaud, à Paris.

TH. CHAMPS-ELYSEES - Jeudis 16, 23, 30 juin - O.A.I. Valmalète
Trois Récitals CHOPIN
ARTHUR RUBINSTEIN

MODERNA MUSEET. STOCKHOLM
JACQUES VILLON
RETROSPEKTIV

Beaucoup d'honnêteté pour ne pas s'en contenter. Beaucoup de malice et de force pour pouvoir demeurer longtemps humble, honnête et ambitieux à la fois.

Au départ d'une telle aventure, Chu Teh-Tchun a de grandes chances. Il a deux mille ans de peinture dans les mains. Il vit à Paris et les fausses valeurs ne l'impressionnent pas.

— *Si le gen pense pas bien,* dit-il dans son français approximatif mais très « parlant », *son tableau, il devient vide.*

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

VERNISSAGE

Yves Klein

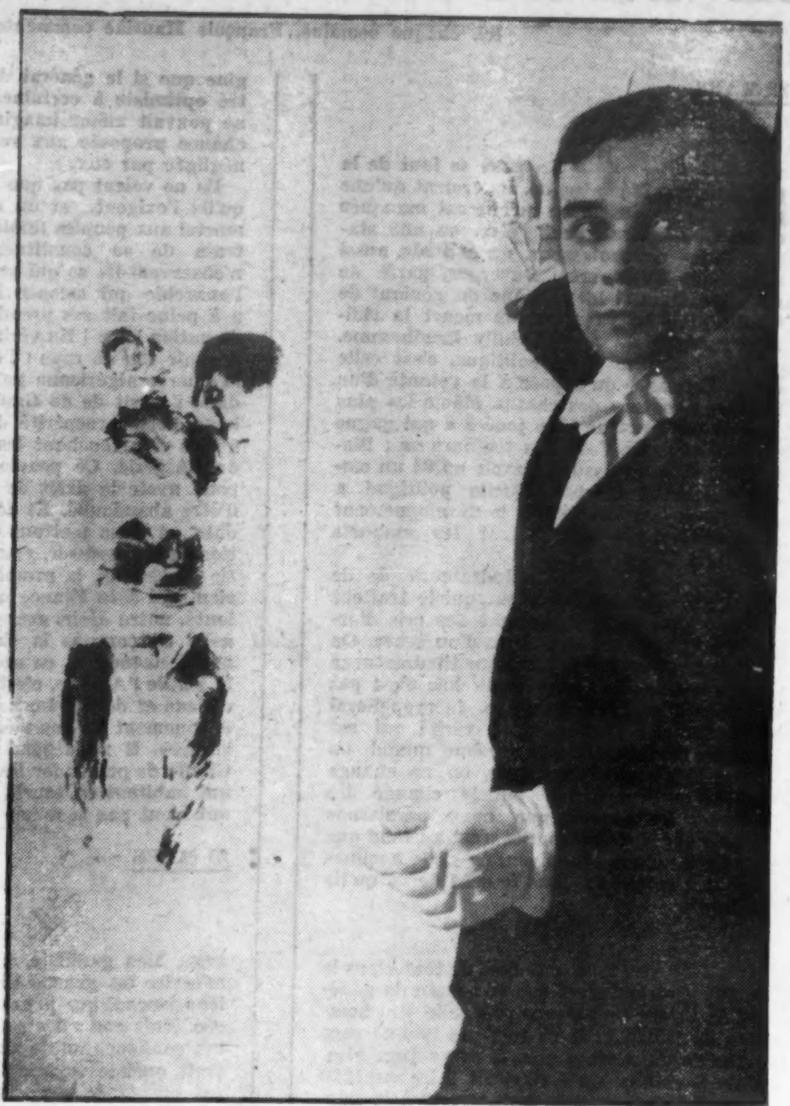
● ***200 filles, 180 musiciens, les chœurs de la R.T.F., la Garde républicaine et le Palais de Chaillot, et vous verriez, mon cher...***

LE choix des élus fut rigoureux : la galerie n'est pas si grande. La Terre Promise offrait l'aspect d'une salle à peu près nue puissamment orientée vers un spectacle à venir. Devant deux espaces blancs, l'un vertical, l'autre horizontal, attendaient quelques rangées de ces frileuses petites chaises dorées de collections de couture. Délicatement posé sur ces fragilités, du beau monde, messieurs en habit, dames exposant toute la vaste peau qu'il faut pour qu'on puisse les dire très habillées. Mais n'anticipons pas... On se tenait bien. Il planait une espèce de silence qui était déjà un silence d'église. On devinait le futur immédiat gros d'événements.

Le long de l'espace blanc horizontal se glissèrent, avec une soudaineté furtive, neuf hommes en habit, dont trois portaient un violon, trois un violoncelle et les trois autres ne portaient rien. Ils s'assirent en marge de la zone opérationnelle. Alors entra Klein. Le peintre Yves Klein, déjà célèbre par ses monochromies en bleu. Lui aussi en habit, croix de Malte au col. Nous étions là pour assister au vernissage de sa dernière exposition.

D'un ample geste souple, Klein parut bénir le petit orchestre, qui, déclenché, commença d'émettre un son. Tout à coup, un obscur tressaillement saisit le public ; mon voisin, le jeune écrivain américain Bruce Lowery, émit un soupir de pneu fléché. Apparaissaient trois femmes. Rigoureusement nues. Nues comme on ne peut l'être davantage. Et merveilleuses de sérénité. Chacune portait un seau de peintre en bâtiment. On eût dit trois bonnes d'auberge malicieusement déshabillées par la foudre au moment où elles allaient laver les planchers — et qui ne se sont encore aperçues de rien.

Le petit orchestre (les trois qui ne portaient rien étaient des chanteurs) continuait son son. Deux des femmes que dirigeait Klein du geste, à peine de la voix, posèrent leur seau, en sortirent une éponge gorgée de peinture, s'enduisirent, toujours sereines, du bleu Klein, puis allèrent plaquer sur l'espace blanc vertical un, deux seins, leur ventre, revinrent au seau et à l'éponge, retournèrent imprimer une, deux cuisses, une épaule, tandis que le troisième corps, tout entier pinceau, esquissant sur l'espace blanc horizontal, de vagues mouvements de brasse, nageait dans du bleu.



(Reporters-Associés.)

YVES KLEIN.
Pour ne plus se salir avec la peintur.

Des outils de chair

« Fascinating ! », murmura Bruce Lowery. Eh oui, indéniablement, c'était fascinant. Les corps étaient beaux ; irrégulièrement vernis de ce bleu profond, à résonanc.s noires, ils devenaient eux-mêmes objets étrangers; leur lent ballet du seau au mur; les curieuses virgules qui naissaient de leurs cuisses, les arabesques du ventre, l'œil bleu des nombrils, le double cercle des seins — oui, le mur s'animait — et ce long accord monotone, imperturbablement soutenu par les musiciens et les chanteurs — oui : fascinating... cela dura vingt minutes. Du même geste ample et souple, Klein suspendit le son. Les filles s'évanouirent : avec compassion, j'évoque le travail qu'elles allaient avoir, sous la douche... Et l'on parla.

Les gens paraissaient émerger d'un songe. Ils se secouaient. Il y eut des mots froissés : rituel, cérémonial, messe. Klein expliqua, avec un sourire gentil, qu'il nous avait, ce soir, comme invités dans son atelier à le surprendre en plein travail. Il avait décidé de ne plus se salir avec de la peinture. Le créateur doit dominer sa création, la tenir à distance — par conséquent, peindre sans toucher ni peinture, ni toile, ni pinceau. Et pourtant, éviter toute solution de continuité entre le créateur et sa création : d'où ces intermédiaires vivants entre lui et la peinture. Ces outils de chair. Foin de machines à peindre, vive l'homme. « *Mais attention : j'ai bien dit la chair, vous avez pu remarquer que jamais les mains ni les pieds ne sont intervenus* (c'est vrai, j'avais remarqué), *les mains et les pieds pensent, ce n'est pas de la chair. La chair* (geste de Klein) *c'est ça ! Vous savez aussi* (gentil sourire) *que j'appartiens à un ordre de chevalerie relevant de la chrétienté occidentale. Eh bien !* (le sourire devient un charmant sourire d'excuse, geste vers le mur) *je crois à la résurrection de la chair.* »

(Klein.)

UN PINCEAU-FILLE.
« Je crois à la résurrection de la chair. »

Un mince homme brun, lunettes, cheveux inspirés, jaillit, fulmine, bénit, vaticine. Il lance des mots, par poignées, comme des confetti. Le confetto « art » volette beaucoup. On parle des grottes de Lascaux. Le mot *signe* fait souffrir Klein ; *symbole* lui répugne. Alors ? Il s'agit de *marques.* On respire. Le petit homme brun pétarade. Il félicite Klein de nous avoir fait franchir 40.000 ans en arrière, et désignant avec fébrilité le mur où parlent surtout des traces de seins et de cuisses féminines, il salue les « racines de l'homme ».

Des négresses ? Folie...

J'en suis bleu. Bleu Klein. Des dames, quelques messieurs eussent préféré des pinceaux-garçons, ou encore des pinceaux-négresses. Des négresses ? Folie !... Une couleur de trop ! Du bleu, on manque de bleu. Déjà le rouge de la cravate de Malte...

Il a été question de faire bénir la séance par un évêque. Tout cela, en effet, est parfaitement chaste, pur, mais le violet épiscopal avec le bleu Klein...

Whisky à gogo. Petits fours qui n'étaient pas bleus. Nous sortirons de l'art. J'en sortais rêveur. Yves Klein est un des rares contemporains capables de concevoir un « scandale » digne de la belle époque surréaliste, et de réussir son exécution, alors que Mathieu, avec ou sans jabot de dentelle, Dali, avec ou sans rhinocéros, s'essoufflent à vouloir estomaquer avec une pareille « force de frappe ».

« *Il me faudrait quelques millions,* me dit-il, *et vous verriez, mon cher,* 200 *filles,* 180 *musiciens, les chœurs de la R.T.F., la garde républicaine et le Palais de Chaillot...* »

J.-L. B.

Claude Viseux
Du 10 mars au 10 avril
Galerie DANIEL CORDIER, 8, rue de Miromesnil

LE CORBUSIER
TAPISSERIES RECENTES
Du 25 mars au 10 avril
LA DEMEURE - 30, rue Cambacérès

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
ARMAN *ALLURES D'OBJETS*
Du 16 mars au 9 avril

LUCIEN DURAND
19, rue Mazarine (VIe)
Louise BENTIN
Vern. 25 mars - Jusq. 9 avril

GALERIE LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
COUSINS
Jusqu'au 2 avril

Galerie du Colisée
ROZELAAR-GREEN
40, rue du Colisée

Galerie VENDOME - 12, rue de la Paix
ROGER BERTIN
Du 22 mars au 9 avril

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

20 MARS

LES gens se font de la politique une idée absolue. Ils croient qu'une politique est réussie ou qu'elle est manquée comme un tableau peut l'être, ou une statue. Même un professeur, un écrivain aussi averti que M. Maurice Duverger, parle de fêlure, comme si la politique du général de Gaulle était ce vase fêlé où meurt la ridicule verveine du pauvre Sully Prudhomme.

Mais l'histoire d'une politique, c'est celle de la résistance qu'oppose à la volonté d'un homme la nature des choses. Même les plus grands ont presque tous joué à « qui gagne perd », et ils ne l'ont pas toujours su : Bismarck est mort assuré d'avoir unifié un empire allemand éternel. Quelle politique a jamais eu dans la réalité le développement harmonieux que lui prêtent les manuels d'histoire ?

Ce ne sont pas les admirateurs de de Gaulle, mais ses adversaires, qui le traitent en demi-dieu et qui poussent des cris d'orfraie à la moindre apparence d'un échec. On est en droit de reprocher à un thaumaturge de rater ses miracles, mais l'échec n'est pas la mesure du génie politique. Je rappellerai à M. Maurice Duverger une vérité qui est presque une lapalissade : même quand on s'appelle Charles de Gaulle, on ne change pas les autres. Qui a jamais changé les autres ? Le pouvoir que nous paraissons détenir sur certains esprits n'est au fond que le signe d'une connivence : les hommes cèdent à ce qui va dans le sens de ce qu'ils désirent.

LE fond de tout, dans le conflit algérien, c'est que la pensée du général de Gaulle ne recoupe pas celle des hommes du G.P.R.A. Il ne sait pas ce que sera l'Algérie dans vingt ans. Il ne préjuge rien. Mais il sait ce qu'il faudrait faire en 1960 pour élever ce peuple malheureux à la hauteur de son destin. L'adversaire, lui, a des préoccupations politiques immédiates. J'imagine que si le général de Gaulle s'est montré optimiste à certaines heures, c'est qu'il ne pouvait même imaginer que l'incroyable chance proposée aux rebelles pourrait être négligée par eux.

Ils ne voient pas que l'indépendance, telle qu'ils l'exigent, est un mythe redoutable et mortel aux peuples faibles, dans le monde en train de se constituer aujourd'hui. Que n'observent-ils ce qui se passe à leur porte, l'anarchie qui menace le Maroc alors qu'il a à peine fait ses premiers pas trébuchants de nation libre ! En vérité, il y aurait de quoi devenir fou de rage : l'immense malheur de la guerre algérienne ne tend qu'à empêcher dans l'esprit de de Gaulle un immense bonheur, cette prospérité dirigée qui ne préjugerait rien touchant les institutions futures de l'Algérie. Ce peuple se fait massacrer pour avoir le droit de demeurer pauvre et d'être abandonné. Et nous exposons nos soldats, et nous mettons en péril nos institutions pour assurer, contre le gré d'une partie de ses fils, la promotion du peuple algérien, uni à la France certes, c'est notre volonté, notre désir, notre espoir — mais enfin nous en courons la chance, nous prenons notre risque ; et ce que nous mettons dans le jeu de l'Algérie, c'est le génie de nos techniciens et de nos ingénieurs, la science et le dévouement de nos médecins, de nos universitaires. Il ne dépend pas du général de Gaulle de persuader les hommes du G.P.R.A. qui habitent en esprit une autre Algérie, et qui n'ont pas la même idée du bonheur...

21 MARS

« VOUS voilà devenu bien gaulliste, cette semaine ! » vont m'écrire les gens malicieux qui ont lu dans leur journal que je venais d'être fêté à l'Elysée. Mais non : il n'y a pas eu de fêlure dans ma confiance en de Gaulle, parce qu'il n'entrait aucune superstition dans l'idée que je me faisais de son génie politique et de son pouvoir sur les choses et sur les êtres. Suis-je un courtisan ? Je pourrais compter avec les doigts d'une main les occasions que j'ai eues, durant un demi-siècle, de franchir les barrières du Palais. Même le Prix Nobel ne m'avait pas valu l'honneur d'une invitation du chef de l'Etat d'alors. Quant à M. René Coty, délices du Français moyen, j'ai passé une seule fois le seuil de son cabinet pour lui demander la grâce de condamnés à mort. Il m'a fait un cours à ce propos, sur ce qu'il appelait l'exigence de « l'exemplarité » — mot que j'ai entendu en cette unique occasion de ma vie. Il m'a assuré que c'était un très grand honneur d'être fusillés, avec un grand appareil militaire, pour des gens à qui en bonne justice on aurait dû couper le cou.

LE général de Gaulle m'a tenu des propos plus humains. Oui, avec toute sa grandeur, il est en vérité le plus humain des hommes politiques qu'il m'ait été donné d'approcher, le seul peut-être avec lequel je me sente un langage commun malgré tout ce qui sépare d'un simple homme de lettres un grand personnage historique ; sans doute parce que nous sommes, à quelques années près, de la même couvée, que nous avons écouté les mêmes maîtres et aimé les mêmes livres, et, plus profondément, que nous aurons espéré et cru jusqu'à notre dernier souffle ce que nos mères nous ont appris à croire et à espérer...

« Mais les honneurs, monsieur, les honneurs ! » Ah ! j'imagine après ma mort l'article d'Henri Guillemin sur une si constante et trop significative réussite ! « Le caractère, c'est la destinée. » Oui, bien sûr, et au départ de la mienne, je vois l'idée naïve qu'un enfant provincial se faisait de la gloire littéraire. Voici un texte à verser au dossier de Guillemin : dans les « Carnets intimes », de l'abbé Desgranges, qui viennent de paraître (La Palatine), je lis à la date du 9 juillet 1910 : « J'ai causé ce matin avec François Mauriac, tout radieux de sa jeune gloire, un peu pris par les capricieuses avances de Maurice Barrès et de la comtesse Mathieu de Noailles, pensant à justifier sa réputation prématurée, à tirer de sa plume quelque chose de rare et à entrer un jour à l'Académie. Ce jeune homme riche sur le chemin de la gloire ne me faisait aucune envie... » Voilà donc l'impression que donnait en 1910 à cet abbé démocrate le petit Bordelais faraud que j'étais, qui a changé plus tard et même assez vite. Mais on est embarqué, on ne descend pas en cours de route, on arrive à tout, même à ce qu'on eût le moins attendu (comme ce Prix Nobel, qui m'a éberlué). Mais ce tout n'est rien, et seul compte pour un écrivain de laisser derrière soi, ne serait-ce qu'un livre, qu'une page impérissable, je veux dire qui eussent mérité de ne pas périr ; car tout périra.

22 MARS

NON, tout ne périt pas. Dix ans après la mort d'Emmanuel Mounier, ce qui subsiste de lui et qui est exposé à la librairie du Divan, rue Bonaparte, ces brochures, ces lettres, un vent d'automne suffirait à les balayer. Mais le sillon qu'il a creusé demeure. Parce qu'il était un saint, ce mort est plus vivant que les vivants. D'ailleurs, qui de nous aurait pu prendre sa place ? C'est un temps où on a l'impression horrible que la relève ne se fait plus.

F. M.

(*Copyright « L'Express ».*)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

VISITEZ L'U.R.S.S. et l'Europe de l'Est

U. R. S. S. : voyage de jeunes
18 jours - Berlin - Varsovie - Moscou - Léningrad - Helsinki - Stockholm .... 895,oo NF

PARIS-MOSCOU par autocar
22 jours - Berlin - Varsovie - Minsk - Smolensk - Moscou - Léningrad - Helsinki - Stockholm - Copenhague - Anvers .... 1.535,oo NF

Le circuit des BALKANS
23 jours en autocar au départ de Trieste - Yougoslavie - Hongrie - Roumanie - Bulgarie - Turquie - Grèce et la Côte Dalmate .... 1.395,oo NF

AUTRICHE - HONGRIE
15 jours en autocar au départ de Salzbourg. Toutes les provinces autrichiennes - Budapest et le lac Balaton .... 609,oo NF

POLOGNE ET TCHECOSLOVAQUIE
21 jours en autocar au départ de Paris - Berlin - Varsovie - Cracovie - Slovaquie - Moravie - Prague et la Bavière .... 895,oo NF

LA CROISIERE DU *TRANSILVANIA*
16 jours en bateau au départ de Venise - La Mer Noire - Crimée et Caucase - Athènes - Dubrovnik et Constantinople .... 750,oo NF

TOUS FRAIS COMPRIS au départ de Paris

Programmes détaillés (3 timbres) à : L'ASSOCIATION DE TOURISME Lic 391

VOIR et CONNAITRE

13, rue de Laborde - PARIS (8ᵉ) - Tél. LABorde 54-87
Permanence Quartier Latin : 174, rue Saint-Jacques (6ᵉ)

les biberons de bébé sont signés CHARRIER

En plein granit des Monts de la Madeleine, à 900 mètres d'altitude, dans l'Allier, jaillit la source Charrier. Aussi pure que l'enfant qui vient de naître, l'eau minérale naturelle de Charrier sera choisie par les Mamans qui pensent que rien n'est trop pur pour les biberons de Bébé. Transparente comme le cristal, Charrier assurera sur votre table la présence la plus noble de l'eau.

EAU MINÉRALE NATURELLE

Langelaan & Cerf